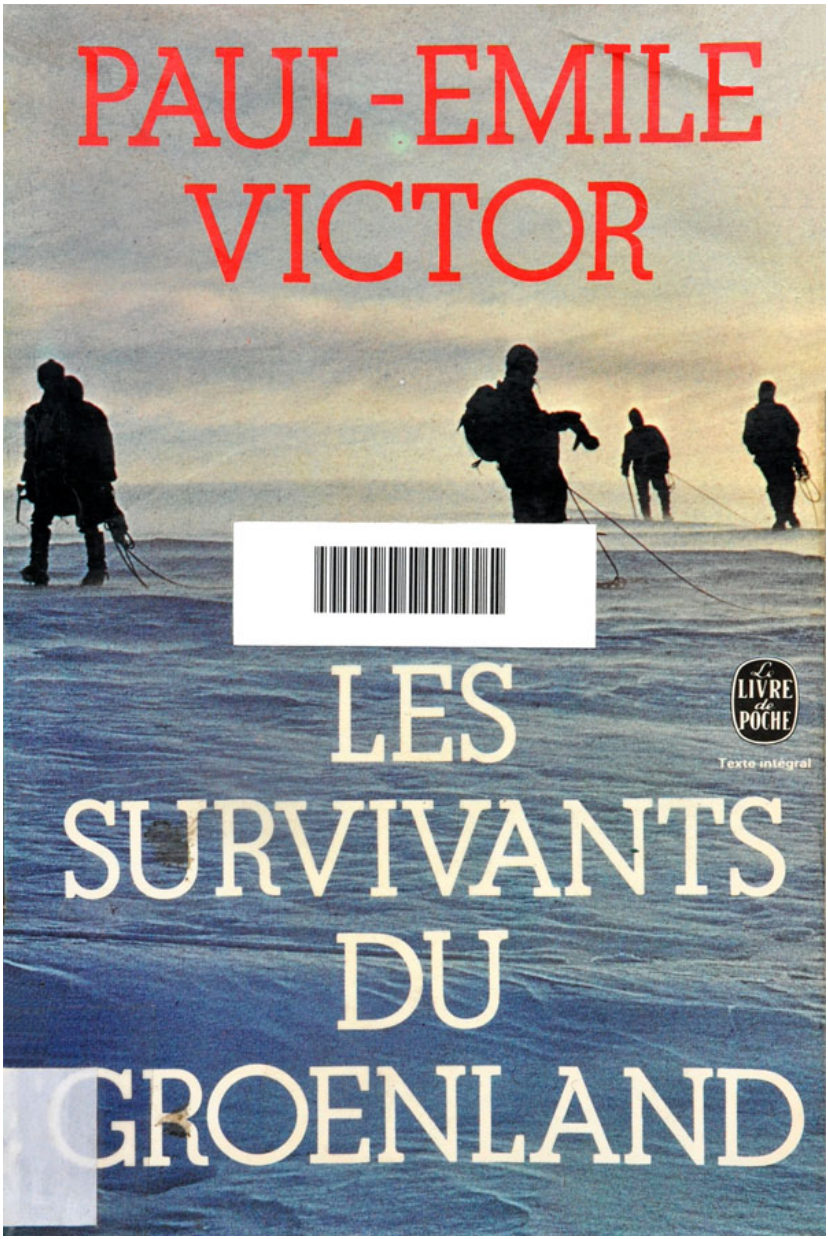

PAUL-EMILE
VICTOR
LES
SURVIVANTS
DU
GROENLAND
Le
LIVRE
de
POCHE
Texte intégral

Paul-Émile Victor fit toutes ses études pour réaliser ses rêves d'enfant : devenir explorateur polaire et se rendre dans le Pacifique. Ingénieur de l'École Centrale de Lyon, licencié ès sciences, diplômé d'ethnologie de l'université de Paris, il a également des certificats de licence ès lettres. Il devient officier de marine pour apprendre à naviguer.

En 1934, attaché au Musée de l'Homme, il organise sa première expédition. Avec Robert Gessain, Michel Perez et Fred Matter, il est déposé chez les Eskimos d'Ammassalik (côte Est du Groenland) par le commandant Charcot, à bord du « Pourquoi pas ? » Après une année d'hivernage et un bref retour en France, il traverse le désert de glace du Groenland d'Ouest en Est en 1936 avec Robert Gessain, Michel Perez et Eigil Knuth. À pied et avec des traîneaux à chiens pour le matériel, la traversée dure cinquante jours dans des conditions particulièrement difficiles. Il hiverne ensuite, une deuxième fois, dans une hutte isolée avec une famille eskimo par laquelle il est adopté. Il vit en Eskimo parmi les Eskimos, sans aucun contact extérieur. Il rapporte de ces hivernages la première étude ethnologique approfondie de ces populations. En 1938 puis en 1939, il fait deux séjours en Laponie. Au début de la guerre, il est nommé adjoint à l'attaché naval en pays Scandinaves. Il participe à la guerre finno-russe, en 1939-1940.

Après l'armistice de juin 1940, en route pour l'Angleterre, il arrive aux États-Unis. Il s'engage comme simple soldat dans l'U.S. Air Force. Instructeur à l'École d'Entraînement arctique, il crée le parachutisme de secours polaire, organise et entraîne les escadrilles de Search and Rescue d'Alaska, du Canada arctique et du Groenland. Comme parachutiste, il est envoyé en Alaska, où il commande le Nome Wing de l'Alaskan Search and Rescue squadron. Il crée et organise le secours en mer dans les Aléoutiennes et en détroit de Béring. En 1945, il devient

parachutiste d'essai à Wright-Patterson Field. Il termine la guerre comme capitaine.

En 1947, il crée et organise les « Expéditions Polaires Françaises, Mission Paul-Émile Victor » (E.P.F.). Il est chargé, pour la France, de la recherche scientifique polaire à la fois dans l'Arctique (calotte glaciaire du Groenland) et dans l'Antarctique (Terre Adélie).

Trente ans plus tard, en 1977, le bilan des expéditions organisées avec la collaboration de Jean Vangelade, Gaston Rouillon, Robert Guillard, Christiane Gillet, le docteur Jean Rivolier et quelques autres, est le suivant :

45 expéditions, dont 26 en Terre Adélie dans le cadre du programme international de recherche scientifique dans l'Antarctique et y assurant la présence française ; plus de 2 000 participants (scientifiques et techniciens) ; plus de 350 000 km parcourus en véhicules chenillés ; environ 6 000 heures de vol de support aérien (avions et hélicoptères) ; 43 affrètements de navires pour transporter environ 8 000 tonnes de matériel ; nombreuses et importantes publications scientifiques.

En plus des activités spécifiquement françaises, les E.P.F. organisent ou participent à plusieurs expéditions internationales : Expédition Glaciologique Internationale au Groenland (E.G.I.G.) ; International Antartic Glaciological Program (I.A.G.P.) ; Expédition Glaciologique franco-soviétique antarctique, etc.

Depuis 1965, Paul-Émile Victor participe activement à la lutte contre la détérioration de la nature. En 1974, avec Alain Bombard, J-Y Cousteau, le docteur Débat, Maurice Herzog, Louis Leprince-Ringuet, Haroun Tazieff, il crée le « Groupe Paul-Émile Victor pour la Défense de l'Homme et de son Environnement ».

PAUL-ÉMILE VICTOR

Les Survivants du Groenland

RÉCIT

LAFFONT

© *Éditions Robert Laffont, S.A., 1977.*

Ce livre est dédié aux Danois,
à tous les Danois qui ont donné au
monde l'exemple d'une colonisation
entièrement altruiste et désintéressée,
celle du Groenland.

Lorsque en 1894, Gustav Holm découvrit les Esquimaux d'Angmagssalik sur la côte est du Groenland, ceux-ci ne parurent pas surpris, mais épouvantés par les hommes blancs : un de leurs chamanes avait prédit que « deux hivers consécutifs de famine seraient suivis par l'arrivée des kratouna, qui détruiraient tout sur leur passage ».

Le récit qui suit, totalement véridique, porte sur ces deux hivers consécutifs de famine, ceux de 1882 et de 1883.

Lors de mes divers hivernages parmi les Esquimaux d'Angmagssalik de 1934 à 1937, j'ai recueilli plus de deux cent cinquante récits se rapportant à cette période tragique. J'ai choisi, pour ce livre, les plus frappants. Pour permettre au lecteur une compréhension plus aisée, j'ai mis sous un seul nom des aventures arrivées à plusieurs. Mais, à part cette légère modification, rien n'a été changé aux faits tels qu'ils m'ont été rapportés. Ils doivent être considérés comme les résultats d'une enquête ethnologique, honnête, impartiale, scientifique.

Ces drames ont eu lieu il n'y a pas encore soixante-dix ans… Ces Esquimaux étaient à peine quatre cents lors de leur découverte, et leur groupe était en voie d'extinction. Ils sont plus de quinze cents aujourd'hui.

Que s'est-il passé depuis ? L'arrivée des Danois.

La civilisation qu'ils ont apportée avec eux a supprimé la « Grande Faim ». Elle a aussi fait disparaître la grande peur qui caractérise tant de peuples dits « primitifs », torturés par les génies malfaisants et destructeurs qui les entourent, et par l'existence desquels ils expliquent les tragédies qui les déciment.

Il n'y a plus de famine aujourd'hui : les Danois distribuent

des vivres en cas de disette. Il n'y a plus de meurtre : la christanisation leur a fait comprendre que la vie de l'homme est sacrée. Il n'y a pas de guerre, car ils n'ont jamais su ce que c'était : ils n'avaient pas de mot dans leur vocabulaire pour désigner ce fléau. Il n'y a pas de riches, pas de pauvres, car la propriété individuelle, si elle existe, côtoie le sens le plus profond de la communauté.

La faim et le meurtre ont disparu en moins d'une génération grâce à la civilisation, telle que nous l'entendons.

Cet exemple peut nous donner peut-être quelque confiance dans son avenir… et le nôtre.

1953.

J'ÉCRIVAIS ces lignes en 1953, vingt années après mes hivernages chez les Eskimos (c'est ainsi qu'on écrit généralement ce mot aujourd'hui) de la côte Est du Groenland, ceux d'Ammassalik (c'est ainsi qu'on a tendance à écrire ce nom maintenant, orthographe plus proche de sa prononciation[i]).

Aujourd'hui, c'est-à-dire presque vingt-cinq ans plus tard, je ne les écrirais plus. Car les choses se sont beaucoup transformées pour les Eskimos. Ceux d'Ammassalik. Et tous les autres.

Au cours de ces vingt-cinq années, il s'est produit davantage de changements pour eux que pendant toutes les années qui se sont écoulées entre leur découverte et 1950. C'est-à-dire, pour ceux d'Ammassalik, au cours de soixante-dix ans.

Il y eut d'abord la guerre. Celle de 1939-1945. Pas une parcelle de terre ne pouvait être épargnée par elle. Et surtout pas l'Arctique, avec le développement de l'aviation ; l'Arctique par-dessus lequel passent les routes aériennes les plus courtes entre le continent eurasiatique et le continent américain.

Lorsque le Danemark fut envahi par les Allemands en avril 1940, le Groenland passa sous protectorat américain, après entente avec le consul général du Danemark à New York, seul représentant encore libre du gouvernement danois.

Les forces américaines débarquèrent au Groenland. Deux aérodromes importants furent établis sur la côte Ouest[ii]. Ammassalik vit l'installation d'une station météorologique importante à Tassidak (Tassiussak) la « capitale », là où j'avais hiverné la première fois en 1934-1935. Et la construction d'un aérodrome de dégagement dans un endroit très mal pavé, le détroit d'Ikatek (code : BE.2), assez loin d'ailleurs de toute

agglomération indigène.

La guerre terminée, le Groenland retourna aux Danois. On essaya bien de remettre en vigueur les vieilles règles de protection qui avaient si bien réussi avant la guerre. Mais en vain : on ne revient, hélas ! jamais en arrière.

Devant cet état de faits, constatant l'évolution de situations semblables dans de nombreux autres pays ayant subi une expérience similaire, et pour éviter ce qui s'y produisait trop souvent, les Danois décidèrent d'aller plus vite que cette évolution et de préparer les Eskimos groenlandais à devenir des citoyens du monde moderne et, en particulier, des citoyens danois « à part entière ».

C'est à peu près l'époque à laquelle j'écrivis ce livre : la conclusion optimiste de ma préface témoigne de mon espoir optimiste. Il n'était pas exagéré. Les Danois, avant d'apporter les changements nécessaires à la modernisation et à l'intégration envisagées, envoyèrent sur place des juristes, des ethnologues, des techniciens chargés d'étudier les circonstances locales pour y adapter les nouvelles structures. Et éviter les erreurs faites si souvent – pour ne pas dire : toujours[iii] – ailleurs : importer et imposer nos lois, notre morale, sans nous soucier de l'impossibilité, pour ceux à qui on les applique, de les comprendre ou même seulement de les admettre.

J'avais toutes les raisons d'être optimiste. Et d'écrire : « Cet exemple peut nous donner peut-être quelque confiance dans son avenir… et le nôtre. »

Hélas ! aujourd'hui, vingt années plus tard, je suis bien obligé de constater que je me suis trompé.

Les bons sentiments sont une chose. Dans la pratique, leur application en est une autre.

Faire des Groenlandais des Danois à part entière a consisté essentiellement à leur donner les mêmes droits, sans en exiger les mêmes devoirs[iv]. Pas d'impôts, par exemple. Car « avant » il n'y avait au Groenland, aucun impôt. Par contre : l'alcool en vente libre. Catastrophique ! Il faut avoir assisté à des « dansimik » (soirée de danse) du samedi soir pour savoir

ce que cela veut dire…

Pour assurer à toute la population groenlandaise les avantages de l'éducation scolaire (excellente et complète), des soins médicaux (hôpitaux et personnel de premier ordre), de l'aide sociale (allocations familiales, aide aux vieillards et tout le reste), les Danois ont concentré dans quelques grandes villes les petits groupements autonomes répartis le long des côtes. Les villes sont devenues de vraies villes « modernes » avec sens interdits, embouteillages, pollution et… HLM !

Et les Eskimos qui vivaient en autarcie, de la chasse et de la pêche, sont devenus des « Danois du Nord » pour la plupart fonctionnaires ou assistés sociaux.

Par quelle aberration les autorités danoises ont-elles appliqué la politique suivante : dans ce pays où les pierres et les rochers sont comme les arbres dans la forêt amazonienne, on a importé des maisons préfabriquées en bois (danoises, ravissantes et inadaptées). Et, avec elles, les ouvriers (danois) nécessaires pour les monter… Il eût été, me semble-t-il, beaucoup plus facile, beaucoup moins onéreux, beaucoup plus logique, beaucoup plus naturel de faire confiance aux Groenlandais – au lieu de penser pour eux et de les considérer comme des enfants irresponsables et incapables… Et de leur donner du ciment et leur enseigner les techniques du maçon.

Dans ces maisons – ravissantes, je l'ai dit –, un Danois, ou vous ou moi, nous vivrions heureux. Mais les Groenlandais… On leur y donne des couchettes superposées de 70 cm de large, à eux qui sont habitués à vivre en commun, sur une grande plate-forme, à la fois cerveau et cœur de la communauté. Alors, ils vivent assis sur les tables ou par terre sur le plancher pour retrouver leur mode de vie. Mais ainsi, tout ce qui restait encore des structures sociales et morales, si solides, de leur culture, disparaît sous le rouleau compresseur de la bonne volonté stupide.

Et quand ce ne sont pas les petites maisons danoises, les autorités ont trouvé une solution encore plus aberrante : le HLM. Tant que vous n'aurez pas vu un HLM eskimo (groenlandais ou de l'Amérique arctique), vous ne saurez pas

ce qu'est un vrai HLM. Dans ce pays où l'espace ne compte pas, on en a mis, à certains endroits, quatre ou cinq parallèles, à cinq étages, avec cours intérieures bouchant tout horizon, escaliers extérieurs et balcons de circulation se faisant face ; et « appartements » de pièces minuscules et tout ce qui va avec… À pleurer !

J'ai passé le mois d'avril 1976 avec mes amis de Jacobshavn, minuscule village quand j'y suis allé la première fois en 1936, ville en expansion de plus de 3 000 habitants aujourd'hui. J'en ai rencontré beaucoup d'autres qui attendaient, comme moi, leur avion ou leur hélicoptère à l'aéroport, lorsque tout vol était interdit par la tempête de neige. J'ai pu, longuement, discuter avec eux, en toute liberté et sans crainte de n'être pas compris ou de mal comprendre[v]. Et l'espoir renaît en moi.

Là, comme il y a quelques années au Canada arctique et en Alaska, j'ai constaté un réveil intelligent de la fierté eskimo. Pas un racisme stupide généralement politisé comme trop souvent ailleurs. Mais une volonté réfléchie, raisonnée, de rester eskimo ou de le redevenir, tout en s'adaptant à ce que la civilisation occidentale apporte. Mais sans se laisser absorber, uniformiser, noyer. Tout en appréciant les difficultés.

Car être Eskimo, c'est une façon de vivre, un état d'esprit, une autonomie qu'ils ne retrouveront pas.

Mais dont ils sauveront ce qui reste à sauver.

Le contraire de ce que font tant d'autres qui ne pensent qu'à singer l'homme blanc tout en le méprisant.

Oui, cet exemple peut nous donner peut-être quelque confiance dans leur avenir… et dans le nôtre.

1977.

PREMIÈRE PARTIE

KÂRA

1

AMMASSALIK

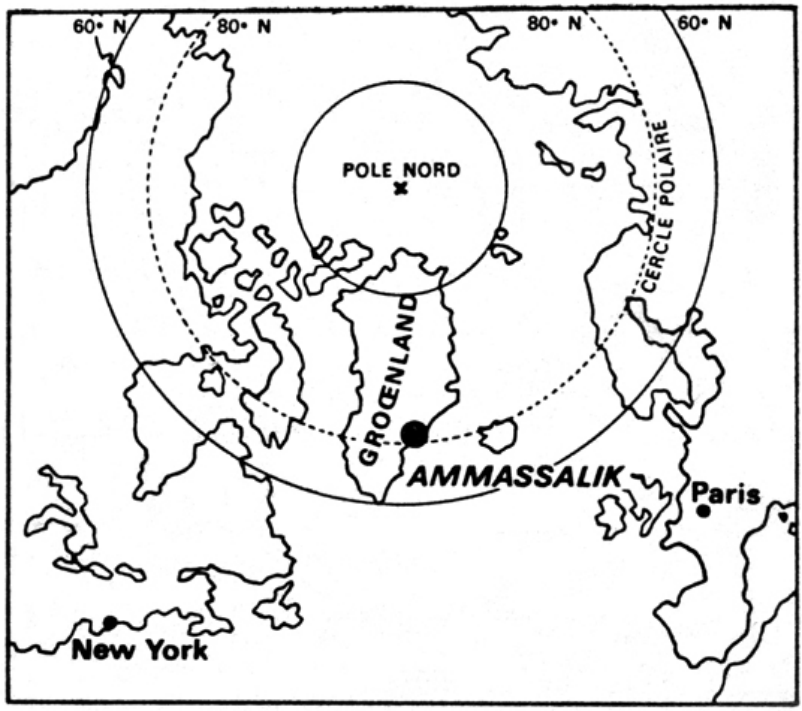
UN désert de glace et de neige. Pas une plante, pas un être n'y vit. Seuls viennent y mourir quelques oiseaux emportés par la tempête. Ils ont lutté contre elle, puis, vaincus, brisés, ils ont laissé porter. Ils ont vu la neige courir sous eux comme un torrent, comme du feu. De toutes les forces de leurs ailes épuisées, ils sont restés près du soleil ; ils se sont engourdis à sa chaleur, mais leurs ailes les ont trahis. Ils ont repris conscience dans la chute, saisis, retournés, jetés et rejetés par le vent. Ils sont là, exténués, « maladroits et honteux, laissant piteusement leurs grandes ailes blanches, comme des avirons, traîner à côté d'eux ».

Le vent souffle dans leurs plumes.

Leur cœur bat contre la neige.

Sur ces deux mille six cents kilomètres de vent, de glace, de mort, sur ces millions d'années de désert immuable, il n'y a plus que ce cœur qui bat contre la neige et quelques gouttes de sang chaud.

La tempête, qui prend son élan au Pôle, à trois mille kilomètres de là, court sur les banquises sans fin de la mer Arctique, gonflée de tous les vents qui viennent de toutes les glaces et de toutes les mers. Elle a l'espace devant elle, sans entraves. Rien ne lui résiste. Les icebergs immenses se brisent en hurlant à son passage ; les montagnes courbent le dos ; les vallées se nivellent. La tempête enfle sa voix de toutes les voix du monde, emporte les cris des glaces, le grondement des montagnes, le halètement des vallées, pour étouffer ce cœur qui bat contre la neige.



Deux mille six cents kilomètres de long, treize cents kilomètres de large, trois mille mètres d'altitude, trois mille mètres d'épaisseur : telles sont les dimensions de cette prodigieuse calotte de glace qui couvre le Groenland. Des montagnes comme les Alpes, comme les Rocheuses l'étreignent. Par les échancrures des chaînes, le désert de l'intérieur s'écoule jusqu'à l'océan en glaciers formidables. Sous la poussée d'une monstrueuse digestion, ils se brisent dans la mer en icebergs gigantesques, cathédrales d'opale, d'émeraude et de cristal rencontrées par saint Brandan, premier des explorateurs polaires. Véritables montagnes flottantes que maint navigateur prit pour une terre nouvelle.

Sur cette mer, il y a des tempêtes de fin du monde. En elle se déverse le trop-plein des banquises du Pôle.

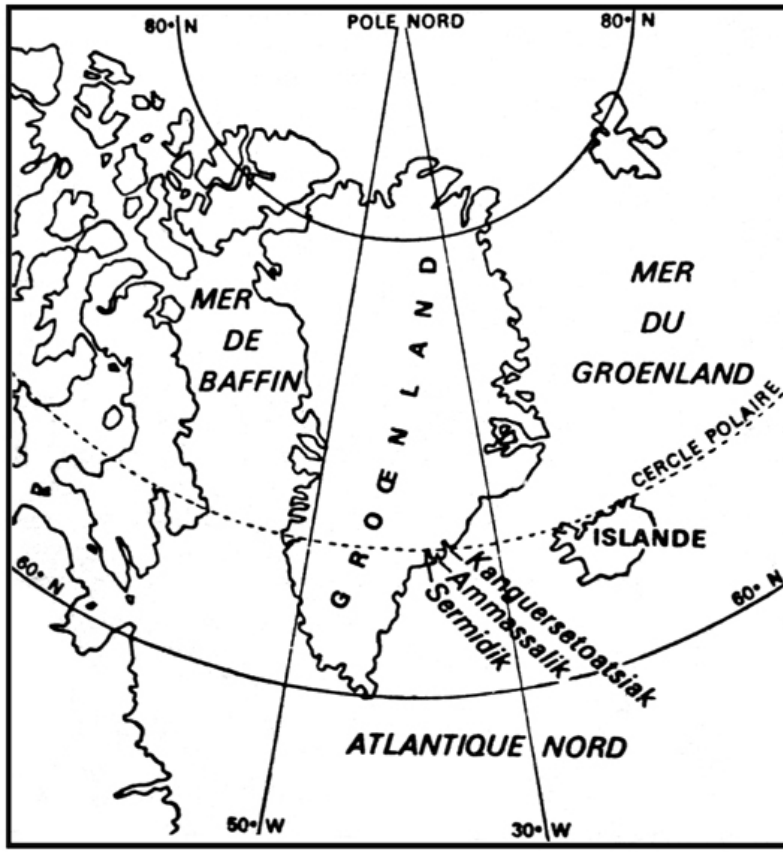
Quand, durant les mois d'été, le froid et le vent font trêve, le grand courant glacial de la mer Arctique y charrie des îles de glace de quinze à vingt mètres de haut, de cinq à

dix kilomètres de long, de deux à trois kilomètres de large. Elles viennent directement du Pôle. Entraînées par le courant, rapide comme un fleuve, elles rejoignent les cathédrales nées du Groenland. Cet amas effroyable de monstres s'entrechoquant, s'entre-brisant sans cesse, rabote, ronge la terre le long de laquelle il est poussé, comprimé, écrasé par des forces inconcevables.

Pendant les huit à dix mois d'hiver, les glaces mouvantes de la mer extérieure viennent se souder à la glace immobile du désert intérieur. La banquise devient compacte ; neiges et vents la nivellent.

Un autre désert de glace se referme sur la côte orientale du Groenland.

Dans l'immense étau des deux déserts cent fois millénaires, vivent les Eskimos d'Ammassalik.



Sur trois mille kilomètres de côte désertique, ils étaient quatre cents quand, en 1894, ils furent découverts par Gustav Holm. Dans la partie la plus déchiquetée, la plus riche en îles et en fjords, la mieux protégée des vents, des glaces et de la mer, leurs groupements s'éparpillaient sur trois cent cinquante kilomètres entre les deux plus grandes échancrures de cette côte : le fjord de Sermidik (là-où-il-y-a-de-grandes-glaces) au sud, et celui de Kanguersetoatsiak (le-pas-tout-à-fait-très-grand-fjord) au nord.

Sermidik… Kanguersetoatsiak… : des dizaines de kilomètres de longueur, plusieurs kilomètres de largeur. Un poumon marin. Un intestin. Un monde en gestation, en destruction. Le long des glaciers qui accouchent des icebergs,

la terre tonne et tremble.

Sur le fjord, les glaces impassibles regardent vomir les montagnes. Elles ne sont que gouttes de sang dans ce grand corps, particules d'air dans ce poumon gigantesque : elles attendent calmement leur fin. Le flux les pousse vers l'intérieur, le reflux les attire lentement vers le large. Sur les rives, comme une bande de jeunes phoques, elles se battent, se poursuivent, roulent vers l'eau qui s'éloigne et découvre les rochers. Beaucoup, captives de la terre, pleurent toutes leurs larmes sous le soleil. Puis vient le flux qui reprend ces épaves abandonnées.

Le fiord vit.

En hiver, à chaque marée, la glace qui l'emprisonne se soulève et s'abaisse comme une poitrine. Durant la nuit si longue, durant le jour si court, on entend sa profonde et lourde respiration. Elle siffle, souffle, s'exalte entre les hummocks[vi] des rives ou au pied des icebergs.

Le fjord respire par tous les pores immenses de la banquise.

Ce corps a ses maladies ; sa peau se gangrène. Les courants qui circulent dans le fjord rongent sournoisement la surface : la glace pourrit. Sur cette neige de cendres, c'est la fin des traîneaux, la mort de l'homme.

La mort de l'homme ? Mais, que vient faire l'homme dans cet enchevêtrement de forces, contre ce monstre insensible ? Il ne compte pas, ni pour le fjord, ni pour les glaces, ni pour le vent. La montagne qui s'écroule ne s'arrête pas pour éviter l'œuf de ptarmigan. Dans le magma de la tempête, les phoques cherchent refuge au fond des eaux, les ours dans les creux enneigés. Tout ce qui vit s'efface devant la nature. De même l'homme : il subit, il attend. Il attend toujours.

« Les glaces et le temps sont maîtres[vii]. »

2

LA TENTE

Le matin, avant d'ouvrir les yeux, je sentais la chaleur du sac de couchage qui m'enveloppait tout entier. Mon dos, à travers la peau de renne, épousait le rocher qui s'étendait jusqu'à la mer. Au-dessus de moi, la toile de tente claquait sous la caresse du vent, ce vent, qui, sans obstacle, vient du Pôle et descend du désert de glace qui couvre le Groenland.

Quand j'ouvrais les yeux, je voyais la pointe de la tente où mes bas, mes gants, mes chandails étaient suspendus, comme les papillotes d'un arbre de Noël.

Par l'ouverture, j'embrassais du regard tout le fjord de Kanguersetoatsiak où nous vivions : les icebergs, les glaciers, les sommets, les nuages teintés par le soleil qui ne se lèverait pour moi que bien des heures plus tard. Longtemps encore, il resterait caché derrière la montagne au pied de laquelle ma tente se dressait.

Dans le miroir du fjord se reflétaient les icebergs aux clochetons, aux flèches, aux arches multiples, les glaciers, les sommets, les nuages, or et argent sur l'eau plus sombre que la nuit.

Le soleil, anémié par l'approche de l'hiver, était si faible déjà qu'il arrivait à peine à se soulever au-dessus des montagnes.

Tout proche, de l'autre côté du fjord, je distinguais le dos rond de Noudou. Nous allions y cueillir des airelles en été. Au sommet de cette montagne, l'eskimo Gâba et moi nous avions découvert des ossements humains sous quelques pierres jusque-là inviolées. Un tibia, un péroné, une rotule et trois vertèbres, fragments dispersés suivant des règles bien établies, du corps d'un homme assassiné. Ainsi, l'âme n'avait

pu reprendre forme humaine pour se venger.

Plus loin, un pain de sucre gigantesque s'ouvrait en éventail sur la mer, flanqué de glaciers aux formes tourmentées. Tout en bas dormait Tsiokra, vieille hutte en ruine bâtie au bord d'un désert de galets ronds où serpentait le torrent du glacier qui l'écrasait de sa masse imposante. Dans ce torrent, en moins de trois heures, mon ami eskimo Kristian et moi avions pris, en quelques coups de filets, plus de deux cent cinquante saumons de sept à huit livres. Le soleil s'y levait tard et s'y couchait tôt. Quand la mer était grosse et les glaces rares, les vagues y battaient le rivage comme nulle part ailleurs dans le fjord.

Puis c'était Iditi et sa maison détruite, au bord du glacier par lequel nous passions en traîneau pour aller chasser dans le fjord de Niguertoudok. La montagne y vivait. Elle tremblait sous les tempêtes qui descendaient sur le fiord. Elle mugissait sous les avalanches de rochers ou de neige. Quand le vent se calmait, les torrents semblaient furieux. Les corbeaux hantaient, nombreux, ces falaises à pic.

Je sortais de la tente : mes chiens s'élançaient sur moi. Tioralak, le chef, fourrait la tête entre mes genoux, et Arnatayik se serrait contre mes kamiks. Elle regardait Tioralak avec un sourire pour se faire pardonner cette infraction à la loi. Si Anguinek et Tsâtok s'approchaient, Tioralak grognait. Ils grognaient aussi et découvraient les dents, car ils le craignaient. Mais, tout en le surveillant du coin de l'œil, ils remuaient la queue pour me montrer que j'étais en dehors de cette histoire. Timertsit et Ekridi accouraient, frétillantes, tortillant leurs corps de jeunes chiots, abaissant leurs oreilles et souriant de toutes leurs dents pour m'exprimer leur joie.

Le sol était gelé et dur et les flaques d'eau s'étaient parées de leurs mantilles d'argent. Sur le fjord, les cristaux de glace s'étaient soudés les uns aux autres. La tente de mes compagnons eskimos pointait vers le ciel les trois doigts de son support. Les peaux de phoque qui en fermaient l'entrée demeuraient en place : mes amis dormaient encore.

La montagne luisait, bleue, sauf le gros rocher rond de son sommet. Le soleil allait y rester accroché bien des heures avant de nous assaillir brusquement, après avoir grignoté le fjord. De là-haut, on pouvait voir presque toute l'île de Tsartemiout, sur laquelle nous étions installés : la vallée des trois lacs verts, la pointe de Toubigayik en forme de tente, les falaises noires de l'autre côté du chenal d'Igazagayik, et la banquise, à perte de vue, vers l'Est. Parfois, si la ceinture de glaces n'était pas trop large, la mer libre soulignait l'horizon d'une épaisse bande grise. Et, par temps très clair, apparaissaient les nuages qui s'agrippaient, hauts dans le ciel, aux montagnes d'Islande…

Je respirais l'air vif, pailleté, du matin. Je sentais sa morsure sur les joues, au coin des yeux, dans le nez. Le vent traversait les trois ou quatre chandails que je portais, me faisant ainsi comprendre que je n'avais rien à voir ici. Je descendais vers la rive pour m'assurer du bon état de mon kayak. Puis je retournais sous ma tente.

Peu après, mes compagnons se réveillaient. J'entendais Tipou vider une bassine sur le tas d'ordures et rentrer précipitamment en criant : « Krianarâ – il fait froid ! » La petite Tabita se mettait à pleurer. Tigayet, sa mère, entonnait un chant plaintif, monotone. Les pleurs dégénéraient en cris, en hurlements, suivis de silences, de gargouillements, de hoquets.

Mais surtout, surtout, j'entendais les terribles bâillements de mon ami Kristian et les éclats de rire de Kâra, ma mère d'adoption.

3

KRISTIAN ET KÂRA

Kristian, de son nom païen s'appelait Tougârtougou, « celui-qui-bouge-en-dormant ». Ce n'était pas un surnom. Mais ce nom aurait pu être un sobriquet ! J'en savais quelque chose, moi qui passais des mois entiers, seul avec lui, sous la tente. Ensemble, nous parcourions des milliers de kilomètres en traîneau, sur les pistes connues ou des terres inexplorées. Pour les eskimos qui nous voyaient toujours passer ensemble, nous étions « Wittoup âpa » et « Kristiap âpa », c'est-à-dire « l'autre Wittou » et « l'autre Kristian ». Toujours ensemble sous la même tente. Après le repas – quand nous avions eu de quoi manger – Kristian étendait ses jambes, posait ses mains sur les genoux, paumes en l'air, rotait et se mettait à bâiller. Son visage, tout rond sous la coupole des cheveux, se plissait comme la figure d'un morse. Ses yeux, légèrement obliques, s'amenuisaient jusqu'à n'être plus qu'une fente sans regard. Son nez commençait à frémir, les muscles de ses mâchoires se contractaient, la bouche s'ouvrait et la chose se produisait. Du trou béant qui s'agrandissait de plus en plus, entouré de chicots noirs, entre la langue rose qui vibrait et les hachures blanchâtres du palais, sortait un son rauque et prolongé, une sorte de beuglement épouvantable qui montait, s'amplifiait, faisait trembler la tente – c'était, du moins, l'impression que j'avais – et se brisait net quand la bouche se fermait dans un claquement de mâchoires suivi du choc des dents. Les paupières se soulevaient lentement et Kristian me regardait du coin de l'œil, d'un regard moitié amusé, moitié penaud. Puis il rotait de nouveau et les beuglements recommençaient.

« Pourquoi ne nous coucherions-nous pas ? disais-je.

— Oui, pourquoi ? »

Il enlevait ses pantalons et son anorak en peau de phoque et s'enfonçait dans son sac de couchage.

Je n'étais pas encore endormi, qu'il ronflait déjà. Je savais alors ce qui m'attendait. Kristian ne tardait pas, en effet, à détendre bras et jambes, plus souvent sur moi qu'ailleurs.

Parfois, je le secouais :

« Kristian ! »

Dans son demi-sommeil, il me répondait :

« Oui, je sais… Je vais faire attention…»

Je souriais : mais je savais bien que le pauvre diable recommencerait bientôt.

Les éclats de rire de Kâra n'étaient pas moins magnifiques.

Lorsqu'en été nous habitions sous la tente, Kâra était la première à me faire une visite. Ses pas glissaient, silencieux comme ceux d'un vieux chasseur rusé. Ses pieds choisissaient instinctivement les pierres qui ne roulaient pas. Et je n'aurais pas soupçonné son approche si, chaque matin, elle ne s'était raclé la gorge avec force et n'avait craché ensuite à s'arracher les poumons avant d'entrer.

Elle s'arrêtait devant ma tente. Par le trou d'homme, le bas de ses kamiks noirs aux plis bleutés apparaissait. Lorsque ses kamiks étaient rouges, magnifiquement ornés de broderies de peaux aux couleurs vives, je savais que c'était dimanche – et que je devais me raser.

Elle s'arrêtait et disait prudemment :

« Wittou ?

— Oui ?

— Tu es réveillé ?

— Oui, je suis réveillé.

— Je vais entrer.

— Oui, entre. »

Elle s'accroupissait, regardait un instant par l'ouverture en penchant la tête, et partait d'un long éclat de rire. La

journée était belle. Que le soleil fût brillant, qu'il plût ou qu'il neigeât, la journée était belle pour Kâra.

Puis elle entrait à quatre pattes, s'asseyait avec un « han », soupirait, me regardait et riait de nouveau.

« J'ai pensé…, disait-elle.

— Oui, je sais.

— Mais non, tu ne sais pas…

— Oh ! si, je sais.

— J'ai pensé qu'avec la peau de ton prochain phoque, je te ferais un petit sac pour mettre tes papiers.

— Merci, Kâra. Tu es une mère pour moi. Mais je sais mieux que toi à quoi tu as pensé.

— À quoi ?

— Tu as pensé que tu aimerais bien un peu de tabac… Pas vrai ? »

Alors Kâra se mettait à rire pour de bon. Sa bouche se fendait ; le nez, légèrement busqué, s'allongeait ; les yeux, qu'elle avait horizontaux, s'inclinaient, non pas comme des yeux d'Asiatiques, mais dans l'autre sens, à l'envers, comme les yeux des kratouna, des hommes blancs ; les oreilles se relevaient et deux plis se formaient en travers de ses joues. En même temps, le rire sortait par bonds, comme une chute dans un escalier. Une série prolongée de jappements sonores, suivis d'une sorte de hennissement aigu, se terminant par deux ou trois hoquets et des raclements de gorge. Puis elle s'arrêtait, reprenait son souffle et disait invariablement, comme quelqu'un qui se serait fait mal :

« Agâ ! tss ! »

4

NANGAK

Ce matin-là, plus tôt que d'habitude, car nous avions décidé, la veille, de déplacer notre campement vers Toubigayik, je vis apparaître les kamiks noirs de Kâra.

« Wittou ?

— Oui ?

— Tu es là ?

— Oui, je suis là.

— Je vais entrer.

— Entre, si tu veux. Mais nous partons tout de suite.

— Tant pis, dit Kâra, j'entre. »

Elle s'assit, étendit les jambes, toutes droites, dans l'entrée de la tente. Elle fumait une grosse carotte de tabac qui surmontait sa pipe. Son chignon se dressait, raide, au-dessus de sa tête. Quelques bulles brillaient sur ses cheveux noirs, traces du savon qui lui servait de brillantine. Cette coiffure imposante me faisait penser chaque fois aux cheveux que je trouvais souvent dans la viande de phoque qu'elle me tendait dans une cuvette.

« Tu as bien dormi, Wittou ? » me demanda-t-elle en riant.

La veille, elle et Kristian m'avaient raconté des histoires extraordinaires arrivées à leurs pères, mères, oncles ou cousins. Des histoires où les êtres qui vivent sous la terre, dans l'eau des lacs, dans la mer, sur les glaciers, sur le Grand-Désert-de-Glace, jouaient les rôles les plus effrayants.

« J'ai très bien dormi, Kâra !

— Tu n'as rien vu, rien entendu ?

— Non. Rien. C'est dommage… J'aimerais "voir" une

fois, moi aussi.

— Tu ne pourras jamais rien voir, répondit-elle. Tu ne crois pas…»

Longuement, elle mouilla de salive sa carotte de tabac.

« Quand nous étions à Tokroda, il y a trois hivers, Doumidia et Yôsepi ont vu des tas d'airelles entassées, comme si on les avait versées d'un petit sac. »

De grosses bouffées de fumée âcre et piquante sortaient d'entre les lèvres de Kâra.

« Alors, quoi ? dis-je.

— Déjà, nos ancêtres connaissaient cela. C'étaient peut-être des nains, des Yaywetsiet qui s'étaient amusés à ce jeu…

— Des Yaywetsiet ? Il y a trois ans ?

— Mais oui. Tu n'y crois pas ?

— Oh ! si. Pourquoi pas ? »

Sans enlever la pipe de sa bouche, Kâra cria :

« Yôsepi ! Doumidia !

— Oui, répondit Yôsepi. Nous venons. »

Quelques instants plus tard, Doumidia et Yôsepi arrivaient, pareillement boursouflé.

« Racontez les tas d'airelles », dit Kâra.

Et tous deux confirmèrent ce que Kâra venait de me dire.

Il y avait trois ans de cela… À cette époque, Yôsepi avait quatorze ans et Doumidia seize.

Je demandai alors :

« Vous les avez ramassées ?

— Oh ! non… car nous aurions pu en mourir…

— Mais ces tas pouvaient avoir été faits par quelqu'un d'autre ?

— Par qui ? Nous étions les seuls à Tokroda…

— Oui, évidemment. »

Après un silence qu'elle me laissa pour méditer, Kâra continua de parler et, tout en fumant sa pipe, elle me raconta les histoires les plus invraisemblables.

Soudain, par un de ces coq-à-l'âne qui lui étaient habituels et qui me déroutaient tellement au début de mon

séjour que je perdais parfois plus d'une demi-heure à reprendre l'histoire de bout en bout pour essayer de la comprendre, elle passa, sans même une virgule dans sa voix, du récit d'une femme morte que quatre hommes ne pouvaient porter, à un autre récit non moins curieux.

Elle se pencha vers moi et me dit, baissant la voix :

« Kristian, hein ?

— Oui, eh bien ?

— Il avait un frère, Nangak. Tu sais ?

— Non. Il ne m'en a jamais parlé.

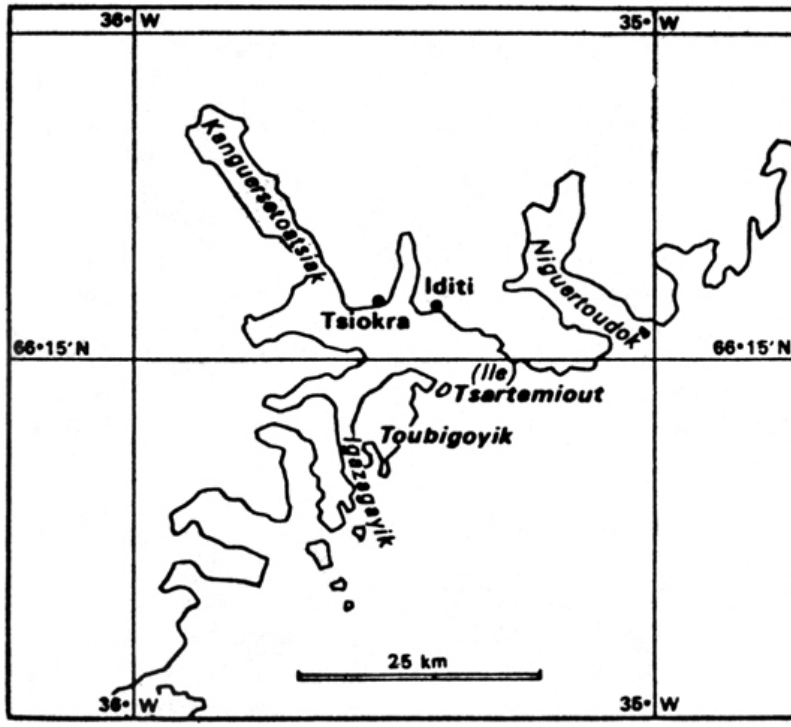
— Oui. Il ne t'en a jamais parlé, évidemment. Comme il ne t'a jamais parlé de son frère aîné qui a été tué, ni de son père le chamane[viii]. Nous n'aimons pas parler de tout cela quand c'est dans notre famille, parce que "cela" pourrait se venger encore sur nous… Nangak était un paresseux, un grand paresseux. Il ne croyait à rien. Il se moquait de son propre père. Il disait n'avoir jamais "vu", et qu'il ne croirait que ce qu'il verrait. »

Kâra avait parlé d'un trait. Elle reprit haleine, se moucha violemment dans ses doigts, et continua :

« Il ne se plaisait nulle part. Il avait toujours envie d'être ailleurs. Quand il y était, il se montrait mécontent. Il était bien à plaindre. Un été, il partit avec sa famille pour chasser le phoque à Tassidârtik et y rencontrer des amis. Quand ils eurent chassé, bavardé, chanté, dansé, vint la fin de l'été. Ils rentrèrent s'installer pour l'hiver. L'oumiak[ix] partit devant. Puis les hommes en kayak. Et, bien loin derrière eux, Nangak qui pleurnichait tout seul dans son kayak. Cela l'ennuyait de partir. Cela l'ennuyait de pagayer. Bientôt, il fut si loin que l'oumiak et les autres kayaks le perdirent de vue. Ils arrivèrent le soir à Koumiout. Ils hissèrent oumiak et kayaks à terre, montèrent la tente, firent cuire la viande des phoques tués en cours de route, la mangèrent. La nuit vint. Et avec elle, Nangak arriva. Il remorquait deux phoques ! Jamais il n'avait rien tué à la chasse auparavant. Tout le monde s'étonna. Tout le monde le félicita. Tout le monde voulut fêter les premiers phoques de Nangak. Mais il n'était pas content.

Deux phoques, c'était trop pour lui, trop difficile à remorquer. Pendant que les autres chantaient et dansaient, il s'endormit. Le lendemain, Nangak repartit. « Kê ! Kê ! s'écria-t-on. Regardez-moi ça ! Encore deux pour aujourd'hui !… Peut-être trois… Ce n'est donc plus notre gentil petit Nangak de tous les jours ?…» Il partit en pleurnichant. Il revint le soir en pleurnichant encore, avec deux autres phoques… « Ceux-là, difficiles à prendre », dit-il en se couchant aussitôt pour dormir. Le troisième jour, il repartit en pleurnichant. Il revint de même, le soir, avec deux phoques en remorque. Mais cette fois-ci, il s'assit sur la plate-forme et raconta : « Je tue ces deux-là. Je les attache avec ma courroie, et je me mets en route pour rentrer. Tout près de la terre, je m'aperçois que je n'avance plus. Il n'y a pas de vent, il n'y a pas de courant, car les glaces restent immobiles. Mais je n'avance pas. Mes pagaies font leurs sillages dans l'eau, mais mon kayak n'en fait pas. J'ai peur. Je me souviens que pareille chose était arrivée à mon père… Je fais alors comme il avait fait ; Je tire le premier phoque jusqu'à moi, j'enlève le bouchon de la plaie du harpon, j'applique mes lèvres contre le trou, et je remplis ma bouche de sang que je laisse couler à la mer. Quand mon kayak fut ainsi entouré de sang, je replaçai le bouchon, et je repartis pour la terre… Pendant qu'il racontait, on l'écoutait en silence. Chacun avait compris. Si pareille aventure lui était arrivée, c'est qu'il n'avait jamais voulu croire. Le quatrième jour, on le regarda partir. Mais il ne revint plus. Le soir, on l'entendit crier, mais on ne le vit pas. Longtemps, on entendit sa voix. Plusieurs nuits de suite. Mais il ne revint jamais. »

Kâra se tut pour mouiller une fois de plus de salive copieuse le tabac noir débordant de la pipe.



« Alors ? dis-je.

— Tidâtsimadek !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Il est entré dans la terre…

— Comment ? Mort ?

— Non ! Pas mort ! Tidâtsimadek ! »

J'étais bien avancé…

« Mais, dis-je, que signifie tidâtsimadek ? (dont la traduction littérale est « qui a été pris »).

— Tu sais ce que sont les Kringaranguitsit, ces hommes sans nez ni annulaires qui vivent dans la terre ? Quand ils attirent un homme à eux, ce dernier disparaît dans le sol. Il ne peut pas résister. Quand ils l'ont en leur possession, ils lui serrent la taille avec une courroie jusqu'à ce qu'elle devienne pas plus grosse que le poing. Puis ils lui coupent le nez et l'annulaire gauche. Alors, l'homme ne peut plus revenir.

Tidâtsimadek ! »

Et Kâra, d'un tour de langue, se colla dans une joue le tube de tabac noir, depuis longtemps éteint.

« Quand cela s'est-il passé ? demandai-je.

— Oh ! dit Kâra, il y a à peu près autant d'hivers qu'il y a de doigts aux pieds et aux mains…»

Une demi-heure plus tard, nous étions partis, grands et petits, pour Toubigayik où les phoques sont nombreux.

5

L'OUMIAK

Le voyage avait été rude. Nous avions lutté sans répit contre les glaces qui nous emprisonnaient. Devant Noudou, un éperon avait éventré notre oumiak. Une tranche de graisse de phoque, hâtivement enfoncée dans la déchirure, nous avait permis d'atteindre un floe où nous avions jeté rapidement les caisses, les enfants, les paquets de peaux de phoques ou d'ours, les bassines et les chiots, les vêtements, les seaux pleins, les lampes à huile. Seuls, les chiens avaient sauté d'eux-mêmes, embrouillés dans leurs traits, hurlant comme des écorchés. Beaucoup s'étaient battus, rendus furieux par les courroies qui leur emprisonnaient les pattes, les étranglaient ou les étouffaient. Nous les avions laissés se battre, trop occupés pour penser à eux : hisser l'oumiak sur la glace avant qu'il ne fût plein d'eau, en vider le contenu, le retourner, recoudre la déchirure, clouer au-dessus un morceau de fer-blanc… Sur le floe, insensible aux cris des hommes, aux hurlements des chiens, aux pleurs des enfants, Tigayet, assise sur la glace, les jambes en V, allaitait son dernier-né. Elle chantonnait, traînant la voix marquant la mesure avec sa tête. Tâda, Tipou, Ogui, Gâba, Doumidia, à plat ventre, en étoile, buvaient à même une flaque d'eau[x].

Une dure matinée de lutte sans relâche, cherchant la passe, écartant à coups de gaffe les glaçons qui se pressaient trop compacts sous l'étrave, sautant souvent dans l'eau pour éviter l'écrasement de notre bateau. Parfois aussi, des minutes d'attente anxieuse, quand un homme partait en kayak pour trouver un passage.

Ce jour n'avait été pour moi que glaces et trous d'eau noire. Je n'avais vu ni le soleil, ni le ciel, ni les rochers rouges

de Krertadik, ni les mousses sur Tsounigayik, ni les goélands qui piaillaient au-dessus de nous.

Nous étions enfin arrivés, vers le milieu de l'après-midi, à Toubigayik, où nous avions hissé l'oumiak en guise d'abri. Nous l'avions vidé de son contenu et retourné, soulevant l'un des côtés à l'aide de pierres pour ménager une entrée.

Puis j'étais parti chasser, comme les autres hommes de la famille.

Je rentrai de la chasse à la nuit, ramenant deux phoques. Je les avais tirés à quelques minutes d'intervalle : le premier attiré par mes sifflements, le deuxième peut-être par la détonation du coup de fusil…

J'avais entendu un bruit de verre cassé, tout proche de moi. Une tête noire, grosse comme deux poings, se balançait, dépassant la jeune glace. Je m'étais accroupi lentement. La balle du Mauser était entrée sous la clavicule ? Presque aussitôt, j'avais vu apparaître la tête d'un deuxième phoque, à côté de l'endroit où la première avait disparu.

Il faisait presque nuit. La glace noire craquait sous mes pas et ondulait devant moi. Les deux phoques étaient lourds et je m'étais assis sur l'un d'eux pour me reposer. Les montagnes baignaient dans le bleu du soir. Une bande jaune coupait le gris uniforme du ciel et se reflétait dans la glace, au pied de Tsiokra et d'Iditi.

J'avais laissé les deux phoques sur la rive, taches noires parmi les glaçons tout neufs, à peine nés de la veille. Devant l'oumiak, j'avais heurté un chien qui s'était levé d'un bond, avait mordu dans le vide et s'était enfui, la queue entre les jambes.

La lumière des lampes passait à travers les peaux translucides du bateau. J'écartais la peau d'ours qui fermait l'ouverture et j'entrai. J'enlevai mes gants, les tendis à Kâra, qui les retourna et les mit à sécher. Il faisait sombre et chaud. Je m'assis, le dos à l'entrée. J'étais heureux de retrouver la chaleur et les sourires ; et même l'odeur de graisse brûlée et

d'urine fermentée.

Kâra, accroupie en tailleur derrière sa lampe, tressait du tendon pour en faire du fil. Entre ses dents usées, marquées de cercles concentriques comme les vieux arbres coupés, elle mâchait la fibre, puis elle la déchiquetait, la mouillait de salive et la roulait contre sa joue d'une paume habile.

« Deux, lui dis-je.

— Deux ? Comme Nangak ?

— Oui, comme lui…»

Elle rit encore, d'un petit rire du fond de la gorge, se cachant la bouche avec la main relevant ses tout petits sourcils jusqu'au milieu du front.

« Doumidia, va les chercher », dis-je.

Tous les autres chasseurs étaient rentrés depuis longtemps, et les seaux, les écuelles, les boîtes de conserve débordaient déjà de viande de phoque crue ou cuite. Je les devinais dans l'ombre. Je ne pouvais étendre la jambe sans renverser un récipient plein. Nous étions tous réunis, Kristian, Odarpi, Mikidi, tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants. Il faisait chaud, mais à travers les ouvertures mal bouchées, je sentais l'air glacé.

Je me mis à manger.

« Toi, comme mon frère, alors ? dit Kristian.

— Depuis longtemps, non ? »

Il me regarda, un instant déconcerté. Puis son large visage s'éclaira d'un sourire.

« Bien sûr ! dit-il. Toi, plus du tout comme un kratouna…

— Et tu finiras même par croire ce que nous *savons* », ajouta Odarpi.

La peau d'ours s'écarta. Par l'ouverture, la nuit et le froid entrèrent, suivis de Doumidia et de Gâba remorquant mes deux phoques.

« Kagagâtsé ! s'exclama Kâra pour me faire plaisir. Avec un chasseur comme toi, ajouta-t-elle avec de la malice plein les yeux, nous ne serons pas obligés de faire, cet hiver, comme ceux qui nous ont précédés dans ce fjord…

— Et qui ça ?

— Beaucoup. Aditsa et Artidi ; Iguimadek et Natsek ; Kounouk et ses femmes ; et aussi ma tante Ayâtok qui habitait plus au sud…

— Et que leur est-il arrivé, à tous ceux-là ? demandai-je.

— Pourquoi ne parlerais-je pas ? » répondit Kâra.

Et les jappements de son rire éclatèrent de nouveau.

6

KÂRA COMMENCE SON RÉCIT

Si je vous racontais à mon tour toute l'histoire qui me fut dite ce soir-là par ma mère adoptive Kâra – aidée par tous les adultes de la famille – vous n'y comprendriez rien. L'enchevêtrement des associations d'idées et des coq-à-l'âne tissé par Kâra était indescriptible. Excellente conteuse, grands et petits aimaient l'entendre parler. Mais pour un esprit européen habitué à une certaine logique, à un certain ordre dans les événements, les récits de Kâra seraient incompréhensibles. J'avais la chance, comme l'avait dit Kristian, de n'être plus un kratouna. J'avais eu le temps, pendant les dernières années vécues avec mes compagnons eskimos, d'assimiler non seulement leur langue, mais de me familiariser avec leur tournure d'esprit.

J'aimerais que vous vous représentiez l'intérieur de cet oumiak en peaux de phoque où nous étions, les uns et les autres, suspendus aux lèvres de Kâra, qui mâchonnait et tressait des tendons, et fumait sa pipe.

Les enfants ne jouaient plus. L'aventure était arrivée à leurs grands-pères, leurs parents en avaient été témoins. Mais, eux-mêmes, la famine ne les guettait plus. Quand la disette menaçait, les Danois leur distribuaient des vivres. Pour eux, c'était comme le temps des crinolines et des pantalons à sous-pieds pour nous.

Kâra parlait avec ses mains, son visage, tout son corps. Son nez, toujours en mouvement, se trémoussait, bousculait ses yeux qui se fermaient ou s'écarquillaient, louchaient, s'éteignaient, glissaient à gauche, à droite, épiaient, fuyaient vers le haut, écrasant le front entre les sourcils et le chignon défait. La bouche frémissait, s'ouvrait toute grande sur des

chicots noirs, découvrant la langue rose, s'amincissait, travaillait sous la lèvre supérieure qui s'allongeait, se plissait, se centrait autour d'elle comme les rayons d'une roue. La voix sortait, sifflante ou rauque, grave ou aiguë, tendre ou violente.

Parfois elle s'arrêtait, pour donner plus de poids à ce qui allait suivre. Elle soulevait une fesse, fouillait sous la peau de phoque sur laquelle elle était assise, en retirait un nouveau morceau de tendon pour continuer son travail. Elle mâchait en silence, faisant durer le plaisir. Ou bien elle demandait de l'eau et buvait à petites gorgées précieuses, pendant que nous étions là, respirant à peine, impatients d'entendre la suite de son récit.

« Merci, dit Kâra quand je lui tendis un morceau de tabac.

— Donne-moi de la graisse pour la lumière », dit-elle à Doumidia.

Elle la découpa en quartiers qu'elle plaça dans la lampe, et, avec le pique-feu, ramassa soigneusement les mousses qui servaient de mèche. Du grésillement de la flamme sortit une belle lumière chaude et palpitante.

Puis elle croisa les jambes, le talon gauche sur le genou droit, et se pencha en avant pour prendre la planchette qui servait à rouler le toubara, la carotte de tabac, qu'elle fumait dans la pipe que je lui avais donnée.

Après les avoir soigneusement léchées une à une d'une langue grise, humide, et si longue qu'elle lui masquait le menton, elle déroula les feuilles noires et collantes et les étendit sur la planchette. Sur ce lit de feuilles, elle déposa, en petits tas réguliers, une poignée de tabac haché qu'elle prit dans une boîte.

« Dépêche-toi, maman ! dit Doumidia.

— Attends, attends. Il faut que cela me dure tout le temps de mon récit… et il sera long ! »

Elle roula les feuilles autour du tabac, pinça les deux bouts. Après l'avoir imbibé de salive, elle ajusta le rouleau dans la pipe. Il sortait du fourneau conmme un gros orteil.

Elle l'alluma enfin, en aspira quelques bouffées, claqua la langue, souffla de la fumée par le nez, ramassa les poussières de tabac qui restaient sur la planchette, les remit dans la boîte et la boîte derrière elle, se redressa un peu, renvoya en arrière son chignon qui lui pendait sur les yeux, et dit :

« Ça y est ! »

Cette nuit-là, au bord du fjord où plongent les pétrels, au pied des torrent qui dévalent des glaciers, Kâra raconta l'histoire d'Ayâtok, que je vais essayer de retrouver pour vous…

DEUXIÈME PARTIE

AYÂTOK

1

NOUNAGUITSEK,
LA MAISON DU BOUT DU MONDE

À L'ENTRÉE de l'hiver de 1882, le premier hiver de la « Grande Faim », ils étaient près de cinquante dans cette maison du bout du monde, à Nounaguitsek. Il y avait d'abord Ayâtok, l'aïeule, et deux jumeaux qu'elle avait adoptés ; Kounouk, le chamane, ses deux femmes et ses cinq enfants ; et bien d'autres encore. De l'autre côté du fjord vivait Saktsiak, l'oncle des deux jumeaux, et sa famille, seuls dans la petite hutte de Nortsit.

La vieille Ayâtok restait assise des journées entières sur la plate-forme, les jambes croisées, le coude sur le genou, le menton appuyé sur une main. La lumière de sa lampe éclairait ses côtes saillantes. Deux seins plats et flasques tombaient sur son ventre. Toute cette peau nue était ridée jusqu'à la racine des cheveux, tirés sur le sommet de la tête pour former un tout petit chignon qu'elle grossissait d'un bouchon de peau les jours de fête, pour paraître plus belle. Ses tempes en cupules semblaient plus profondes encore entre ses arcades sourcilières et son crâne à peu près dénudés. Son nez, minuscule, se logeait tout en haut d'une lèvre supérieure immense, entre deux fentes où le regard pétillait de malice.

Une maison habitée par elle était un lieu hanté. Parfois, dans la clarté mourante des lampes, ses voisins de plate-forme sentaient leur couche secouée de frissons, comme ceux d'un narval à l'agonie. Au cours des séances de sorcellerie, quand elle traversait les murs pour s'en aller voyager sous terre ou dans les airs, les tables de la maison s'entrechoquaient si violemment que l'on retrouvait ensuite toutes les bassines renversées.

Nombreux étaient ceux dont elle avait provoqué la mort par ses charmes magiques et ses incantations. Parmi ses *esprits-aides*, il y en avait trois qui jouissaient d'un renom particulièrement fâcheux : trois mains. Quand on grattait quelque part dans la maison, il arrivait que des ongles invisibles répondissent par un grattement tout proche. Si l'on avait la malchance de toucher la place d'où était venue cette réponse, on tombait malade ; parfois même on mourait.

L'hiver s'annonçait sévère, la chasse infructueuse ; les caches à vivres se vidaient ; pas un vol de canards à la fin de l'été. Les renards avaient dévoré un chien vagabond. Sans attendre la première neige, les corbeaux se rassemblaient autour de la maison et s'envolaient sans hâte lorsqu'on les chassait. Jamais encore ils n'avaient manifesté une effronterie aussi jacassante.

Un matin, Kounouk, le chamane, se leva plus tôt que de coutume et réveilla son fils aîné Ayok.

« Lève-toi et habille-toi ! » lui ordonna-t-il.

Puis il se pencha pour fouiller sous la plate-forme, ramena tous ses vêtements, enfila sa vareuse de kayak en peau de phoque imperméable, en jeta une autre à son fils et lui dit, en prenant le reste des vêtements sous son bras :

« Mets ça et viens !

— Où vas-tu ? lui demanda une de ses femmes.

— Je pars.

— Où pars-tu ?

— Ça ne fait rien ! Viens, fils aîné ! »

Ils descendirent tous les deux vers le kayak, suivis des deux femmes, à peu près nues, qui les pressaient de questions.

« Je ne sais pas, répondait le garçon.

— Laisse-moi tranquille ! Je m'en vais », répondait son père.

Kounouk mit son kayak à l'eau, s'y ajusta, fit asseoir son fils sur l'arrière.

Dans la lumière couleur de plomb du matin, le kayak s'éloigna. Courant sur la rive, les deux femmes, cheveux au vent, sautaient de rocher en rocher, tombaient, se relevaient,

sanglotaient, suppliaient, criaient qu'elles se tueraient et qu'elles entraîneraient leurs enfants dans la mort avec elles, si Kounouk les abandonnait.

Puis vint l'hiver, et, pendant bien des mois, on resta sans nouvelles de Nounaguitsek, la maison perdue au bout du monde. Un jour de printemps, le frère de Sakatsiak, qui habitait quelque part dans le nord, ficela un paquet de graisse sur son traîneau, y attela ses chiens et dit à sa femme :

« Je vais voir s'ils sont tous morts dans le sud. »

La surface de la neige était dure, et le lendemain il arrivait à Nortsit. Il arrêta son traîneau au bord de la banquise, au pied de la maison. Son frère Sakatsiak attendait, les mains dans les poches, devant le couloir.

« Alors, tu es arrivé ? lui demanda-t-il.

— Oui, je suis arrivé.

— Il y a la faim chez vous, dans le nord ?

— Oui, il y a la faim. Mais nous avons encore quelques phoques en réserve sous des pierres. Et chez vous, il y a la faim ?

— Oui, il y a la faim. Mais nous avons encore quelques phoques en réserve et du requin. »

Alors, Sakatsiak dit à son frère :

« Monte et entre. »

Dans la hutte, il faisait chaud. Une lampe à huile était allumée.

« Vous avez encore de la graisse ?

— Tu vois », répondit la femme de Sakatsiak.

Elle lui tendit un morceau de viande de phoque, froid et odorant. Il y avait de la graisse dans presque toutes les bassines et des crânes de phoques un peu partout, et de tous les séchoirs pendaient des tranches de requins.

« Comment êtes-vous dans le nord ? demanda Sakatsiak.

— Assez bien. Il y a la faim. Mais ça va assez bien. Il paraît que dans l'ouest, à Sermidik, il y a la Grande Faim et qu'ils se nourrissent d'hommes. »

Quand il eut mangé, le visiteur dit :

« Merci.

— À toi aussi. Ce n'est rien. Nous voudrions avoir autre chose à t'offrir. Mais il y a la faim…

— Oui, je sais. Il y a la faim…»

Après un silence, il ajouta :

— Et ceux de Nounaguitsek, est-ce qu'ils ont la faim aussi ?

— Ils avaient la faim, répondit son frère. Maintenant, il ne reste plus personne là-bas. Ils sont tous morts.

— Tous ?

— Oui, tous.

— Pas un ne reste ?

— Pas un ! »

Après un silence, l'homme prit une écuelle de bois ornée d'ivoire de narval et puisa de l'eau dans une bassine où fondait un bloc de neige. Il but, puis demanda :

« Et nos deux jumeaux de neveux ?

— Probablement morts de faim, eux aussi.

— Oui, probablement…»

Alors, comme il n'y avait plus rien à ajouter, il se leva.

« Je vais partir…

— Oui. Bonne route ! »

Devant la hutte, les chiens dormaient, fatigués par l'étape. Il les réveilla à coups de pied.

Pendant bien des mois on n'entendit plus parler de Nounaguitsek, la maison perdue au bout du monde.

Puis la chasse redevint normale presque partout, les gens mangèrent à peu près à leur faim. Vint ensuite la débâcle des glaces. Un matin, un homme quitta Koumiout, en annonçant qu'il serait absent plusieurs jours. Sous les courroies de son kayak, il y avait de la graisse de phoque. Tous les harpons, les bouche-plaies, le flotteur étaient en place, comme s'il partait pour la chasse.

Mais il passa devant Imikertok, devant Outorkramiout,

devant Oumivik, devant Koudousouk, devant Nortsit et, toujours pagayant, il arriva à Nounaguitsek.

Il était encore loin, qu'une bouffée de vent lui apporta une affreuse odeur de pourriture. Il accosta cependant, hissa son kayak sur la rive et monta vers la maison. L'odeur était si violente qu'il crut étouffer. Bientôt, il aperçut le squelette de bois de l'oumiak et les squelettes des kayaks. Devant la maison, il vit des cadavres qu'il ne put reconnaître. Les visages étaient à moitié dévorés par les corbeaux et les renards.

Il enjamba les corps et approcha de la maison. Le toit en était effondré de partout et les fenêtres béaient comme celles d'une maison abandonnée. Il s'arrêta devant l'une d'elles et dit :

« De vous tous, là-dedans, il n'y en a plus ? »

Mais sa voix ne voulait pas sortir. Il répéta dans un effort :

« De vous tous, là-dedans, il n'y en a plus ? »

Rien ne répondit.

Alors, il cria de toute sa voix :

« De vous tous, là-dedans, il n'y en a plus ? »

Mais sa voix suivie du silence lui fit peur.

Tout d'un coup, il sentit ses jambes faiblir sous lui. Un violent désir de fuir l'empoigna. Un murmure chevrotant répondait :

« Si… Il y a moi…»

Lorsqu'il eut repris son souffle, il demanda :

« Qui toi ?

— Moi…

— Mais qui, toi ?

— Ayâtok.

— Et de tous les autres, il n'y en a plus ?

— Non, il n'y en a plus…

— Attends, je vais te chercher de quoi manger. »

Il descendit vers son kayak, coupa trois tranches de la graisse qu'il avait apportée et revint vers la maison.

« Ayâtok ?

— Oui.

— Où es-tu ?

— Sur la plate-forme du milieu… au-dessus du couloir…»

Il enjamba encore quelques cadavres, jeta la graisse à l'intérieur et dit :

« Voilà trois morceaux de graisse. Manges-en un maintenant, un ce soir, un demain matin. Pas tous à la fois…

— Oui… Je sais… Viens me les donner… Je ne peux pas remuer…

— Non ! Je ne veux pas entrer. Ça sent trop mauvais. »

Après un silence, il ajouta :

« Je vais à Nortsit, pour qu'on vienne te chercher en oumiak.

— Oui… va…»

2

À LA RECHERCHE DU MORT VIVANT

À Nortsit, il raconta ce qu'il avait vu.

« Sakatsiak, dit-il, va chercher la vieille femme ! Tu es son parent. C'est à toi d'y aller. À présent, je retourne chez moi, dans le nord.

— Oui, dit Sakatsiak, je vais y aller. Bonne route à toi. »

Après le départ de l'homme, Sakatsiak se tourna vers sa femme et dit :

« On ne peut pas la laisser là-bas…

— Non. On ne peut pas… Il faut y aller.

— Oui… il faut y aller…»

Autour d'eux, les autres hochaient la tête.

« Tu viendras avec nous, dit Sakatsiak en se tournant vers sa fille.

— Non ! Je ne veux pas… Trouve quelqu'un d'autre.

— Ça ne fait rien, viens.

— Non ! Il y a tous ces cadavres, là-bas. Trouve quelqu'un d'autre.

— Et toi ?

— Bien sûr que non.

— Et toi ?

— Moi non plus.

— On ne peut pourtant pas la laisser là-bas !

— Prends des hommes pour ramer, proposa une femme.

— Des hommes ? Depuis quand as-tu vu des hommes ramer un bateau de femmes[xi] ?

— Il faut pourtant aller la chercher…

— On ne peut pas la laisser là-bas…

— Oui, il faut y aller.

— Alors, viens, toi.

— Bon, je veux bien. Mais je ne descendrai pas de l'oumiak.

— Si tu veux… Viens aussi, toi.

— Non ! J'ai trop peur.

— Mais si. Il n'y a pas à avoir peur. Et je ne peux pas partir avec deux femmes seulement, insista Sakatsiak.

— Alors, je viens aussi. Mais je resterai dans l'oumiak.

— Si elle va, je vais aussi. Mais je ne sortirai pas de l'oumiak.

— Bien sûr. Vous resterez toutes dans le bateau. Je monterai seul pour la chercher. »

Sakatsiak était assis à l'arrière, l'aviron-gouvernail en main. Il regardait par-dessus les têtes. Les femmes ramaient en silence.

L'homme dit bientôt :

« Voilà ! »

Les femmes s'arrêtèrent et se retournèrent vers la hutte au pied des rochers, au bout du cap, de l'autre côté de la baie encombrée de glaces.

« Allons ! »

Au rivage, Sakatsiak descendit et dit :

« Restez là. Ne vous éloignez pas. Je vais la chercher. »

Les femmes, laissant traîner les avirons, le regardaient. Elles voyaient la hutte en ruine et l'ouverture obscure de son couloir.

« Il y a un corps devant la fenêtre ! chuchota l'une d'elles.

— Il y en a plusieurs…

— Et un sur le rocher…»

Elles respiraient à peine, tant l'odeur était forte. L'une d'elles, la plus jeune, vomit. Les autres détournèrent la tête.

Quand Sakatsiak arriva devant la maison, il vit les squelettes des kayaks et de l'oumiak, le toit effondré. Il enjamba les cadavres mangés par les corbeaux et les renards.

« Il n'a rien exagéré », pensa-t-il tout haut.

Il approcha d'une fenêtre et dit :

« Nous sommes arrivés. Toi qui es là-dedans, sors ! »

Après un silence, il entendit la faible voix d'Ayâtok lui répondre :

« Je ne peux pas sortir seule… Viens m'aider…

— Non ! Sors de la maison !

— Je ne peux même pas me soulever… Viens m'aider !…

— Non ! Je n'entrerai pas ! Ça sent trop mauvais. Viens ! Débrouille-toi toute seule ! Je descends vers l'oumiak. Nous t'attendons… Viens ! »

Il rejoignit l'oumiak, y entra, s'assit sur l'arrière, prit une peau de canard et la mit devant son nez.

« Elle vient ?

— Oui, elle vient…»

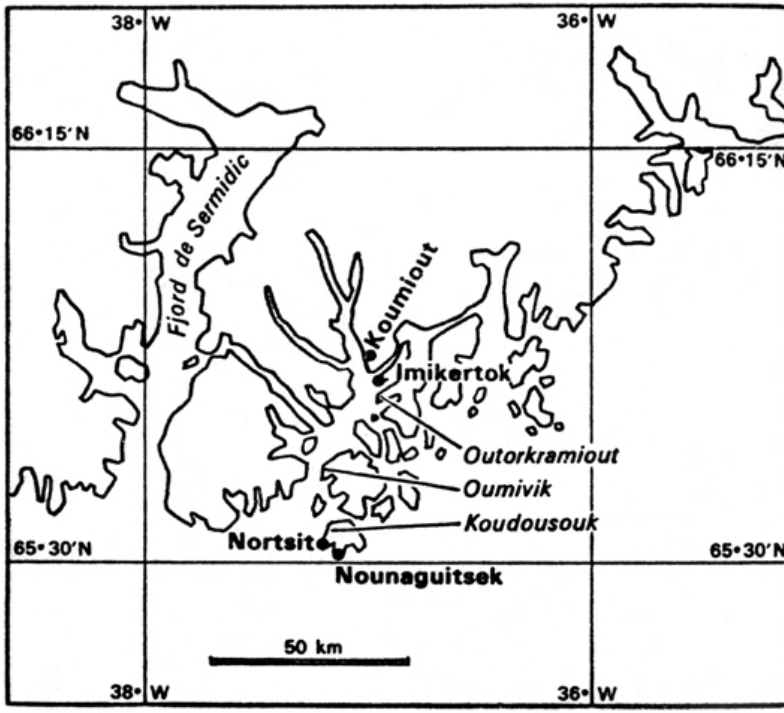
3

AYÂTOK

Le ciel est gris, triste, lourd, presque compact.

Sous les rochers bruns et rouges aux fentes remplies de neige, il y a la hutte en ruine, la maison morte du bout au monde. Tache noire, elle est construite dans un éboulis de neige sale et de cailloux qui descend jusqu'à la mer. Au bord du rivage, parmi les glaces blanches et bleues, sur l'eau verte, il y a l'oumiak.

Tous les yeux sont tournés vers l'entrée du couloir. Toutes les femmes regardent, et Sakatsiak avec elles. Ils regardent sans vouloir voir, mais ils ne peuvent détourner les yeux. Ils ne sentent plus l'épouvantable odeur, ils ne voient plus les cadavres, ni les goélands, ni les corbeaux ; ils ont oublié l'oumiak. Ils regardent le trou du couloir, là-haut, sur l'éboulis de rochers et de neige. C'est par ce trou béant qu'elle va sortir, celle qui a survécu à cinq lunes de famine, qui a pu vivre au milieu des morts, avec des cadavres, celle qui n'est pas morte. C'est par ce trou qu'elle va sortir… Pourquoi ne sort-elle pas ? Peut-être va-t-elle passer par la fenêtre en hurlant et s'abattre sur eux comme un fantôme ? Ou peut-être marcher comme d'habitude, avec son petit trottinement, à peine courbée en avant. Ou bien apparaître soudain comme un toupilek… Pourquoi ne sort-elle pas ? Pourquoi ne sort-elle pas ?…



Tout à coup, dans le couloir, quelque chose d'immobile, qui semble le remplir tout entier. Puis quelque chose en mouvement.

Elle sort. Elle rampe sur les coudes, sur les mains, sur une jambe. Elle traîne l'autre derrière elle. Elle pose la tête sur le sol, s'arrête…

Pourquoi s'arrête-t-elle ? Pourquoi ne marche-t-elle pas ?… Elle est morte, enfin !… Non… Elle n'est pas morte. Elle vient. Elle pousse sa tête devant elle. Elle s'arrête encore. Elle se couche. Elle ne bouge plus… Elle ne vit plus…

La puanteur est affreuse… Partir… Ne pas rester là, à l'attendre… Vomir…

Elle bouge à nouveau. Elle se tourne sur le côté. Elle se lève sur un coude. Elle rampe encore. Elle traîne ses jambes derrière elle… Elle est toute noire… Elle passe sur une plaque de neige sale… Elle s'arrête. Elle met son visage dans la neige.

Elle gratte avec le bout des doigts, tout doucement, comme quelqu'un qui meurt. Elle ne remue plus… Elle est morte… Elle se relève. Elle descend… Elle arrive… Elle soupire : « Agâ… Agâ…»

Sa respiration siffle. Elle rampe vers le bord de l'eau, tout près de l'oumiak. La voici. Elle est noire et sale, comme ses vêtements. Les bouts de ses doigts trempent dans l'eau. Elle est secouée de frissons. Elle pue, comme un cadavre. Sa tête est entourée d'un morceau de peau de phoque. Ses vêtement sont trop larges. Ils font des plis partout. Sa culotte est aussi trop large : ses jambes en sortent comme des branches noires. Elle lève la tête et ils la voient.

« Iyâ ! » disent ceux de l'oumiak qui penche vers elle, car ils sont tous du même côté.

Sa figure n'est pas celle d'un mort, mais d'un squelette. La bouche est énorme. Les lèvres sont sèches, collées aux gencives presque blanches. Ses vieilles dents, usées jusqu'à la racine, sont déchaussées. Elle rit !… Non, elle ne rit pas… Ses yeux les regardent. Ils sont dilatés et ne les voient pas. Ils sont enfouis dans de grands trous sombres. Les joues se tendent sur les pommettes. La peau va se fendre… Il y a de la crasse dans toutes ses rides. Sa peau est plissée partout. Ses ongles sont immenses…

Ils ne pouvaient détacher leurs regards de ces yeux sans vie, de ce visage effrayant, de ce rictus qui ressemblait à un rire.

« Lave-toi d'abord, à cause de ta saleté. Lave-toi d'abord avant de monter dans l'oumiak », dit Sakatsiak.

Alors, ils entendirent sa voix, toute cassée, toute ridée elle aussi :

« Je ne peux pas me laver… Il n'y a pas d'eau… Où y a-t-il de l'eau ?

— Lave-toi dans la mer ! »

Elle rampa encore un peu. Mais quand elle put mettre la tête dans l'eau, elle se mit à boire par grandes goulées, sans reprendre souffle, comme un animal[xii].

« Assez ! Arrête-toi ! dit Sakatsiak.

— Oui… Je sais…»

Elle se frotta les mains et le visage.

Alors l'homme, descendant de l'oumiak, la souleva. Elle tomba dans l'arrière du bateau et resta là, à quatre pattes, la tête posée dans le fond, sans mouvement, presque sans respirer.

« Allons maintenant », dit Sakatsiak.

Les femmes tirèrent sur leurs avirons.

On n'entendait que les coups dans l'eau et, parfois, les gémissements de la vieille.

Tous les yeux étaient fixés sur Ayâtok. Malgré leurs efforts pour aller plus vite les femmes sentaient cette odeur de cadavre qu'elles emmenaient avec elles.

Elles regardèrent sa nuque, ses cuisses, ses mains, et virent que les mains n'étaient pas noires de crasse, mais de sang séché et que sous les aisselles et sous les bras, la vareuse était noire, elle aussi.

Alors, elles se mirent à ramer encore plus fort, car la peur les prit.

Tard dans la nuit, Ayâtok se mit à parler.

Mais elle était d'abord restée longtemps étendue là où on l'avait couchée. Elle avait mangé du phoque bouilli. Puis on lui avait tendu un récipient d'urine pour lui permettre de se laver. Elle avait mangé encore un peu et s'était assoupie.

Dans la hutte, grands et petits étaient restés longuement silencieux, regardant la forme allongée dans l'ombre. Les lampes n'avaient pas été éteintes. Ils attendaient tous.

Les têtes se tournèrent vers elle quand elle demanda à boire.

« Ça va mieux ? dit Sakatsiak.

— Oui, ça va mieux…

— Veux-tu manger encore quelque chose ?

— Non, je n'ai plus faim.

— Tu n'as pas encore repris l'habitude de manger », remarqua-t-il.

Puis après un silence, il ajouta :

« Pourquoi as-tu les mains et le dessous des bras noirs de sang ?

— J'ai touché les morts auxquels les autres avaient coupé des morceaux.

— Tu as touché ? Tu as mangé de l'homme, oui !

— Non… Ils ont coupé des morceaux de ceux qui étaient déjà morts. Et j'ai aidé à les rhabiller. C'est pour cela que j'ai les mains avec du sang dessus. Comme mes doigts gelaient, j'ai mis les mains dans mes aisselles pour les réchauffer. C'est pour cela qu'il y a du sang aussi sous mes bras.

— Tu n'as pas mangé de l'homme ?

— Non, je n'en ai pas mangé.

— Alors, qu'as-tu mangé pour vivre jusqu'à maintenant ?

— Quand ils furent tous morts, j'ai eu encore la force d'aller chercher les peaux du toit que les autres avaient oubliées. C'est pourquoi le toit s'est effondré. C'est pourquoi je ne suis pas morte. Mais je n'ai pas mangé de l'homme. J'ai seulement touché les cadavres dans lesquels les autres avaient coupé des morceaux.

— Dis-nous ce qui s'est passé dans la hutte.

— Non, je suis trop fatiguée…

— Tu as mangé, tu as dormi, tu t'es lavée. Raconte, parle…

— Bien… Alors, je vais raconter…»

4

KOUNOUK ET SES FEMMES

Kounouk était parti avec son fils aîné, abandonnant ses femmes et ses cinq enfants, et l'on n'eut plus aucune nouvelle de lui dans la maison du bout du monde de Nounaguitsek.

Le lendemain de son départ, au petit jour, ses deux épouses sortirent de la hutte avec les quatre plus jeunes enfants. Quand le cinquième, un garçon d'une dizaine d'années, voulut les suivre, sa mère le renvoya :

« Reste ! Tu es un homme. Tu es assez grand pour t'en tirer seul. Mais nous, avec les quatre petits, cela fait six ventres que les autres, dans la hutte, devraient nourrir. Il y en a déjà trop, même sans nous, maintenant que nos deux chasseurs sont partis. Mais toi, reste ! »

Alors, que dans la hutte, on se préparait fiévreusement aux tabous de deuil, les deux femmes et les quatre enfants descendirent vers la rive. Elles s'arrêtèrent là où les rochers tombent à pic dans la mer.

« D'abord, les enfants, dit l'aînée.

— Oui… le dernier-né pour commencer ?

— Oui… si tu veux. Décide, il est à toi !

— Bien. Alors, si tu veux, le plus jeune d'abord…»

Elle se pencha en avant, et par petits coups de reins, fit glisser le bébé le long de son dos nu. Elle sentit le petit corps chaud lui frôler le cou et l'oreille et le reçut dans les bras. Maigre et blanc, il tendait la main vers elle en souriant. Elle se mit à chanter le chant qu'elle avait composé pour le cajoler, mais sa voix s'étranglait dans sa gorge.

« Dépêche-toi, tu le retrouveras tout à l'heure…

— Oui, je sais bien…»

Elle regarda le bébé encore une fois, puis le tendit

brusquement à sa compagne.

« Jette-le ! Moi, je ne peux pas ! »

Elles le virent descendre dans l'eau claire, tout doucement. Ses bras et ses jambes remuaient lentement comme dans son sommeil.

« Maintenant les autres !

— Non ! Non ! Je ne veux pas ! cria la petite fille.

— Et pourquoi ? lui demanda sa mère.

— J'ai peur ! J'ai peur ! »

Ses frères se mirent à pleurer à leur tour.

Les deux femmes se regardèrent.

« Pourquoi avez-vous peur ? demanda l'une d'elles.

— L'eau est trop froide et c'est trop haut pour sauter.

— J'ai peur parce que je ne veux pas sauter tout seul. Je ne veux pas mourir ! dit le petit garçon.

— Mais il le faut ! Maintenant !

— Non ! Non ! »

Le petit garçon courut vers la hutte, sanglotant et criant. Mais les deux femmes le rattrapèrent. Elles s'assirent toutes les deux sur le sol, au bord de la falaise, et expliquèrent aux enfants avec calme et patience qu'il valait mieux mourir maintenant, vite, tout d'un coup, plutôt que de souffrir de la faim pendant des mois, et mourir ensuite.

« Et puis, ajouta l'une d'elles, nous sommes trop nombreux dans la hutte. Il n'y a presque plus que des femmes et des enfants et à peine quelques hommes. Si nous restons, ils mourront sûrement tous de faim. Si nous partons, nous leur donnons une chance de vivre.

— Et ce ne sera pas long. Nous vous rejoindrons de suite. Et nous ferons ensemble le chemin vers le pays des morts.

— Il est loin, ce pays ?

— Oui, il est loin et il est difficile à atteindre. Mais il est si beau !

— Et on n'a jamais faim, au pays des morts ?

— Comment veux-tu qu'il y ait la faim là-bas ? Celui où nous allons est dans la mer, où il y a tous les phoques, tous les

morses, tous les narvals…»

Quand les trois enfants eurent disparu dans l'eau, l'aîné des deux femmes dit à l'autre :

« Laquelle de nous deux la première ?

— Moi, si tu veux. C'est plus sûr, répondit la plus jeune.

— Bien… Va ! Je te retrouverai tout à l'heure.

— Oui, bien sûr. Dans peu de temps…»

La femme s'approcha du bord de la falaise regarda l'eau verte et noire et les glaces.

« Non ! Pas comme ça ! Je ne pourrais pas sauter.

— Alors essaie en arrière. C'est plus facile. »

La plus âgée vit l'autre se retourner et se jeter violemment en arrière.

La tête frappa contre le bord d'une glace qui craqua. Elle vit les yeux se fermer et le corps couler, tout droit, mou, sans un mouvement.

« Elle a de la chance… Elle a été assommée », pensa-t-elle avant de sauter à son tour.

5

LE COMMENCEMENT DE LA GRANDE FAIM

L'hiver fut en effet très mauvais.

Le premier qui mourut fut un vieux célibataire qui avait mangé, pour subsister, tous ses vêtements superflus. Il ne lui restait pour se vêtir et ne pas mourir de froid que l'intérieur de ses bottes, un pantalon et un anorak de peau.

« Il a ronflé comme d'habitude, dit un de ses voisins un matin. Mais ses ronflements ont cessé vers le milieu de la nuit. Ce n'est pas normal…»

On alla voir.

Il était couché dans sa position de sommeil habituelle, sur le dos, les genoux repliés, la bouche ouverte, la tête de côté.

« Il dort.

— Il dort ? Alors, pourquoi ne ronfle-t-il pas ? Qu'a-t-il ? »

On regarda de plus près : il était mort.

Les hommes, bien qu'affaiblis par la faim, avaient encore des forces à perdre. On le sortit et on le jeta à la mer. Mais, pour la première fois, on n'observa pas les tabous de deuil.

Bientôt, on fit bouillir la graisse de phoque des lampes. On but le bouillon huileux et on fit brûler, comme on put, les morceaux qui restaient.

Une femme mourut ensuite. Elle laissait un enfant, trop jeune pour qu'on lui donnât autre chose que du lait. On tira la femme hors de la hutte et on coucha le bébé dans une vieille tombe où on l'entendit gémir toute la nuit.

Deux autres enfants moururent parce que le sein de leur

mère tarissait. La graisse qu'on leur avait donnée les rendit malades ; « ils étaient partis comme en eau ».

« Il y a encore mes trois chiens… Ils ne sont plus bons à rien, dit un homme.

— Avec quoi les ferions-nous cuire ? Il n'y a presque plus de graisse…

— Avec le bois des poutres du toit… Je vais les tuer tous les trois maintenant. Nous n'en mangerons qu'un. Nous garderons les deux autres dehors. Ils gèleront. Ainsi ils ne maigriront plus.

— Nous n'avons plus de tabous pour les morts d'hommes, dit Ayâtok. Nous n'auront pas de tabous pour les morts de chiens. »

L'homme alla chercher les trois bêtes et les traîna, hurlantes, dans la hutte.

Leurs têtes semblaient énormes à l'extrémité de leur cou maigre, leur échine se creusait entre les omoplates et les reins, les côtes étaient proéminentes et le ventre collait à la colonne vertébrale.

« Cela ne donnera pas grand-chose à manger », dit l'homme en riant.

Il commença par le plus grand des deux mâles dont il attacha les pattes de derrière à une poutre de soutènement du toit. Il passa un nœud coulant autour du cou, s'assit par terre, cala ses pieds contre une dalle et tira. Le chien cessa ses hurlements mais se débattit.

« Venez m'aider. Je n'ai plus de forces », dit l'homme, bientôt à bout de souffle.

Ils s'y mirent à trois de tout leur poids.

La chienne ne lutta presque pas ni le jeune mâle.

« Nous allons manger la femelle d'abord. »

La chair des trois chiens dura plus d'une lune…

Enfin, il n'y eut plus de graisse pour les lampes, donc plus de chaleur dans la hutte. La glace se forma le long des murs, aux coins des fenêtres, autour du seuil. Puis peu à peu, elle prit possession de toutes les parois.

Des femmes moururent et des enfants. Les hommes

étaient épuisés. Rares étaient ceux qui se traînaient encore et qui partaient sans espoir, à l'affût de quelque gibier improbable, au pied des rochers, tout près du rivage.

La tempête ne s'arrêtait que pour permettre à la neige de tomber davantage, de mieux ensevelir et niveler toute chose.

« Il y a le peauage de mon oumiak et des kayaks, dit un homme un matin.

— Gardons encore les kayaks…»

Ils sortirent à deux. À coups de couteau, ils tranchèrent les courroies qui tendaient les peaux sur les armatures de bois et rapportèrent peaux et tendeurs dans la hutte. On les coupa en petits morceaux. Pour faire fondre de la neige, on sortit, une fois de plus, une poutre du toit déjà affaibli. On fit tremper les peaux dans la grande bassine qui ne servait plus à rien maintenant qu'il n'y avait plus de peaux fraîches. Enfin, on fit les parts.

D'autres enfants moururent, et des femmes et des hommes. On les aligna dehors, côte à côte.

Dans la hutte, le silence régnait. Les enfants n'avaient même plus la force de pleurer et leurs yeux grands ouverts, immobiles, semblaient regarder le ciel brumeux à travers le toit. Par leur bouche ouverte passaient les sifflements de leur lourde respiration.

La hutte tout entière était comme morte…

Des femmes moururent encore et des enfants.

Un vieil homme partit un matin sans harpon, seul. Il ne revint pas.

Deux hommes se mirent en route vers Koudousouk dans l'espoir d'y trouver de quoi manger. On les vit s'éloigner, têtes basses, s'appuyant sur leur lance. Ils ne revinrent pas.

Puis on mangea les peaux qui recouvraient les kayaks…

6

SE RÉVEILLENT LES MORTS

Depuis plusieurs jours, la maison était restée entièrement silencieuse. Quelques hommes vivaient encore, quelques femmes et la vieille Ayâtok. Ils étaient là, immobiles, parmi les cadavres, ne sachant ce qu'ils espéraient…

« Il faudra bien manger ceux qui sont morts avant nous, dit enfin un homme.

— Il y a encore le pouyak, dit l'un des deux jumeaux.

— Jamais nous ne pourrons l'atteindre…

— Essayons. Nous mangerons de l'homme après, si nous n'y parvenons pas…»

Tous ceux qui avaient encore quelques forces – il en reste, même lorsqu'on croit que tout est fini – se traînèrent hors de la hutte et se mirent à gratter la neige là où, en été, on accumulait les plaques de graisse inutilisées pendant les périodes de grandes chasses. Ils travaillèrent plusieurs jours de suite. Des pieds et des mains gelèrent. Mais ils abandonnèrent tout espoir quand ils eurent atteint une couche de glace inattaquable, au fond du trou qu'ils avaient creusé.

« Il n'y a plus qu'eux…, dit l'homme.

— Non ! s'écrièrent les deux jumeaux. Il y a encore notre oncle Sakatsiak, de l'autre côté du fjord, à Nortsit. Il n'a qu'une petite maison. Peut-être n'ont-ils pas la "Grande Faim". Nous allons voir chez eux. Attendez…»

Bien qu'à bout de forces, ils partirent tous les deux. Ils s'éloignèrent, se soutenant l'un l'autre, s'arrêtant à chaque pas.

Le lendemain, au cours d'une éclaircie, on vit qu'ils n'avaient pas encore traversé la baie.

Ils ne revinrent pas…

La femme de Sakatsiak raconta ensuite qu'au cours de l'hiver, elle les avait vus arriver, se traînant sur la glace. Sakatsiak était sorti de la maison et leur avait crié de s'en aller. Il y a la « Grande Faim », avaient-ils répondu. Nous allons manger de l'homme… – Eh bien, mangez de l'homme…» Et comme ils ne voulaient pas partir, il leur jeta des pierres jusqu'à ce qu'ils eussent fait demi-tour.

Des femmes moururent encore et des hommes… On les laissa sur la plate-forme, là où ils étaient morts, à côté des quelques survivants.

Un jour, une femme étendit le bras, secoua sa voisine :

« Oh ! toi, es-tu en vie ? »

Comme elle ne répondait pas, la femme dit à son mari :

« Celle-là est morte aussi… Elle n'est pas si maigre… Allons !

— Toi découpe… Elle est de ton côté.

— Je n'en ai pas la force…

— Si, découpe ! Elle est près de toi. Et il y a encore Ayâtok de l'autre côté. Elle va t'aider…

— Non ! dit Ayâtok. Je ne veux pas vous aider. Je ne veux pas manger de l'homme.

— Tu vas mourir de la faim…

— Aide-nous, au moins, à la déshabiller.

— Je veux bien vous aider. Mais je n'en mangerai pas…»

Ils avaient alors taillé des morceaux dans les mollets et dans les fesses. Ils n'avaient même pas essayé de faire du feu. Ils avaient mangé la viande crue. Elle était dure comme du phoque gelé, mais le goût en était plus sucré.

Ayâtok les avait aidés à rhabiller les cadavres mutilés, mais elle refusa d'en manger. Elle avait eu froid aux mains et, pour les réchauffer, les avait fourrées dans le creux des aisselles. C'est pourquoi ses paumes et sa vareuse étaient

noires de sang.

Bientôt, ceux qui avaient mangé de la chair humaine – tous les survivants en avaient mangé sauf Ayâtok, raconta-t-elle – s'étaient « transformés en eau, s'en étaient allés comme en eau…»

Sur la plate-forme, mêlés les uns aux autres, il y avait des cadavres déchiquetés, des dysentériques incapables de se lever, et Ayâtok.

Pendant des jours et des jours, elle entendit les respirations des malades.

Puis une nuit, son demi-sommeil fut brutalement secoué par une impression nouvelle : l'absence de bruit. Elle tendit l'oreille : il n'y avait même pas de vent dehors. Elle devinait la neige qui tombait en flocons serrés, elle entendait le battement de son propre cœur, mais entre la neige et son cœur, il y avait un vide total, immense : celui de la mort.

Alors Ayâtok, qui était restée pendant des jours et des nuits immobile, à genoux, le front appuyé sur la plate-forme, leva la tête.

« De vous tous, il n'y en a plus ? » demanda-t-elle.

Il faisait trop sombre pour les voir. Mais elle connaissait tous ces cadavres parmi lesquels elle était couchée depuis si longtemps. Elle connaissait la place de chacun dans la mort. Il y en avait partout, à sa droite, à sa gauche, sur les plates-formes, sur les dalles du sol, dans le couloir et dehors. Partout…

« De vous tous, il n'y en a plus ? » répéta-t-elle encore quand vint la faible clarté du milieu du jour.

Se redressant alors péniblement, elle s'était laissée tomber de la plate-forme. Puis ayant, rampé sur le sol, par-dessus le cadavre qui bouchait le couloir, elle s'était hissée sur le toit de la hutte. Là, elle gratta la neige jusqu'aux peaux dont l'existence avait été oubliée par les autres. Elle enleva toutes les pierres qui les maintenaient. Elle tira ces peaux immenses et lourdes jusque dans la maison. Elle reprit sa

place, au milieu des morts.

Pendant plusieurs mois, elle se nourrit de ces peaux dures et collantes. Dans son extrême faiblesse, elle prenait pourtant la peine de gratter la terre qui les recouvrait. Pour ramollir les morceaux de peau qu'elle coupait, elle détachait du toit des glaçons qu'elle faisait fondre dans sa bouche.

Quand toute cette grande superficie de peaux fut consommée, Ayâtok mangea les vêtements des cadavres…

Une nuit, Ayâtok entendit soudain la respiration régulière de quelqu'un qui dort. Alors elle sentit la peur entrer en elle.

« Qui est-ce ? » demanda-t-elle dans un souffle.

Respiration lente et régulière d'un homme qui dort…

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il y avait le vent dehors, les battements désordonnés, affolés, de son cœur, et cette respiration calme et profonde.

« De vous tous, il n'y en a plus ? »

Ayâtok resta immobile jusqu'aux premières lueurs du jour, n'osant bouger.

Alors seulement, elle regarda.

Ils étaient tous là, comme auparavant.

Quand la nuit revint, elle distingua deux respirations : celle de l'homme et une nouvelle, plus rapide, celle d'une femme.

Et chaque nuit, la maison s'anima un peu plus des bruits de la vie.

Ayâtok avait quitté la grande plate-forme et s'était réfugiée dans le coin le plus isolé, le plus inaccessible de la hutte, le petit renfoncement au-dessus du couloir d'entrée.

De là, elle les écoutait dormir et respirer : les hommes, les femmes, les enfants aussi.

Bientôt, elle les entendit remuer dans leur sommeil, se tourner sur le côté, étendre les jambes, puis claquer des lèvres, soupirer, s'éclaircir la gorge.

« De vous tous, il n'y en a plus ? »

Pendant la journée, elle allait gratter, pour s'en nourrir, la crasse noire et huileuse des lampes. Elle n'osait plus toucher aux vêtements de ces morts qui reprenaient vie pendant la nuit.

Ils se grattaient, cherchaient leurs poux.

Une nuit, elle entendit une voix.

« Quoi ? » dit Ayâtok.

Mais personne ne répondit.

Un homme toussa, un autre soupira profondément et se gratta. Puis la même voix, lentement, posément, eut une phrase qu'Ayâtok ne put comprendre.

« De vous tous, il n'y en a plus ? »

Mais jusqu'au jour plus personne ne parla.

Et ainsi chaque nuit la hutte reprit vie. Les morts parlaient parfois entre eux, dans une langue inconnue. Ils se levaient, marchaient sur les dalles et elle distinguait leurs pas. Parfois même ils faisaient l'amour.

Ayâtok n'osait plus descendre de son coin. Elle mangeait le bois du toit qu'elle trouvait à portée de sa main.

Une nuit, un être mystérieux, un toupilek peut-être, entra par le couloir. Il soufflait, tâtait les pierres, avançait à quatre pattes. Interdite d'horreur, toutes pensées abolies, elle se crut perdue. Dans un geste désespéré, elle jeta son couteau dans la direction du monstre qui s'enfuit. La vie remonta lentement dans le cœur d'Ayâtok. Le lendemain, elle ne put retrouver son couteau.

Bien des jours, elle resta immobile sur sa petite plate-forme. Elle entendait toujours les morts parler entre eux et ne reconnaissait plus les jours des nuits.

Ayâtok se sentait morte lorsqu'une voix parla. Elle écouta. Elle comprit. La voix venait de l'extérieur et disait : « De vous tous là-dedans, il n'y en a plus ? »

Elle avait répondu dans un effort :

« Si, il y a moi…

— Qui, toi ?

— Moi…
— Mais qui, toi ?
— Ayâtok !
Et de tous les autres, il n'y en a plus ?
Non… il n'y en a plus…»

L'homme avait dit qu'il allait chercher de quoi manger et lui avait jeté par la fenêtre trois tranches de graisse, chacune grande comme deux doigts. Il dit : « Mange un petit morceau maintenant. Et un petit morceau ce soir. Et un petit morceau demain. Mais pas tout à la fois. »

Puis l'homme était parti. Elle mangea un morceau de graisse qui ne lui apporta aucun soulagement, aucun bien-être. La graisse lui parut sans goût…

Enfin Sakatsiak était venu la chercher dans son oumiak.

TROISIÈME PARTIE

IGUIMADEK

1

ARTIDI

QUAND vint le premier hiver de famine, celui de 1882, ils étaient quarante, peut-être cinquante, dans la hutte de Tsiokra.

Un long couloir d'entrée précédait l'intérieur de la maison dans laquelle on pénétrait par un seuil élevé. De chaque côté du couloir s'ouvrait une fenêtre bouchée par des bandes d'intestin de phoque séché. Là couchaient côte à côte tous les célibataires, garçons et filles. Contre le mur du fond, face au couloir, s'étendait la grande plate-forme, réservée aux familles : pères, mères et leurs plus jeunes enfants. On y dormait, les genoux relevés sur le ventre. Devant chaque compartiment, la table, plus basse, supportait l'ounakrit, la lampe à huile qui donnait chaleur, lumière et cuisson. Mille récipients de toutes sortes traînaient partout. Ils contenaient, lorsque la chasse était bonne, la viande, la graisse, le sang, les os, les peaux trempant dans l'urine fermentée ; et des blocs de neige qui, une fois fondus, donnaient l'eau à boire.

Au plafond étaient accrochés les séchoirs d'où pendaient des kamiks et des gants, et, en périodes normales, des estomacs remplis de sang, des lambeaux de chair de requin sentant l'urine ; et, attachée par deux courroies, la grande bassine en stéatite, où bouillaient les viandes sous une couche d'huile, dans une eau sans sel.

Sur les plates-formes ou sur les dalles disjointes, grouillaient humains et jeunes chiens.

Aditsa était couché à sa place, sur la plate-forme. Avec son coude gauche, à travers les peaux de son anorak, qu'il gardait à cause du froid, il sentait les pierres et les mottes

d'herbe du mur. Il regardait les poutres du toit, noircies par la suie, entre lesquelles passaient quelques brins d'herbe morte.

Depuis longtemps déjà, il ne chassait plus. À quoi bon ? Les phoques et les ours avaient disparu et sa femme possédait encore d'assez importantes réserves dans les outres remplies d'huile rance, enfouies sous des pierres, ou dans la caverne fermée de grosses roches au pied de la montagne.

Aditsa avait presque oublié le nom de sa femme. Comme tout le monde, il l'appelait Artidi, « celle-qui-ne-donne-rien », à cause de ce trait dominant de son caractère.

Il tourna la tête et la regarda. Assise en tailleur, elle surveillait âprement la toute petite flamme de la lampe dans laquelle fondait un seul morceau de graisse, alimentant la touffe de lichens servant de mèche. Sur les tempes jaunes et nues de sa femme, la petite signature bleue de l'artériosclérose avait tracé sa sinusoïde. Le nez, petit et relevé, indiquait son caractère coléreux. Sa lèvre supérieure était d'une longueur démesurée, surface plane entre les deux boules proéminentes des pommettes qui soulignaient la petitesse des yeux encore accentuée par le repli des paupières. Le menton minuscule était perdu entre deux maxillaires si développés qu'ils cachaient les lobes des oreilles. Ces dernières étonnaient par leur finesse. Elles semblaient avoir honte de leur dimension réduite et se collaient au crâne. Entre les deux yeux et sur le menton, quelques traits de tatouages. Par l'échancrure de sa vareuse, on voyait deux clavicules tranchantes.

Les chuintements de son estomac détournèrent l'attention d'Aditsa. Il eut pitié de lui-même. Sa grande taille, bien supérieure à tous, aurait dû lui donner le droit de manger davantage. Que de fois d'ailleurs cette taille n'avait-elle pas suscité des cris d'admiration ! Sur l'une des poutres verticales de soutènement du toit, il y avait encore la marque au couteau de sa supériorité. Cette marque n'était pas celle de sa hauteur. Les talons bien à plat, chacun avait dû s'allonger le plus possible, et marquer d'une tache de salive le point atteint, – qui avec le bout de la langue, s'il l'avait longue, qui

avec la lèvre supérieure, s'il l'avait extensible.

Les bruits inquiétants de son estomac s'amplifiaient. Aditsa se tourna sur le côté, espérant ne plus entendre ces murmures désagréables. Devant ses veux brillait la pierre contre laquelle il appuyait parfois sa tête, quand il voulait changer de position au cours de son sommeil. Pierre polie sur laquelle il regarda danser le reflet orangé de la flamme. Pourtant, malgré cet effort de volonté, il ne put s'empêcher d'entendre ce qui se passait dans son ventre.

Il se retourna.

« Sors, dit-il à sa femme, et va chercher le mattak qui est dans l'outre. »

Le mattak, c'est de la peau de narval, friandise rare, même en temps de chasse normale, en été, quand les viandes sont abondantes. On le mange cru et frais, cru et faisandé, ou bien et surtout, cuit et conservé dans de l'huile rance. Les Eskimos raffolent de ce goût à la fois fort, épicé et sucré.

Artidi se leva et sortit. Elle enleva la neige amoncelée sur la pierre qui enfermait l'outre, retira la cheville d'os qui maintenait la courroie de serrage qu'elle déroula, releva sa manche et plongea son bras dans la graisse et dans l'huile. Elle ramena un gros morceau de mattak. Puis elle enroula la courroie, remit le coin d'os, et se lécha la main pleine d'huile, toute la main et entre les doigts, l'avant-bras, dessus et dessous. Enfin, elle rentra dans la hutte. Elle se rassit sur la plate-forme et découpa le mattak, en donna un petit morceau à son fils, un plus gros à son mari, garda une plus grande part encore pour elle-même et pour la petite fille. Puis, entre le pouce et l'index, elle prit le gros quartier qui restait, se pencha en avant, étendant le bras pour qu'Iguimadek et les siens, qui étaient couchés à l'autre bout de la plate-forme, puissent mieux voir. Elle agita le morceau au bout de ses doigts et dit :

« Pourquoi n'aimeriez-vous pas manger ce gentil morceau de mattak ?…»

Mais elle le plaça dans l'écuelle qu'elle poussa sous elle, sous la plate-forme, sans leur en donner.

À l'autre extrémité de la hutte, sur les dalles, il y avait un torse de femme, un bras, une tête, car Iguimadek et les siens et tous les autres – sauf Aditsa et sa famille – mangeaient de la viande humaine.

Dans cette hutte de Tsiokra où, quelque temps auparavant, jouaient les enfants et bavardaient les hommes et les femmes, la famine avait passé. Nombreux étaient ceux déjà morts d'inanition. Tous – sauf Aditsa, Artidi et leurs enfants – avaient passé par les terribles souffrances de la faim : ces appels de l'estomac, comme des aboiements, violents comme des coups de poing, qui font se contracter les côtes sur les poumons, arrêtent la respiration, prennent à la gorge comme une envie de vomir ; ces élancements dans la tête, sous les cheveux et derrière les oreilles ; ces douleurs dans les reins ; ces vertiges comme les remous d'un torrent ; et surtout cet amoindrissement, ce tassement du corps et ce plissement de la peau… À ces souffrances physiques s'étaient ajoutées celles, morales, de la décision à prendre : mourir, eux aussi, ou manger ceux qui étaient morts avant eux, leurs amis, leurs parents. Souffrances de la peur, enfin : l'âme se venge, les âmes des morts se vengeraient. Et la mort qui en résulterait ne serait-elle pas pire que celle de la faim ? Ils n'étaient encore en vie que parce qu'ils avaient passé par là !

Mais, à l'autre bout de la hutte, Aditsa et les siens se moquaient d'eux : ils avaient de la viande séchée, du mattak, des airelles, et des outres pleines dans la caverne sous le rocher…

2

LE MORCEAU DE MATTAK

De l'autre côté de la hutte, appuyé contre le mur, les mains serrées entre les cuisses pour ne pas avoir froid, Iguimadek regardait Aditsa et les siens manger du mattak.

Il avait faim.

Il avait vu, comme tous les autres, le morceau de peau de narval disparaître dans l'écuelle, sous la plate-forme. Il avait entendu la voix d'Artidi, rêche comme des écailles de poisson, dire : « Pourquoi n'aimeriez-vous pas manger un gentil morceau de ce mattak ? »

Dans ses petits yeux à demi fermés, écrasés par la forte coupole de ses cheveux raides et noirs, brillait une lueur de révolte, d'envie et de malice.

Il bâilla profondément, avança la main pour prendre une écuelle sur la table.

« J'ai soif, dit-il d'une voix pâteuse.

— Et tu n'as pas faim de mattak ? » demanda Artidi.

Iguimadek leva les yeux et répondit, regardant le chignon de sa femme à travers la frange de cheveux qu'il avait sur le front :

« Qui, moi ?

— Oui.

— Et toi, tu n'as pas faim d'un gentil petit morceau de viande humaine ?

— Qui, moi ?

— Oui, toi ! »

Puis il s'assit à côté de la plate-forme, à même le sol.

Aditsa s'étendit bientôt pour dormir tandis que les yeux de sa femme prenaient un aspect glauque comme la mer sous la glace.

Alors, Iguimadek se faufila sans bruit sous la grande plate-forme au milieu des mille choses sales et puantes entassées. Au-dessus de lui, il y avait les planches mal aplanies par l'herminette de pierre, aux chevelures de bois qui avaient recueilli l'humidité, la suie de l'air, et tous les jus venant des hommes qui vivaient sur elles. Autour de lui, des pierres sales, de la terre, de la boue gelée, des morceaux de bois, des harpons brisés, des écuelles en morceaux, des bassines en pièces, des objets sans nom.

À sa droite, il sentait le rocher contre lequel s'appuyait la maison. Dans une fente, de la glace s'était formée. À sa gauche, il pouvait voir le dessous des tables sur lesquelles il devinait les pieds des lampes, les écuelles vides. Des jambes pendaient, toutes habillées de leurs kamiks, à cause du froid. Entre les planches, des morceaux de fesses ou de dos gantés de peaux. Il eut envie de les piquer avec une pointe qu'il trouva.

Il n'était plus que mains, oreilles et genoux. Mais, s'il se guidait avec les mains, s'il guettait avec les oreilles les bruits qu'il pouvait faire, s'il avançait sur ses genoux, il était bien obligé de traîner avec lui le reste de son corps.

Les oreilles fonctionnaient avec l'aide de la bouche qu'il ouvrait pour mieux entendre. Un filet de salive lui coulait sur le menton. Il avançait comme une limace. Avant de poser une main, il tâtait du bout des doigts, il caressait l'objet ; il l'écrasait, s'il le fallait ; il le déplaçait parfois ; il prenait sa forme, s'allongeait, se rétrécissait, se tassait lui-même.

L'écuelle et le mattak qu'elle contenait lui paraissaient à l'autre bout du monde. Son univers était ce dessous de plate-forme sombre dans lequel il avançait à tâtons, comme une larve sans yeux ; et son dieu était, là-bas, dans son écrin de bois, le morceau de peau de narval.

Bientôt, le mattak fut presque à portée de sa main. Au-dessus de lui, Aditsa soufflait bruyamment. Ses orteils débordaient de la plate-forme et sous ces orteils se trouvait l'écuelle et son contenu. À force de le regarder, Iguimadek en était tout imprégné. Il croyait en sentir la saveur dans la

bouche et l'huile piquante lui couler sur le visage, sur les mains et jusque dans le ventre. Il sentait déjà les merveilleux rots qu'il aurait ensuite, ces rots qui remontent dans le nez et font qu'on apprécie, longtemps après, tout le parfum de ce qu'on a mangé.

La salive lui mouillait maintenant le menton tout entier. Il allongea le bras et posa le poignet sur le bord de la table. Il étendit l'index et toucha le bord de l'écuelle. Mais il eut peur soudain : un bruit terrible l'enveloppait : celui de son sang. Il l'assourdissait. Il ne pouvait croire qu'on ne l'entendît pas. S'appuyant sur l'extrémité de son index, il souleva lentement la main. Le bout de son doigt se posa sur le mattak, mou et huileux, souple et glissant. Iguimadek y enfonça ses ongles, le souleva et le retira de l'écuelle. Il aurait voulu hurler sa victoire !

Pour avoir les mains libres, l'homme mit le quartier dans sa bouche, se lécha les doigts, et retourna en arrière comme il était venu. Il s'arrêta sous le milieu de la plate-forme, désertée par les morts, et commença de manger sans bruit. Sa joie lui sonnait aux oreilles.

Il s'arrêta bientôt de mastiquer, regarda un instant, immobile, le morceau qu'il avait dans la main et le cala dans une joue. Puis il reprit son avance vers le coin de la hutte où vivaient les siens.

La bouche pleine – à chaque instant, il avalait l'excès d'huile – il arriva auprès de sa femme couchée sur la plate-forme. D'un coup de dents il fit une part qu'il lui glissa dans la main. Elle la prit sans rien dire, le regarda, se tourna sur le côté et la mangea. Il distribua le reste aux quelques enfants qui vivaient encore. Puis il se leva en se frottant les yeux, et reprit sa place habituelle. Dans sa gorge, il sentait une démangeaison de rire qu'il avait peine à retenir. S'étendant enfin sur le ventre, il posa son menton sur ses poings, ferma presque les yeux et, regardant entre ses cils, attendit.

Artidi ne s'était aperçue de rien. Les yeux glauques, la

figure pleine de tics, elle se grattait parfois autour du nombril en soulevant sa vareuse, ou sous l'aisselle en passant la main par l'échancrure de son col.

L'huile de la lampe crépita, la flamme crachota et la lumière baissa. Dans les yeux vagues, une lueur apparut. Artidi prit son pique-feu pour imprégner d'huile les lichens servant de mèches. Puis elle le reposa sur le bord de la lampe. Il vacilla et tomba sur la table en éclaboussant d'huile noire les jambes nues de sa femme. Elle en essuya les gouttes avec la main. Le pique-feu était tombé près de l'écuelle. En le ramassant elle en vit le bord, et pensa soudain au mattak au plaisir qu'elle aurait à en manger de nouveau. L'envie la prit de le regarder pour en jouir davantage. Elle se pencha et tira l'écuelle. Elle était vide.

Sa pensée parcourut aussitôt l'intervalle noir, collant et crasseux, entre la plate-forme et la table. Elle y passa la main, mais n'y rencontra qu'un vieil os déjà rongé. Elle imagina la chute possible dans le trou, sous les planches et se représenta des vieilleries de toutes sortes, gluantes et sales, des bouts de peaux dont un chien même n'aurait pas voulu, de vieux os rongés et pourrissants, des morceaux de bois effilochés, des pierres dormant dans la boue et, au milieu, bien en évidence, le morceau de mattak, brillant comme de la peau de jeune phoque qui sort de l'eau, étincelant et jaune de lumière, attendant seulement qu'elle vînt le prendre. Elle descendit de sa plate-forme, poussa une caisse et plongea le torse dans le trou noir.

Iguimadek, maintenant qu'il ne risquait plus d'être remarqué, ouvrit les yeux. Il vit les fesses d'Artidi tendant les peaux de phoque de sa culotte et, dessous, les plantes de pieds si noires qu'elles se confondaient presque avec les dalles. Il devina la recherche fiévreuse dans le noir, les mains qui tâtaient, les yeux qui s'écarquillaient.

Quand elle sortit de là-dessous, Artidi resta un instant accroupie. Son nez s'était pincé, sa lèvre s'était allongée. Les tics dévoraient son visage et les muscles de sa bouche l'ouvraient ou la rétrécissaient Comme l'ouverture d'un sac en

vessie d’ours. Elle transpirait. Elle se releva en ahanant et s’étendit a sa place. Iguimadek ne vit plus que son front secoué de contractions, son chignon animé de soubresauts. Puis il entendit des gémissements comme ceux d’un chien nouveau-né et des soupirs qui le remplirent d’une joie qu’il dissimula en feignant de s’étendre à son tour pour dormir.

3

LES ÂMES

Les Eskimos d'Ammassalik ont une conception de l'âme à la fois simple et complexe.

Le corps humain est le support, le réceptacle, le contenant d'une multitude de petites âmes.

La plus importante est l'âme-nom, grosse à peine comme un moineau des neiges. Elle se loge à la base du cou, à côté de l'âme de la vie. Celle-ci, comme l'âme du sommeil qui prend place dans l'aine droite, est grande comme le pouce. Toutes deux ont forme humaine. Il existe, de plus, une grande quantité de petites âmes qui logent dans chaque articulation.

L'enfant naît avec une âme-vie neuve, une âme-sommeil neuve, des âmes-des-articulations neuves. Mais il lui manque la plus importante de toutes, celle sans laquelle il ne peut pas vivre : l'âme-nom.

Avec l'âme-nom, se transmettent toutes les qualités et les défauts de celui qui la contenait auparavant. Du nom que l'on donnera à l'enfant dépend son tempérament et aussi son caractère ; donc en partie son avenir.

À peine le cordon ombilical est-il coupé que l'accoucheuse baptise l'enfant. Elle prend l'annulaire gauche entre ses doigts, se penche en avant et murmure dans la petite oreille le nom de celui qui, mort quelque temps auparavant, a été choisi pour survivre dans l'enfant, le nom de celui dont on voudrait transmettre les qualités au nouveau-né.

L'âme-nom, toute grelottante, attend « quelque part ». Dès qu'elle s'entend appeler, elle se précipite dans la hutte où l'enfant vient de naître et pénètre dans son corps, par la « porte des âmes », l'anus. Elle se pelotonne, au chaud, reconnaissante, à la base cou, à côté de l'âme-vie. Si l'âme-

nom s'y trouve bien, elle restera dans ce corps accueillant. Mais si sa demeure est maltraitée, si l'enfant est bousculé, ou s'il est même simplement grondé, l'âme-nom s'en ira, mécontente, et l'enfant tombera malade. Si, dans ce cas, l'intervention d'un chamane ne peut décider l'âme à revenir, l'enfant ne tardera pas à mourir.

Quand l'eskimo s'endort, l'âme-sommeil le quitte par la porte des âmes. Pendant toute la durée du sommeil, elle vagabonde, puis elle entre en son logis et l'homme se réveille.

Si l'eskimo tombe malade, c'est qu'une de ses âmes-des-articulations l'a abandonné, ou qu'elle a été volée, avec l'aide de la magie. La maladie durera ce que durera l'absence. Un chamane doit faire appel à un de ses *esprits-aides*. Celui-ci part à la recherche de l'âme manquante. S'il la retrouve, il s'en saisit entre les mains, comme d'un oiseau, la ramène et la lâche dans le corps malade, par l'ouverture par laquelle elle s'est enfuie.

À la mort, les âmes-des-articulations se groupent en une seule âme ; et toutes réunies, l'âme-nom accompagnant l'âme-vie, l'âme-sommeil et l'âme-des-articulations, quittent cette pauvre carcasse humaine.

L'âme-vie part pour le grand voyage qui sépare la vie sur terre sous forme matérielle, de la vie après la mort sous forme impalpable. Elle a exactement l'apparence du mort. Mais elle est chargée des sucs terrestres, des sécrétions charnelles. Elle doit se débarrasser de tous ces jus puants dont elle est poissée, comme un oisillon dans la glu de vieille graisse.

Pour s'en défaire, elle peinera et souffrira pendant une année. Et pour l'aider à mieux supporter ces peines, pour lui faciliter ces souffrances, les vivants qui lui étaient proches doivent observer rigoureusement un ensemble de tabous qui constituent le deuil.

Si le corps a été déposé sur la terre, l'âme-vie est destinée au domaine des morts dans les airs. Elle doit ramper pendant une année sous une grande couverture ; elle doit s'y polir, s'y nettoyer, s'y récurer. Lorsqu'elle s'est purifiée enfin, elle atteint une terre où des tentes sont dressées. Elle y

retrouve, comme on rencontre des amis sur la piste, ceux de ses parents et amis morts, qui ont rejoint le même domaine. Là-haut, la vie est facile et la nourriture abondante quoique de qualité inférieure : airelles, oiseaux de toutes sortes, et principalement corbeaux.

Si le corps a été jeté à la mer, l'âme-vie rejoindra le domaine des morts qui se trouve dans la mer. Elle devra, pendant une année, monter une longue pente glissante. Sous son aspect humain, elle peinera à chaque pas, tombera, roulera jusqu'au bas de la pente, reprendra sa pénible ascension. Et ainsi, de chutes en glissades, se frottant, se raclant, s'écorchant, elle se purifiera et arrivera enfin sur un rivage où des tentes sont dressées. Elle y retrouvera tous ses parents et amis morts, s'ils y sont venus eux-mêmes. La vie y est facile et magnifique, car les phoques y sont nombreux.

L'âme du mort peut se venger dans certains cas de mort violente, en réintégrant son corps matériel. Pour l'en empêcher, ce corps sera découpé suivant des règles bien établies et l'on en dispersera les morceaux dans les endroits les plus différents et les plus éloignés les uns des autres.

Il est indispensable par exemple, si l'on tue un homme, d'empêcher son âme de rentrer dans son enveloppe humaine, et pour cela le principal est de supprimer la porte par laquelle elle a l'habitude d'entrer : l'anus.

S'il y a certains côtés de ces croyances qui restent obscurs, c'est que leur explication s'est perdue. Mais les ancêtres savaient, eux…

4

L’AMIE D’ENFANCE

Dans la hutte de Tsiokra, la famine continuait.

Un matin, Iguimadek se réveilla tout courbatu. Il avait mal dormi parce qu’il avait faim. Il avait la bouche pâteuse et amère. Il se leva pour boire au récipient dans lequel la neige fondait lentement.

« Iguimadek ! »

Sur la plate-forme de fenêtre, un jeune garçon l’appelait.

« Oui ?

— Iguimadek !

— Mm ? »

Le garçon fit un geste vers une fille couchée à côté de lui. Une de celles qui n’avaient presque pas mangé de viande humaine. Elle semblait dormir, avec sa bouche ouverte dans laquelle on pouvait voir les dents et la langue. Les paupières étaient fermées, mais sous les paupières, il n’y avait pas la boursouflure que fait l’iris pendant le sommeil.

« Encore une, dit Iguimadek.

— Quoi ?

— Encore une…

— Qui ? demanda sa femme.

— Celle-là.

— Quand ?

— Cette nuit. »

La femme se souleva sur son coude, se gratta le crâne sous le chignon.

« Sors-la, en attendant. »

Et elle se recoucha.

« Va-t’en ! » dit Iguimadek au garçon.

Celui-ci s’accroupit, les genoux au menton, le dos dans

l'encoignure de la fenêtre. Par une déchirure de l'intestin de phoque qui la fermait, le vent caressait les cheveux sur le front du garçon. On voyait mieux ses yeux qui brillaient au fond des orbites. Ils regardaient la fille morte.

Iguimadek empoigna les pieds et fit tourner le corps, qui s'incurva. Les épaules arrivèrent au bord de la plate-forme. Le corps, mou, continua de glisser, se creusa, emporté par le poids. La nuque passa sur le bord des planches et rabattit la tête sur la poitrine. On entendit les dents s'entrechoquer, puis, aussitôt, le craquement du crâne sur les dalles du sol. Le garçon était toujours dans l'encoignure de la fenêtre. Ses yeux brillants fixaient Iguimadek, qui le regarda. Il détourna la tête. D'un doigt, il élargit la fente de la fenêtre et vit le vent qui faisait tourbillonner la neige. Une mèche de ses cheveux passait et repassait devant ses yeux.

« Ça glisse moins bien qu'un phoque », pensa Iguimadek, courbé en deux dans le couloir.

Dehors, il lâcha les jambes de la fille. Il sentit des aiguilles de glace se former dans son nez. Il tourna le dos au vent. Il entendit l'urine crépiter en gelant.

Il fait froid, dit-il en rentrant.

— Comment ?

— Très froid.

— Rentre-la. Ce n'est pas la peine de la laisser durcir. »

Le corps était déjà moins mou.

« Quand ? demanda-t-il à sa femme à son retour.

— Pas maintenant, demain…»

Le garçon était toujours accroupi dans l'encoignure de la fenêtre. Il respirait doucement, les yeux clos. Le vent donnait vie à ses cheveux. Sa tête, rejetée en arrière, s'appuyait contre le mur, où coulait de la glace. Sa bouche était ouverte. Il y avait deux petits ronds roses sur ses joues.

Le lendemain, la femme d'Iguimadek se réveilla avec le jour. Elle se retourna sur le ventre et, se hissant sur les coudes, se tira en avant.

Depuis plus de deux semaines déjà, sa lampe restait éteinte pour économiser la graisse.

Elle fouilla dans la bassine posée devant elle et en tira un morceau de viande humaine rose et blanc, qu'elle porta à son nez et renifla.

« Déjà un peu fait, pensa-t-elle. Ce sera encore meilleur. »

Elle mordit. La chair résistait à peine. Elle se mit à manger, s'aidant d'un mouvement de balancement de la tête, à cause de ses dents qui étaient usées jusqu'à la racine. Elle mâcha, faisant passer la bouchée d'un côté à l'autre de la langue. C'était bien meilleur que de l'ours, plus sucré, plus tendre, malgré la consistance fibreuse. Elle mâchait avec lenteur, pour mieux en apprécier le goût.

Artidi mange du mattak, pensa-t-elle, j'aimerais ne manger que du mattak. J'ai peur, quand je mange de l'homme. Il faut en manger, puisqu'il n'y a rien d'autre. Mais c'est meilleur que du mattak. Un peu moins sucré, mais meilleur ! J'ai oublié le goût du phoque. Mais cela ne fait rien. »

Elle reprit une bouchée, la logea dans une joue, y ajouta le morceau qu'elle avait encore en main pour donner plus de consistance aux coups de dents. Puis elle s'essuya les doigts dans une vieille peau de canard, se passa le revers de la main sur la bouche, et appela :

« Iguimadek ! »

Il leva la tête, mais elle ne le vit pas :

« Iguimadek !

— J'ai entendu !

— Viens préparer !

— Maintenant ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je veux faire cuire…

— Tu n'as pas de feu.

— Il y en aura.

— Alors, maintenant ?

— Bien sûr…

— Il reste de la viande…

— À peine.

— Il reste de la graisse ?

— Un peu. »

Iguimadek » un instant, laissa reposer sa tête sur les dalles de la plate-forme. Il devait « préparer » à nouveau, et il n'aimait pas cela. Pourtant, il devait le faire, puisqu'il était le seul à savoir.

« Iguimadek !

— Je viens. »

Iguimadek s'assit. Sa femme se leva, baissant la tête à cause du toit. Elle installa le drill pour faire le feu. Son mari saisit les deux extrémités de la courroie, et se mit à tirer alternativement.

On n'entendait que le vrillement de la machine à faire le feu, actionnée de plus en plus vite par Iguimadek.

Bientôt, il s'arrêta et souffla sur la poussière brune. La flamme jaillit. Sa femme transporta la poussière de bois qui brûlait, et la posa dans la lampe, sur les lichens imbibés d'huile.

Ils étaient tous réveillés maintenant. Ils le regardaient tous. Il se sentait fort.

Sur une table, il prit un couteau. Du bout du pied, il retourna le cadavre, couché sur le dos.

« Elle est presque dure », dit-il.

Iguimadek enfonça le couteau dans la chair des fesses déjà gelée par le contact des dalles. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Un dernier coup de couteau détacha les quelques muscles de l'anus qui s'obstinaient encore. Du bout de la lame, il prit l'anneau et le porta dans la petite bassine pendue au-dessus du feu.

Il posa le couteau sur la table et s'assit. Il n'avait plus faim. Il remplit d'eau une écuelle et but à grandes gorgées. L'eau glacée coulait le long de son œsophage. Il pouvait en suivre le trajet. Il la sentait pénétrer dans son estomac. Il reposa l'écuelle. Devant lui était la fille, couchée sur le ventre. Il se leva, couvrit la plaie béante et rose, vint se rasseoir et attendit.

Voilà », dit enfin sa femme.

Iguimadek reprit le couteau, pêcha dans la bassine le petit anneau cuit, le posa sur la table et le découpa en tout petits cubes qu'il mit dans sa main… Entre le pouce et l'index, il en prit un et le mangea. Puis il en tendit un à sa femme et un à chacun de leurs enfants, et un à Ipek, et il en tendit un à Artidi en disant :

« Tu ne veux pas manger un petit morceau de gentille viande d'homme ?

— Non.

— Bien sûr !

— Pourquoi bien sûr ?

— Parce que tu préfères peut-être du gentil petit mattak pour toi toute seule ? »

Et il en donna un à Nabaka, et il en porta un au garçon toujours accroupi dans son coin de fenêtre, la tête en arrière, les yeux fermés. Le vent caressait ses cheveux.

« Ké ! s'écria Iguimadek. Celui-là, il est mort aussi…

— Qui ?

— Le garçon de la plate-forme de fenêtre.

— Quand ?

— Je ne sais pas… cette nuit, peut-être ?

— Sors-le. Nous avons trop de viande maintenant. »

Iguimadek le laissa devant l'entrée du couloir. Le vent soufflait moins fort, les nuages étaient hauts, il neigeait à peine.

Quand il rentra, sa femme avait enlevé la vareuse de la fille, et la dépeçait comme un phoque. Le ventre d'abord, pour en sortir les entrailles. Elle en était aux côtes, le long du sternum.

Avec son couteau, Iguimadek raclait soigneusement les trois vertèbres que sa femme lui avait données. Il les nettoyait, fouillant dans chaque recoin, portant à ses lèvres les plus petites parcelles de cartilage. Le peu de viande qu'il avait avalé avait réveillé les cris de son estomac. Maintenant, il avait faim, plus encore qu'auparavant.

« J'ai faim, dit-il sans lever les yeux.

— Tout le monde a faim, répondit sa femme.

— Il y a encore l'autre, dehors… ajouta Iguimadek.

— Oui, il y a l'autre. Mais nous le garderons en réserve. »

Quand les vertèbres furent nettoyées jusqu'à la moelle, Iguimadek les jeta et, par ironie, lâcha un rot sonore.

Sa femme l'appela.

« Oui ?

— Va jeter ça dehors…»

Elle lui montrait du doigt les intestins, dans une bassine.

« Comme d'habitude, dit-il.

— Quoi, comme d'habitude ?

— Rien…»

Iguimadek se leva, prit la bassine et sortit.

Il faisait presque nuit. De minuscules flocons de neige tombaient et il en sentait les touches fraîches sur son visage. Les nuages étaient bas ; ils étouffaient les montagnes.

De l'autre côté du fjord, il devinait l'île de Tsartemiout. Sa pensée descendit vers le sud, passa Toubigayik, la montagne en forme de tente ; Nibinerit, l'îlot accolé à la falaise comme une chienne à un chien ; Anâna, où il y a de la mer même en hiver ; l'île plate et l'île ronde d'Iditidet, où l'on campe en été pour chasser le phoque à capuchon ; Târayik, la pointe où les rochers ont l'air de vilains petits hommes noirs ; Apadoutortouwit, la falaise rouge pleine de goélands dans laquelle est serti un filon vert clair comme le ciel au coucher du soleil en hiver ; Igazak, le chenal au courant torrentueux ; Sermidigak enfin, où vivaient les hommes qui peut-être ne mouraient pas de faim.

« Pourquoi ne suis-je pas corbeau ?…», pensa-t-il.

Peut-être bientôt serait-il mangé lui aussi, comme cette fille dont il portait les entrailles dans la bassine ? Ils avaient été élevés ensemble. Souvent, ils avaient pleuré ensemble, quand ils étaient petits et qu'ils avaient eu faim, déjà. Bien des fois, il avait joué avec elle dans les rochers. Avec des galets, elle traçait une hutte sur le sol, pendant qu'il construisait, tout proche, un kayak en pierres. Ils avaient

grandi ensemble, s'étaient promenés ensemble le long des fjords ou dans les vallées. Quand ils quittaient la hutte, elle partait devant lui, à quelques pas. Il suivait, les mains dans les poches. Dès que la maison disparaissait derrière une colline, il la rattrapait et lui tirait les nattes. Ils se battaient un instant. Elle avait toujours quelque chose à raconter et restait rarement silencieuse. Il aimait le contact de son corps chaud, en été sur l'herbe des vallées, en hiver, pendant la nuit, dans la hutte. Elle faisait l'amour mieux que sa femme.

Le vent se leva, pénétra dans la vareuse de l'homme, descendit le long du dos, caressa ses côtes et ses reins. « J'ai froid et j'ai faim », pensa-t-il.

Il fit le tour de la maison. Sur le toit, à hauteur de ses genoux, il posa la bassine et commença d'en manger le contenu.

5

IPEK

Des mois passèrent.

Sur la grande plate-forme vivaient Ipek et ses trois enfants. Elle ne mangeait pas plus que les autres, et cependant elle avait toujours eu du lait et semblait garder, malgré les privations, ses formes arrondies.

Ipek était couchée sur le côté, son bébé contre la poitrine, à l'intérieur de la vareuse. Sur sa peau, elle sentait les petits pieds et les genoux, et, contre son sein, la chaude respiration. Sur son bras, qu'elle avait allongé, ses deux autres enfants avaient posé leur tête. Tous les deux s'étaient agglutinés à elle, à cause du froid. Elle les devinait, recroquevillés sur eux-mêmes, cachant leur nez dans les replis de sa manche. Elle ne pouvait pas dormir ; elle avait faim. Elle écoutait les respirations de ses voisins.

Soudain, elle entendit des chuchotements, comme du vent sur la neige. Elle prêta l'oreille.

« J'ai faim, disait Iguimadek à sa femme.

— Oui, j'ai faim…

— Faim de viande blanche…

— Oui, faim de viande blanche…»

Après un long silence, la femme ajouta :

« Pourquoi ne mangerions-nous pas celui qui est sur la plate-forme de fenêtre ?

— Lequel des deux ? Le plus petit ?

— Non… l'autre. »

Le silence à nouveau.

« Pourquoi ne mangerions-nous pas celle qui est couchée à côté de nous sur la plate-forme ?

— Celle qui porte un enfant sur le dos ?

— Celle-là. »

Dès que le jour pointa, Ipek s'assit, prit son bébé par la taille, le renversa tête en bas, posa le petit ventre chaud sur son épaule nue et fit glisser son fils le long de son dos, jusque dans le capuchon de la vareuse.

Puis elle se leva et dit :

« Je vais chercher des mousses. »

Et elle sortit de la maison.

Elle alla jusqu'au rocher sous lequel était déposée sa réserve de lichens. Elle en fit le tour et se retourna. La maison avait disparu. Elle se mit à courir sur la neige durcie par le vent. Son enfant ballottait dans son dos et riait. Elle courait à petits pas le long de la rive. Parfois, la couche dure cédait. Elle enfonçait brutalement, et le bébé, secoué comme un traîneau sur la banquise, riait davantage. Elle ne sentait plus la faim ni le froid, mais une grande brûlure lui dévorait la poitrine et la gorge et, devant ses yeux, une tache rouge dansait.

La marée était basse. À travers les hummocks, elle descendit sur la banquise. Elle regarda par un trou, au pied d'un gros bloc rond aux veines bleues. Sous la glace accrochée au rivage, brillaient les galets lavés par la mer qui s'était retirée.

« Là », dit-elle à haute voix.

Elle se pencha en avant, les jambes raides, la tête plus basse que la taille. Balançant les épaules, elle fit sortir le bébé de son capuchon. Elle le prit par une main et, le tenant à bout de bras, le descendit dans le trou. Elle y passa la tête et les épaules. L'enfant tomba sur les galets et se mit à crier.

« Ne pleure pas, je viens…»

Elle passa à son tour par l'ouverture et se laissa choir à côté de son fils. Elle s'assit, le prit dans ses bras et lui donna le sein. Au-dessus d'elle, plus haut que le toit d'une hutte, la glace du fjord était d'un bleu inconnu, un bleu transparent qui contrastait avec le reflet blanc de la lumière et la tache grise des nuages qu'elle voyait par le trou. La glace était suspendue à la terre et posée sur des blocs qui flotteraient

tout à l'heure, à marée haute. Le toit bleu descendait doucement à la rencontre des galets, et là-bas, dans cette brume où ils se perdaient, bruissait la mer.

L'enfant tétait sans s'apercevoir du froid. Elle le prit sous les bras, le cajola un instant.

Puis elle se leva et descendit vers l'eau.

Quand la lumière du jour baissa, Iguimadek dit à sa femme :

« Elle n'est pas revenue…

— Pourquoi n'irions-nous pas la chercher ?

— Allons !

— Erekro !

— Oui ?

— Viens avec nous. Et toi aussi, Nabaka.

— Oui.

— Allons. »

Ils s'étaient mis en route dans le gris uniforme du soir, Iguimadek, sa femme et les deux autres. Ils avaient suivi la trace, ils étaient passés derrière le rocher, ils avaient longé la rive.

« Ici, elle a couru…»

La marée était haute.

« Là, elle est descendue sur la banquise…»

Les blocs flottaient dans l'eau. Sous leurs poids, les blocs chaviraient.

Les pas s'arrêtaient au bord d'un trou. L'eau y était grise, couverte de glace fraîche.

« Elle a sauté dans ce trou. La marée était basse. Elle est peut-être là-dessous…

— Je regarde ? demanda Iguimadek.

— Regarde ! »

Il brisa de son talon la surface, s'accroupit et passa le bras par l'ouverture.

« Je ne la trouve pas. »

Il se coucha sur la glace, enfonça son bras jusqu'à l'aisselle.

« Rien, dit-il en se relevant.

— Erekro !

— Oui ?

— Va chercher une des perches de la tente. »

Ils l'attendirent, debout tous les trois, la tête baissée vers le trou gris où dormait leur espoir de ne pas mourir de faim.

Quand il eut la perche, Iguimadek l'enfonça de toute sa longueur sous la glace et fouilla, par grands coups rapides.

« Rien…» dit-il.

Le vent jouait sur l'eau et ciselait les dentelles fines et fragiles qui se formaient sur les bords du trou, vert maintenant, qui recommençait à geler.

« Rentrons », dit Iguimadek.

Et ils reprirent la piste vers la hutte.

Au matin, Iguimadek se souleva sur les coudes et dit :

« Les galets descendent vers la mer à marée basse. Elle est partie à pied sous la glace. Elle a dû partir loin, pour que nous ne puissions pas la repêcher…

— Oui, répondit sa femme. J'ai faim…»

6

NABAKA

Il n'y avait presque plus personne dans la hutte : Aditsa et les siens, qui n'avaient jamais mangé de l'homme ; Iguimadek et sa famille ; les deux enfants d'Ipek ; un jeune garçon, Erekro, et sa sœur Kidak ; et le vieux Nabaka.

Iguimadek s'étendit. Juste devant sa bouche, il vit l'oreille de sa femme, couchée sur le dos, les genoux repliés sur le ventre.

« J'ai faim, chuchota-t-il.

— Oui, répondit-elle dans un souffle.

— Pourquoi ne le mangerions-nous pas ?

— Lequel ?

— Celui qui est assis sur la plate-forme de fenêtre.

— Celui qui est assis sur la plate-forme de fenêtre ?

— Oui.

— Le jeune ?

— Non, l'autre.

— L'autre ? Le plus vieux ?

— Oui, le grand…»

Nabaka était assis à sa place de célibataire, les jambes pendantes. Son pantalon était sale et, aux genoux, il y avait de grandes plaques de peau brune sans poils. Sa vareuse était sale, elle aussi, usée aux coudes. Il était si maigre, que ses vêtements flottaient autour de lui. Il avait froid. Pour se réchauffer, il avait croisé les bras sur la poitrine, les mains sous les aisselles, à l'intérieur de l'anorak dont les manches pendaient, vides. Ses longs cheveux tombaient devant ses yeux, sur son grand nez sec flanqué de deux poches de peau qui tombaient des pommettes. Il avait froid, il avait faim, il

ne pensait à rien.

Soudain, il décroisa les bras, chercha l'entrée des manches, les enfila, se leva, poussa un soupir et dit :

« Je vais derrière la maison. »

Sans tourner la tête, la femme d'Iguimadek remarqua :

« Tu n'as rien à faire derrière la maison… Ton ventre est vide, comme le nôtre.

— Oui, mais j'ai envie…»

Et il sortit. Il passa derrière la maison sans s'arrêter, gravit la petite colline, redescendit de l'autre côté vers la banquise. La marée montait, mais les blocs de glace étaient encore amoncelés les uns sur les autres. Il se laissa glisser entre eux jusqu'aux galets. L'eau lui venait au-dessus des chevilles. « Bientôt, je n'aurai plus faim, et ils ne me mangeront pas », pensa-t-il.

« Erekro !

— Oui !

— Va voir pourquoi il ne revient pas ! »

Dans la hutte, toutes les têtes s'étaient tendues vers le couloir par lequel Erekro allait rentrer.

« Il n'est pas derrière la maison, et sa piste passe sur la colline.

— Il ne rentrera pas. Pourquoi n'irions-nous pas le chercher ? »

Ils se mirent en route. Ils n'étaient plus que trois, les deux hommes et la femme, qui avançaient, formes noires dans la neige qui tombait. Ils laissaient pendre leur tête et leurs bras, et leurs épaules étaient voûtées. Ils passèrent derrière la maison et sur la colline, et descendirent vers la rive. La marée était presque haute et les blocs flottaient déjà. Les traces de pas s'arrêtaient là.

Iguimadek se retourna :

« Comme l'autre… Erekro, va chercher une perche de tente, la plus longue. »

Quand il l'eut, il la passa dans la crevasse et fouilla sous

la glace comme il eût fait avec un harpon à saumons.

Tout à coup, il s'écria :

« Le voilà ! »

Il frappa encore deux ou trois coups dans la même direction, puis retira la perche lentement.

Au bout, empalé, il y avait le corps mou.

7

LA FAMINE PREND FIN

Le soleil était revenu. Les phoques chauffaient leur ventre sur la glace. De la viande remplissait toutes les bassines. Iguimadek était allé à Iditi, à Tsartemiout. On mangeait maintenant à sa faim dans les les maisons.

Ceux qui s'étaient nourris de viande humaine pensaient souvent à son goût un peu fade mais sucré, à sa saveur si particulière, à l'excitation que l'on ressentait après en avoir mangé.

« Maintenant que nous n'en avons plus, disait Erekro, le garçon, cela semble même meilleur que du mattak.

— Maintenant que toutes les bassines sont pleines, nous regardons la viande que nous mangeons et nous pensons à l'autre, disait ! Iguimadek.

— Ah ! cette gentille petite viande d'homme…»

Aditsa avait depuis longtemps monté sa tente de l'autre côté de la colline. Il défendait à ses enfants de jouer ailleurs que sous le regard de leur mère. Lui-même ne s'éloignait jamais beaucoup et chassait en vue du rivage, il attendait la débâcle des glaces avec impatience pour partir vers le sud dans son oumiak.

Il ne restait donc dans la hutte de Tsiokra, presque déserte maintenant, qu'Iguimadek, sa femme et leurs enfants, Erekro et sa jeune sœur, Kidak.

Un jour qu'Iguimadek était dehors, Erekro ; appela sa sœur :

« Kidak !

— Oui ?

— Sors !

— Pourquoi ?

— Iguimadek t'attend dehors !

— Pourquoi ?

— Iguimadek t'attend dehors.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons tous faim de viande d'homme…

— Oui, moi aussi…

— Alors, sors !

— Non ! Pourquoi ?

— Parce qu'Iguimadek m'a dit qu'il m'en donnerait un morceau, à moi aussi…

— Je ne veux pas être mangée…

— Mais il n'y a personne d'autre que toi, que nous puissions manger ici…»

Un jour vint où il fallut bien qu'elle sortît…

Ce jour-là, ceux qui restaient – Iguimadek, les siens, Erekro lui-même – mangèrent encore de cette gentille petite viande humaine, plus savoureuse même que celle de l'ours ».

Les caches à provisions, sans être pleines cependant, abritaient quelques réserves. La surface de la banquise fondait et craquait de partout, le soleil chauffait les rochers presque dénudés de neige, et dans la hutte l'air humide se condensait sur les murs et les plates-formes en gouttelettes qui brillaient aux flammes des lampes allumées. L'été venait à grands pas et, avec lui, le départ prochain vers le sud, vers Kringuek où chaque été se retrouvent les familles.

« Peut-être bientôt les glaces sortiront-elles du fjord ? dit Iguimadek.

— Oui, peut-être. Et peut-être bientôt retrouverons-nous tous ceux qui ne sont pas morts ? dit sa femme.

— Puisque nous partons d'ici peu, ajouta-t-elle, pourquoi n'apporterais-je pas le phoque idiwitsek que nous avons dehors ?

— Oui, va », répondit Iguimadek qui se réjouissait toujours à l'idée d'un bon repas.

La femme rentra bientôt dans la hutte, traînant des

morceaux de viande crue derrière elle, portant sous le bras une tête de phoque roulée dans une peau noire et graisseuse.

« Voilà », dit-elle.

Et pendant que chacun, sans un mot, commençait à tailler qui dans la peau, qui dans la graisse ou dans la viande odorante, la femme d'Iguimadek attaqua délibérément le crâne cru et ensanglanté, encore collé à des lambeaux de peau couverts de poils. D'un premier coup de couteau, elle coupa le museau. Elle sentit la piqûre des moustaches sur sa langue et dans sa gorge. Puis elle fendit le crâne, détacha les mâchoires, sépara le palais et, du bout du couteau, fouilla tous les recoins. Pour ne rien perdre, elle fourra le bloc tout entier dans sa bouche, mastiqua, suça, aspira. Tout à coup, son visage devint rouge, puis violet, ses yeux s'agrandirent, elle ouvrit la bouche, poussa un petit cri, et s'écroula sur les dalles.

« Ta femme s'est étouffée, dit quelqu'un à Iguimadek, qui mangeait sans faire attention à ce qui se passait autour de lui.

— Oui, répondit-il en avalant un lambeau de peau graisseuse qui lui détendit les mâchoires. Elle mange trop vite…»

Quand le festin fut terminé, Iguimadek se lécha les mains et les doigts, nettoya son couteau à grands coups de langue, puis se pencha vers sa femme, toujours inerte sur les dalles du sol.

« Kê… dit-il, stupéfait. Elle est morte…»

Puis vint la débâcle des glaces. Les chenaux d'eau libre furent bientôt assez grands pour permettre le passage d'un oumiak. Sans plus tarder, Aditsa se prépara au départ.

Il démontait sa tente quand il vit Iguimadek descendre de la colline, les mains dans les poches. Il s'arrêta, se redressa et le regarda venir, les bras ballants.

« Kêkê ! dit Iguimadek. Voilà le soleil et la débâcle !

— Oui, voilà le bon soleil et la gentille débâcle…

— Et… tu démontes ta tente ?

— Oui… Il y a de gentils phoques dans le sud.

— Tu descends vers le sud ?

— Oui, je descends vers le sud, vers Kringuek. Je vais voir ce qu'ils sont devenus là-bas.

— Moi, je voudrais aller à Iditi… Mais nous avons mangé les peaux de mon oumiak, cet hiver…

— Oui, je sais… Pourquoi ne viendrais-tu pas dans le mien ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Mais je ne m'arrêterai pas longtemps à Iditi, juste le temps de m'accroupir derrière un rocher… tu te dépêcheras !

— Oui, merci. »

Ils partirent donc tous vers Iditi.

Lorsque l'oumiak accosta, Iguimadek sauta sur le rocher et monta vers la hutte.

« Fais vite ! » lui cria Aditsa.

À Iditi, ceux qui restaient encore vivaient dans la maison, car ils n'avaient plus de tente, ni d'oumiak, ni de kayaks, dont les peaux avaient été mangées : les squelettes de bois blanchissaient au soleil.

Iguimadek entra. La hutte paraissait vide.

Sur la plate-forme était assise une grosse fille aux cheveux noirs et raides, tombant de chaque côté de son visage rond aux yeux obliques.

« Natsek ! appela Iguimadek.

— Oui ? répondit la fille.

— Viens ! Ma femme est morte ! Viens !

— Moi ?

— Oui.

— Non !

— Viens ! »

Elle secoua la tête. Il fit un pas en avant. Elle se réfugia contre le mur du fond, releva ses genoux contre sa poitrine, cacha le bas de son visage derrière son épaule.

« Viens ! » répéta Iguimadek.

Elle secouait la tête. Il avança lentement vers elle, s'appuya d'une main sur la plate-forme, tendit l'autre vers la fille et la saisit par le bras.

« Non ! Non ! cria-t-elle.

— Viens !

— Non ! »

Il la tira vers lui, lui prit le poignet et répéta :

« Viens ! »

Elle le suivit, secouant la tête.

Ceux de la hutte regardaient sans rien dire.

Quand ceux de l'oumiak les virent, ils comprirent qu'Iguimadek avait pris Natsek pour femme.

Ils montèrent tous les deux dans le bateau. Lui, s'assit dans le fond ; elle, prit un aviron.

« Et maintenant, le sud et Kringuek…»

QUATRIÈME PARTIE

KOUNOUK

1

AMADIDIK

JADIS, à Parnagayik, par un clair jour d'été, un homme cueillait de l'angélique. Il coupait les tiges à ras du sol, à petits coups rapides et précis. Bientôt, son kayak en serait rempli, bientôt, il rentrerait chez lui. Tout en mâchant un morceau juteux et sucré, il songeait au plaisir qu'il prendrait à en manger avec de l'huile rance quand viendrait l'hiver.

Soudain, les grandes ombelles d'un vert intense ondulèrent. Avec la « queue de l'œil », il vit deux yeux énormes qui l'épiaient.

Sans suspendre son travail, l'eskimo serra plus fort le manche de son couteau et, toujours mâchant et coupant, il attendit, les muscles tendus.

Longtemps, le géant, qui était un timersek, resta immobile. Mais l'eskimo savait, pendant de longues heures, demeurer à l'affût du phoque méfiant. Aussi sa vigilance ne faiblit-elle pas.

Soudain, deux mains immenses s'abattirent sur lui. Déjà, il était debout, son couteau dans l'aine du géant, qui tomba comme mort. L'homme, pour faire preuve de son exploit, lui coupa un orteil gros comme une tête humaine et le ramena dans son kayak.

Lorsque ses enfants et sa femme déchargèrent l'angélique, ils trouvèrent cet étrange trophée.

« Ce n'est rien, leur dit-il, ce n'est que l'orteil d'un timersek que j'ai tué aujourd'hui à Parnagayik. »

Mais le lendemain, le cadavre avait disparu. Il n'en restait qu'un lac de sang.

L'homme et ses compagnons chassaient chaque jour en

kayak près d'Ikatek, à l'embouchure du fjord.

Un après-midi, à quelque temps de là, une avalanche de rochers s'abattit autour d'eux. La mer était calme, la terre éloignée, mais vers Parnagayik, hauts comme des montagnes, deux timersek visaient le malheureux eskimo. Pris de panique, il pagaya de toutes ses forces vers le rivage. Un rocher l'atteignit dans un grand éclaboussement de sang. Quand les chasseurs s'approchèrent, il ne restait que les jambes dans le kayak.

C'était le père de Kounouk.

Kounouk, le chamane, vivait donc à Nounaguitsek, avec ses deux femmes, ses six enfants et Ayâtok, l'aïeule ; Lorsqu'il comprit que l'hiver serait rigoureux et la chasse mauvaise, il abandonna les siens, malgré les supplications de ses femmes. Il n'emmena avec lui que son fils aîné. On sait ce qu'il advint de ceux qui restèrent.

Il prit bientôt une nouvelle femme, jeune encore mais qui en était déjà à son huitième mari. Elle ne devait pas en avoir d'autre. Un soir d'hiver, Kounouk rentra d'un village voisin, accompagné d'Amadidik, sa belle-mère. Quand ils pénétrèrent tous les deux dans la maison, la nouvelle venue ne prononça pas les mots d'usage : « Je viens en visite…»

Mais Kounouk, s'adressant à sa jeune femme, dit :

« Pousse-toi un peu, laisse la place à celle-là.

— Qui, celle-là ?

— Amadidik, ta mère, bien sûr. Elle aura sa place avec nous sur la plate-forme. Je l'ai prise à son mari : elle sera aussi ma femme. D'ailleurs, cela ne pouvait durer, ajouta-t-il en riant, son mari n'est même pas de l'âge de son fils ! »

Le lendemain matin, pour se conformer aux usages du deuil, on dut évacuer la maison pour trois jours, car, pendant la nuit, la jeune femme, outrée d'avoir pour compagne sa propre mère, s'était jetée dans le fjord et son cadavre avait été retrouvé sur la rive.

Amadidik ne devait pas survivre longtemps à sa fille. Au

cours du même hiver, Kounouk partit en traîneau avec les siens, pour se joindre à une caravane chargée de matériel de troc : peaux, ivoire de narval et de morse.

La charge était lourde, la neige profonde et l'avance pénible. Amadidik fut vite exténuée ; elle s'effondrait presque à chaque pas et suppliait qu'on la mît sur le traîneau.

« Ils sont déjà trop lourds », répondait Kounouk, qui bientôt l'abandonna, car il ne voulait pas ralentir la marche de ses compagnons.

On revint la chercher le lendemain seulement. Elle avait les jambes gelées.

L'été venu, quand les oumiaks partirait pour Kringuek, pêcher le capelan, Amadidik resta seule sous une petite tente, sans vivres et sans eau. Elle avait décidé d'en finir avec la vie.

2

L'ÉCHANGE

Les deux hommes, debout devant la hutte, virent le traîneau alors qu'il était encore de l'autre côté du fjord.

« Kê ! dit Kounouk, peut-être un visiteur ?

— Oui, répondit Itak, peut-être ? »

Kounouk, une fois de plus, avait pris femme, la fille d'Itak, quelques jours après son retour avec la caravane de troc. Son traîneau, vide de tout matériel d'échange, était arrivé dernier, car il transportait, ficelée comme un phoque mort, Amadidik aux jambes gelées.

L'homme venait du sud pour apporter à Itak quelques perles de couleurs qu'il lui devait, depuis l'été précédent, en échange d'un chien.

« Pourquoi ne me donnerais-tu pas ces perles ? dit Kounouk à son beau-père.

— Non ! Je les veux pour moi.

— Donne-les-moi !

— Non ! Je veux les donner à ma femme…

— Rends-lui son chien, dit alors Kounouk au visiteur. Je te donnerai un de mes chiens et je prendrai ces perles.

— Non, dit Itak. Ces perles sont à moi maintenant et je les garde. D'ailleurs, pourquoi veux-tu ces perles ? Toutes tes femmes ont toujours été laides… même ma fille !…»

Voyant que la discussion s'envenimait, le premier propriétaire des perles intervint :

« Reprends ton chien. Je reprendrai les perles et les garderai pour moi. Je n'ai pas besoin de chien et j'aime mieux mes perles.

— Non ! Je les garde. L'échange est terminé », répondit Itak en s'éloignant pour mettre fin à la dispute.

Le harpon éclaboussa l'eau et la courroie fila, entraînée par le phoque qui venait d'être harponné par Itak.

Pour le retenir, Kounouk enroula rapidement la courroie autour de son bras.

« Vite », dit-il à son beau-père.

Sur le floe, leurs deux kayaks attendaient. Itak y courut, entra dans le sien et, sans ajuster le tablier de peau imperméable, il le poussa vers l'eau avec ses mains nues appuyées sur la glace.

« Aide-moi », dit-il à Kounouk.

D'une main celui-ci retenait le phoque, qui luttait au bout de la courroie ; de l'autre, il empoigna l'arrière de l'esquif et le poussa, puis, d'un mouvement rapide, le fit basculer. À travers l'eau, les yeux épouvantés de son beau-père le regardaient. Il le vit saisir la pagaie, l'allonger contre le kayak et amorcer un redressement ; il vit la trace des bulles d'air suivre le mouvement de la pagaie et sentit dans ses mains le mouvement des torsion. Puis Itak sortit la pagaie de l'eau, essaya d'atteindre les mains meurtrières pour leur faire lâcher prise. Ses yeux se fermaient et s'ouvraient dans l'effort. Mais la pagaie s'immobilisa bientôt, tomba et fut emportée par le courant. Dans l'eau verte, Itak se tortillait lentement ; des bulles et de l'écume sortaient de sa bouche grande ouverte. Bientôt, les mouvements se ralentirent, quelques soubresauts agitèrent la coque. Kounouk attendit encore un peu, puis poussa le kayak vers le large. Le cadavre pendait dans l'eau, les bras ballants.

Alors, Kounouk entra dans son kayak et partit à la recherche du phoque.

« J'ai trouvé un kayak et ton beau-père mort, dit un chasseur le soir même. Le kayak était intact… Qui l'a tué ?

— Moi ! » répondit Kounouk en se tournant vers sa femme :

Elle le regarda. Son fin visage ovale aux yeux noirs demeura impassible. Elle détourna la tête, tranquillement, tendit la main vers sa vareuse et mit ses kamiks.

« Où vas-tu ? » demanda Kounouk.

Elle sortit de la hutte sans répondre. Son mari la suivit.

Le ciel était clair, la lune allait se lever bientôt. Sur la neige gelée, leurs pas craquaient. Il la rejoignit sous l'oumiak posé sur son support.

« Où vas-tu ? »

Elle continua sa marche régulière, balançant les épaules, et, sur sa tête, le chignon oscillait.

« Où vas-tu ? »

Il la prit par les poignets, de solides poignets de femme travailleuse.

« Laisse-moi ! »

Les poignets se tordirent dans ses mains. Brutalement, elle se défit de son emprise et se mit à courir vers la mer.

« Reviens ! »

Elle courait. Sa coiffure se défit, une mèche flotta sur son épaule.

Kounouk la poursuivait. Ils furent bientôt sur la banquise.

« La glace est mauvaise, reviens ! ». cria-t-il encore.

Mais la glace se rompit : il vit sa femme s'enfoncer brusquement, les bras en l'air, sans un cri, et disparaître. Il s'arrêta un instant au bord du trou noir.

« Elle s'est suicidée, dit-il en rentrant dans la hutte. Préparez-vous pour le deuil…»

Kounouk n'eut donc plus auprès de lui que sa vieille mère.

Un jour d'été, alors qu'elle cueillait des airelles, elle perdit pied et tomba. Quand son fils et les autres la retrouvèrent, elle était « cassée de partout, en morceaux », mais respirait encore et pouvait parler.

Alors Kounouk la jeta à la mer « pour la finir », car il avait pitié d'elle.

3

KRINGUEK

C'était l'été de 1883.

L'hiver précédent avait apporté la faim dans mainte maison. Bien des eskimos étaient morts ; beaucoup de bateaux ne pouvaient plus naviguer, faute de peauage ; et la glace était restée collée à la terre dans de nombreux fjords.

À l'angoisse physique qui étreignait chacun à l'approche d'un deuxième hiver de famine, s'ajoutait une profonde anxiété : quelques générations auparavant, le grand chamane Aya avait prédit deux hivers consécutifs de Grande Faim suivis de l'arrivée des « Kratouna », hommes blancs qui détruiraient tout sur leur passage.

C'était le plein été. Il y avait foule à Kringuek, où s'étaient retrouvés les survivants, venus du nord et du sud. Là, au pied du désert de glace, entre les deux pics flanquant la baie comme des montants de traîneau, le soleil semblait faire halte dans cette échancrure de la montagne d'où son regard embrassait tout le chaos des cimes, des glaciers, des fjords, des chenaux, des baies encombrées d'icebergs, d'îles rocailleuses.

Les tentes de peaux de phoque étaient dressées côte à côte. Faire des réserves de poisson séché pour l'hiver suivant, oublier en compagnie agréable l'hiver passé, telles étaient les principales préoccupations de chacun.

Sur tous les rochers au soleil, des capelans séchaient en grands tapis d'argent. Parfois un chien s'en approchait, museau en avant, oreilles basses, queue entre les pattes. Aussitôt chassé à coups de pierres, il s'enfuyait à travers le camp, laissant derrière lui le sillage de ses hurlements.

Des hommes partaient en kayak, brisant l'immobilité de

l'eau.

Des enfants jouaient silencieusement à des jeux mystérieux.

De jeunes garçons visaient des mottes de terre avec de petits harpons sans pointe.

Des bébés marchant à peine les imitaient gravement.

Des petites filles revenaient de la montagne, portant des sacs de peau brodée pleins d'airelles noires et brillantes. Elles parlaient à voix basse, tête contre tête, puis riaient très fort en se poussant.

Des groupes d'hommes et de femmes se lançaient une balle en peau de phoque, couraient, criaient, gesticulaient. Une femme sortait parfois de la mêlée, boitant et riant, pour y retourner aussitôt.

Erekro surveillait le peauage de son kayak. Les femmes accroupies autour de la carcasse de bois tendaient avec leurs dents les peaux flasques et puantes. Du doigt, le jeune homme éprouvait les coutures. L'odeur, comme une fumée, passait de nez en nez. Les spectateurs plaisantaient et riaient. Aviyaya, assis sur les talons, les bras allongés, les genoux dans le creux des aisselles, mâchait une racine de pissenlit. Son goût amer s'imprégnait dans ses gencives et il sentait la salive lui couler entre les dents. Sa femme bavardait et riait avec les travailleuses. D'un tortillement de reins, elle berçait le bébé endormi dans son capuchon. La petite tête ballottait sur l'épaule nue de la femme.

Maratsi, assis par terre, faisait osciller son torse en un mouvement lent et régulier. Dans ses mains, il serrait un bloc d'ivoire de narval qu'il frottait pour le polir sur un éclat de roc maintenu entre ses genoux. Parfois, il s'arrêtait pour sourire ou répondre aux compliments que lui adressaient ceux qui le regardaient faire.

Kounouk fendait un gros tronc de bois flotté[xiii] qu'il avait laissé sécher là l'été précédent. Des deux mains, il soulevait une grosse pierre et la laissait retomber avec un « han ! » sur les coins, qui s'enfonçaient un peu plus à chaque coup. Le bois gémissait et de l'eau s'écoulait de la blessure.

Sur un rocher, Ayâtok enfilait des capelans secs sur une longue et fine courroie. D'un coup rapide du poignet, elle transperçait les poissons avec une aiguille d'os.

Assise par terre, Natsek, qui venait d'arriver avec Iguimadek dans l'oumiak d'Aditsa, épilait de toutes ses dents une peau de phoque préalablement macérée dans de l'urine fermentée. Sa bouche, lèvres retroussées, dents dehors, s'ouvrait et se fermait au rythme saccadé de sa tête. On pouvait voir le tampon de poils gris qu'elle avait sur la langue.

Iguimadek, son époux, revenait de la chasse, un phoque à la remorque, et le laissait sur la rive. Natsek abandonnait alors la peau qu'elle épilait, descendait chercher le phoque. Elle passait la courroie sur son épaule et mordait, pour mieux tirer, dans une des nageoires glissantes. Puis elle remorquait la lourde bête jusque devant la tente.

Là, elle lâchait la courroie, prenait son couteau à lame arrondie et, raidissant les jambes, la tête plus basse que les reins, le chignon tombant devant les yeux, elle tâtait du pouce le ventre brillant du phoque avant d'y tracer délicatement l'ouverture par laquelle elle déviderait les entrailles.

Parfois, brutal, un cri retentissait : « Ammasset ! ammasset ! »

Les femmes laissaient là les phoques, les peaux à épiler, l'enveloppe du kayak, l'aiguille d'os ; les hommes abandonnaient le bloc d'ivoire, la masse, les coins, les couteaux ; les enfants s'arrêtaient de jouer. Les bras pleins de sang et d'huile, la bouche emplie de poils, les mains couvertes de poussière d'os, ils s'élançaient en hurlant vers les oumiaks qui reposaient sur la rive. Ils ramassaient en passant les grandes éprouvettes en fanons de baleine, les jetaient dans les bateaux qu'ils mettaient à l'eau en courant. Ils y sautaient en voltige. Soulevant les fesses à chaque fois, les femmes tiraient de toutes leurs forces, têtes en arrière, sur les rames qui donnaient vie à l'oumiak. Le bébé dans son capuchon riait, sa tête accompagnait les oscillations rapides du chignon de sa mère.

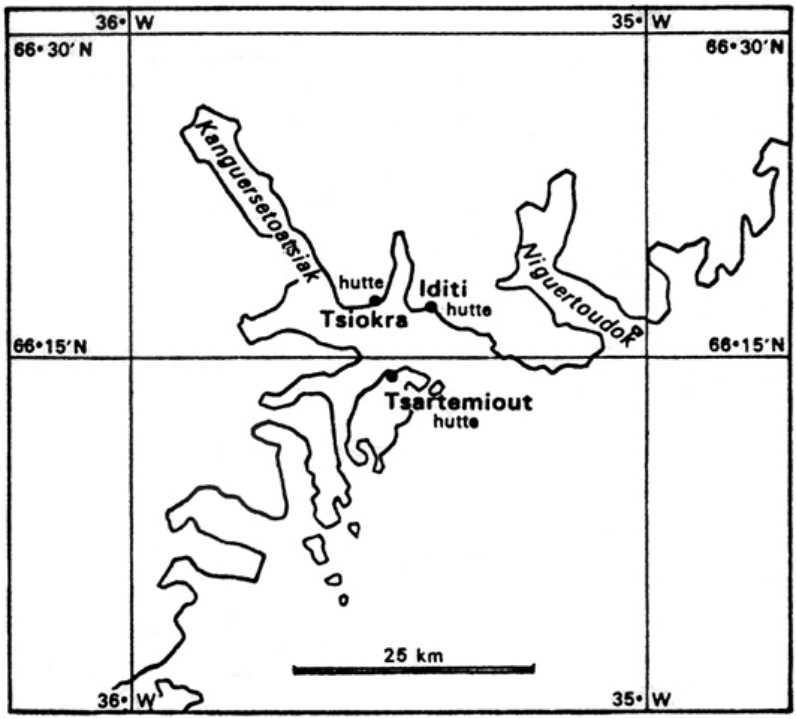
« Ammasset ! ammasset ! »

Quelque part, au milieu du fjord, l'eau semblait bouillonner.

Les avirons étaient lâchés dès qu'on arrivait. Penchés à mi-corps hors du bateau, grands et petits, qui avec les écopes, qui avec les écuelles de bois, qui avec les mains, puisaient dans la mer et, dans un grand éclaboussement d'argent, jetaient dans l'oumiak les capelans qui couvraient l'eau comme une crème : ils tombaient n'importe où, dans le fond des bateaux, sur les enfants, dans les capuchons des anoraks, et souvent même retombaient à la mer. Les oumiaks, côte à côte, enchevêtraient leurs avirons, les têtes s'entrechoquaient, les rires, les cris, les plaisanteries, les appels volaient.

Puis, tout d'un coup, les bouillonnements de la mer cessaient. Les poissons étaient partis. Les bateaux rentraient, pour déposer sur les rochers leur cargaison frissonnante.

Dans la lumière de fin du jour, à la fois bleue et rose, qui durait toute la nuit, un homme prenait son krida, son tambour plat, et se mettait à chanter. Les sons résonnaient dans tout le camp. Les montagnes se renvoyaient leur rythme régulier et les gens s'assemblaient autour du chanteur.



Assis par terre, le krida appuyé contre sa joue, il frappait doucement, de sa baguette, le cercle de bois et chantait dans la membrane. La voix s'amplifiait. Le chant entrait dans les corps par la peau.

Debout, la tête en arrière, les yeux à moitié fermés, scandant son chant par des battements rapides, le chanteur ondulait de tout son corps, lentement, sur les genoux pliés, les pieds immobiles. Le thème s'arrêtait parfois brusquement. Le tambour s'énervait. L'homme se détendait, s'allongeait, poussait deux ou trois cris de ravissement et d'extase ou souriait, les yeux fermés. Le « refrain » était repris par les hommes et les femmes.

Puis le tambour était passé cérémonieusement dans d'autres mains.

Les nuits passaient souvent ainsi – ou plutôt ce qui correspondait à la nuit, mais qui était presque le jour. Les

enfants dormaient sur le sol ; les plus jeunes dans les bras de leurs mères ou dans les capuchons. Les souffrances de la Grande Faim, les chagrins de la mort étaient loin.

4

LE DUEL

Un de ces soirs lumineux, une rumeur passa de tente en tente : Kounouk va répondre à Maratsi !

L'année précédente, Maratsi avait défié Kounouk. Ils s'étaient rencontrés dans la vallée du torrent, et chacun avait encore les chants de leur duel dans les oreilles.

Par petits groupes, à pas lents, les gens allèrent s'asseoir sur la colline basse ou sur le long rocher au pied duquel la rencontre devait avoir lieu.

Maratsi était déjà là, entouré de ses amis. Bientôt Kounouk sortit de sa tente, tenant son tambour à la main.

Il était magnifique, ce tambour, et bien des hommes le lui enviaient. Sa membrane, dorée et fauve, était faite d'un péritoine d'ours ; sa poignée, comme celle de la baguette, représentait une tête humaine, à l'expression mystérieuse.

Kounouk s'avança.

« Ekrida ! Ekrida ![xiv]

— Voilà encore le grand Kounouk…

— Celui qui n'a pas peur !

— Alors, tu vas répondre à Maratsi ?

— Je vais essayer…

— Ce sera facile pour toi !

— Oh ! non. Je suis si faible et il est si fort ! »

Et ils riaient tous, même Maratsi.

« Regardez, disait ce dernier, regardez celui qui a travaillé tout un hiver pour composer sa réponse.

— Oh ! non, je n'y ai presque pas pensé…

— Cela ne fait rien, répondait son adversaire. Même si tu n'y avais pas pensé, ton chant serait meilleur que n'a été le mien !

— Mais non ! Je ne suis pas habile comme toi.

— Tu l'es plus que moi…

— J'aime t'écouter. Et j'aimerais savoir chanter comme toi ! »

Ils se renvoyaient les compliments, à voix presque basse, avec un sourire sur les lèvres. Ceux qui les écoutaient riaient, approuvaient ou protestaient.

« Maintenant ? dit un homme.

— Je n'ai pas envie, répondit Kounok. J'ai peur… Jamais ma pauvre petite voix ne pourra sortir de ma gorge serrée…»

On riait.

« Apportez-moi de l'eau. »

On lui tendit une écuelle. Il versa un peu d'eau dans le creux de sa main et en frotta la paroi du tambour. Puis il en éprouva la sonorité dans le silence : le son résonna comme une voix humaine dans une caverne vide.

« Magnifique !

— Quelle belle voix !

— Commence maintenant…

— J'ai peur… Mon tambour n'est pas bon et ma voix ne sortira pas. »

Il frappa quelques coups rapides sur le cercle de bois. Déjà, les gens s'étaient reculés, formant un grand espace libre dans lequel Kounouk et Maratsi se trouvèrent isolés.

« Allons ? demanda Kounouk.

— Allons ! » répondit Maratsi.

Chacun des adversaires retira son anorak par-dessus la tête. Le torse musclé de Kounouk apparut, souligné par la bretelle porte-chance. Maratsi arborait deux brassières sous la naissance des épaules. Des broderies blanches décoraient le fin cordon de cuir épilé et, sous les bras, hors de vue, étaient cousues les amulettes. Il écarta les jambes, posa solidement les mains sur ses genoux, allongea le cou et attendit.

Kounouk, en face de lui, prit la poignée de son krida dans la main gauche et en posa le cercle de bois dans le creux de son bras droit. Il se racla violemment la gorge, cracha, puis

frappa le tambour timidement, régulièrement. La main qui tenait la baguette semblait hésiter, tâtonner. Mais les yeux de Kounouk, fiers et hautains, faisaient lentement le tour de l'assistance.

Petit à petit, les battements devinrent réguliers et fermes. L'homme se tassa sur ses genoux pliés. Imperceptiblement, à l'appel du tambour, son corps ondula. Le rythme passa de deux à trois temps. Un frisson courut dans le dos de chacun.

Les yeux de Kounouk se fermèrent à demi et il commença son chant.

Le refrain d'abord, d'une voix haute et gutturale. Les « aya-aya-iya-yê ! » sortaient de la gorge et les syllabes s'accentuaient à la fin de chaque phrase musicale. Les modulations, les variations étaient exceptionnelles et des regards d'appréciation passaient d'un groupe à l'autre. Des femmes souriaient, des hommes hochaient la tête.

Soudain, la première phrase retentit, courte et inattendue. Puis le refrain accompagna de nouveau les ondulations du corps de l'homme et le rythme du tambour.

La deuxième phrase doubla le sens de la première, et chacun sentit la poésie de ce chant nouveau :

Quand je parvins sur la montagne,
quand j'atteignis le sommet,
mon souffle m'abandonna,
mes forces me quittèrent.
Je regardais au large.
Je pouvais voir la mer,
et les grands trous d'eau de la banquise,
et la brume légère qui se levait sur l'eau.

Puis les paroles devinrent plus personnelles. Kounouk, sans interrompre sa danse ni son chant, avançant un pied après l'autre, se rapprocha de son adversaire.

Je pouvais voir vers le sud,
les montagnes embrumées,
où sont tous nos parents,
tous ceux qui nous sont proches.

L'excitation croissait parmi les spectateurs.

Les uns criaient : « Ekrida ! Ekrida ! » D'autres se tapaient sur les cuisses. Des femmes mettaient une main devant la bouche et levaient les sourcils, en signe d'attente impatiente.

Les deux hommes se trouvaient nez à nez. Maratsi, le visage tendu en avant, impassible, regardait l'autre onduler devant lui, frétiller, le défier de ses yeux rieurs, frapper presque sauvagement le tambour. Il pouvait tenir son haleine sur ses joues. Mais il ne bougeait pas et attendait.

Sur ces rives, il y a nos mères…

Kounouk fronça le nez, plissa les lèvres, tourna légèrement la tête, avança le menton et, d'une vigoureuse détente du cou, asséna un violent coup de pommette sur la pommette de Maratsi. La foule hurla, trépigna.

Là-bas, il y a nos tantes…

Kounouk avait tourné la tête et Maratsi, toujours impassible, reçu le nouveau coup ;

nos oncles…

coup de pommette à gauche,

nos cousins…

coup de pommette à droite.

La foule délirait. Les poings, levés à hauteur des yeux, accompagnaient chaque geste…

Là-bas dans le sud,
il y a tous nos parents…

coup de pommette à gauche,

à toi…

coup de pommette à droite.

qui m'a défié…

coup de pommette à gauche,

et au pauvre petit misérable moi…

deux coups – un de chaque côté – pour lesquels Kounouk avait d'abord reculé la tête pour avoir plus de forces.

Le refrain, qui reprit alors, se perdit dans le cris des spectateurs. Kounouk, chantant, ondulant, frappant le tambour, recula pas à pas. Maratsi resta immobile, les pommettes brûlantes.

Je suis un peu affligé,
je suis un peu abattu
d'avoir été obligé

de composer ce chant contre toi.
Quand j'étais petit garçon,
ta grand-mère si douce,
ta mère si gentille,
ton père si bon,
me traitaient comme leur enfant.
Et je leur ai la reconnaissance
du fils pour ses parents.

Entre chaque phrase, le refrain reprenait ; chacun l'écoutait avec joie, car la musique en était belle.

Pied à pied, Kounouk se rapprocha de son antagoniste. Les coups qu'il avait donnés brûlaient dans ses joues, mais ses pommettes étaient solides : l'hiver durant, il les avait durcies contre les planches, à grands coups de tête.

Les cris des assistants le portèrent devant Maratsi, dans les oreilles duquel il fit claironner sa voix.

Et maintenant, par ta faute
j'ai dû composer ce chant contre toi,
car leur fils m'a défié…

Le visage rouge et violet de son adversaire montait et descendait devant son nez.

Il lança, une fois de plus, sa tête en avant et sentit la joue de Maratsi s'écraser contre la sienne.

Et maintenant je chante
parce que tu m'as défié…

coup de pommette,

toi, leur fils dégoûtant…

coup de pommette,

leur fils répugnant…

coup de pommette,

leur fils écœurant !

coup de pommette qui déchaîna la foule. Hurlante, elle montrait Maratsi du doigt en répétant chaque épithète.

Kounouk s'éloigna enfin, pas à pas. Accompagné des rires et des quolibets que la foule adressait à Maratsi, il termina son chant :

Alors que nous étions encore jeunes,
toi et moi,
tu voulais me prendre
les filles que j'avais.
Mais aucune ne voulait
se rendre dans la vallée
avec toi
qui étais trop laid.
Toutes les femmes sont laides,
toutes les femmes sont bancales,
toutes les femmes sont difformes !
Pourquoi as-tu plusieurs femmes ?
Toi qui ne peux les nourrir,
toi qui ne peux chasser
car tu as peur de l'ours.
Quand tu jettes ton harpon,
ton kayak chavire
et nous devons
te secourir !

Ils riaient tous, se moquant de Maratsi, toujours immobile, impassible.

Kounouk se redressa dans une dernière syllabe accentuée, frappa encore quelques coups sur son tambour, puis laissa tomber ses bras. Son adversaire détendit son visage en un sourire. De l'une de ses joues coulait un mince filet de sang. Alors le cercle des spectateurs se brisa et chacun vint féliciter Kounouk.

« Ton chant est bien meilleur que le mien de l'an dernier ! dit Maratsi.

— Oh ! non. Le tien était meilleur.

— Non, non ! tu es un grand et habile chanteur…

— J'ai fait ce que j'ai pu…»

Quand on vit que Maratsi ne demandait pas le tambour pour répondre, les groupes se dispersèrent et chacun rentra chez soi.

Dans la lumière de minuit, il ne resta que Kounouk et quelques hommes, assis sur un rocher.

5

NATSEK

Pour tous, ce soir-là, les tentes retentissaient de cris et de rires. On allait bientôt se séparer : les uns partiraient vers le nord, les autres vers le sud. L'angoisse était grande : les caches à provisions étaient presque vides, les estomacs aussi. Mais on cherchait l'oubli de la faim dans la gaieté : vivre dans le passé, c'est vivre dans les regrets ; vivre dans le futur, c'est vivre dans l'attente et l'incertitude ; il faut donc vivre dans le présent.

Les lumières furent éteintes. Dans l'obscurité, Kounouk se mit à parodier un chamane. Assis sur le sol de la tente, les mains mal attachées derrière le dos, il se tortillait dans la faible lueur projetée par la lune à travers la paroi de l'entrée. On devinait les ondulations grotesques de son corps, et ses grognements, ses cris aigus, ses soupirs, gargouillements provoquaient les rires de tous.

Chacun s'était enduit de graisse et d'huile pour écarter les mauvais esprits. Les corps brillaient étrangement dans la demi-obscurité qui ne permettait pas de distinguer les visages. On criait, on riait, on se tapait dans le dos ou sur les fesses, on imposait silence pour mieux reprendre le vacarme, on se caressait aussi. Dans un coin plus obscur, un garçon et une fille faisaient l'amour.

Deux bras tenant un morceau de bois passèrent en ombre chinoise devant la porte et s'abattirent avec un floc sur un corps nu. Le cri qui jaillit amena le silence. Le son mat d'un second coup déclencha la panique. On se précipita en débandade dans le rond de la plate-forme. Les hommes riaient, les femmes piaillaient, les enfants hurlaient. Dans leur coin, le garçon et la fille s'étaient séparés.

« C'est un esprit aux longs bras noirs !

— Un monstre !

— Il m'a cassé le bras ! »

Dans la confusion générale, les coups pleuvaient n'importe où. Puis le calme s'établit tout à coup.

« Namina ? Namina ? Où est-il ? »

Le bruit d'une lutte, de sourds grognements.

« Lâche ce morceau de bois ! cria la voix de Kounouk.

— Kounouk s'est détaché !

— Il l'a pris !

— Ne le lâche pas !

— Je ne le lâcherai pas…», dit Kounouk.

Les cris reprirent, et les rires.

Soudain, une masse s'abattit sur une table qui s'effondra avec bruit. Quelques pas sourds, un hurlement, le contenu liquide d'une bassine qui se répand sur le sol, puis le silence total. Alors une odeur terrible, suffocante, prit chacun à la gorge, piqua les yeux ; une odeur d'ammoniaque, de chair de requin faisandée, d'urine longuement fermentée. Des femmes toussèrent.

« Où est-il ?

— Silence, tous !

— Ça pue !

— Qui est-ce qui a un drill ? »

Des mains cherchèrent à tâtons.

« Voilà ! »

Dans le silence, on entendit le crépitement du drill mis en action. Une petite lueur rougeâtre apparut. Quelqu'un souffla dessus, elle s'aviva. On la prit sur un pique-feu pour la déposer sur une lampe. Et, brusquement, une flamme ocrée jaillit des lichens imbibés d'huile, révélant des visages aux yeux agrandis.

Les débris de la table jonchaient le sol et baignaient dans un liquide jaune qui s'écoulait lentement entre des dalles. La grande bassine à urine où l'on trempait les peaux pour le tannage était renversée. Debout, appuyé contre le mur, se tenait Iguimadek. Tout son corps ruisselait encore et

ses longs cheveux dégoulinaient sur son visage, sur ses épaules. Il respirait à grand bruit : son corps le brûlait. Une main devant les yeux, il avait passé l'autre dans son pantalon, par la ceinture…

Natsek, accroupie contre un montant de la tente, riait aux éclats nerveusement, sans pouvoir s'arrêter.

Tard dans la nuit, lorsque les lampes furent éteintes et que le sommeil modula les respirations, Kounouk se leva sans bruit. Comme un chasseur qui s'approche d'un phoque pour le harponner, il s'avança vers la plate-forme commune, y grimpa sans bruit et s'étendit à côté d'une forme allongée.

Une conversation s'engagea à voix basse.

« Qui es-tu, toi ? demanda la femme.

— Moi…

— Qui ?

— Kounouk.

— Que veux-tu ? »

Sans répondre, il posa la main sur le ventre de la femme.

« Va-t'en !

— Non !

— Va-t'en ! »

Pendant qu'il fouillait sous la petite culotte de peau de phoque, il entendit la femme tâtonner ; sur la table, à sa tête.

« Que cherches-tu ?

— Tu verras bien…»

Et comme se parlant à elle-même, elle ajouta : « Mais où donc est mon couteau ? »

« Ouaah ! » s'exclama Kounouk, et d'un bond, il sauta de la plate-forme et revint se coucher à côté des célibataires, près de la fenêtre.

Le lendemain, Natsek trouva auprès d'elle, suspendue à un tendon, une amulette perdue par Kounouk lors de la visite nocturne qu'il lui avait faite. Elle passa le fil translucide autour de son cou…

6

LA MALÉDICTION

La pêche n'avait pas été fructueuse ; la chasse n'avait pas donné les résultats espérés. Un deuxième hiver de disette et peut-être de famine s'annonçait.

Quand la pêche aux capelans prit fin, Kounouk décida d'aller hiverner loin dans le nord, à Kiadek, sur des terrains de chasse vierges, où il espérait trouver les phoques et les ours qui leur permettraient, à lui, à son fils et à ceux qui l'accompagneraient, de ne pas trop souffrir de la faim.

Ils quittèrent Kringuek, un matin clair et frais, près de soixante entassés dans trois oumiaks.

Rares étaient ceux qui, sur la rive, les regardaient partir.

« Voilà les partants pour le nord, disaient les uns.

— Peut-être chasseront-ils les grands animaux, disaient les autres.

— Ils arriveront vite avec ce beau temps !

— Ce sont de grands voyageurs…»

Les bateaux étaient tout proches du cap derrière lequel le camp allait disparaître, lorsque Maratsi sortit de sa tente. Lentement, les mains dans les poches, il monta sur un rocher, au bord de l'eau, et cria :

« Que ceux qui n'ont pas de puissants *esprits-aides* s'attendent à ne trouver que la mort ! »

La malédiction glissa sur l'eau, résonna dans les parois des oumiaks, se répercuta sur les icebergs et dans les montagnes. Ceux qui étaient sur la rive s'étaient tus. Dans les oumiaks, les femmes tiraient sur leurs avirons et les hommes, dans leurs kayaks, lançaient leur harpon dans l'eau.

Natsek, dans le bateau gouverné par Iguimadek, toucha l'amulette qu'elle avait au cou, celle que Kounouk avait

perdue.

Dans le fjord de Sermidigak, ils retrouvèrent le grand iceberg mouillé là depuis la dernière débâcle des glaces. Mais, mauvais présage, dans le fond du fjord, la glace était restée, sale de toute la terre apportée par des torrents.

Ils s'arrêtèrent un instant au promontoire où les huttes de l'hiver précédent tombaient lentement en ruine. Ils chargèrent les phoques laissés là au cours de l'été. Leur odeur était forte et chacun se réjouit à la pensée de les manger pendant l'hiver.

« Prenons-nous les poutres du toit ?

— Non, répondit Kounouk. Il y a une vieille hutte là-bas. Je l'ai vue quand j'y suis allé avec mon père. Il y a du bois. Et il y a un support d'oumiak à côté d'elle. »

Après Igazak (où le courant est si fort que la glace ne s'y forme jamais, même en hiver), ils aperçurent le large : la falaise d'Apadoutortouwit au nord, dominant le petit îlot d'Igazaguitsek ; au loin, comme un iceberg pointu et brun, Tarayik ; au sud, la forme allongée de Krakratewa ; et dans l'échancrure, à l'est, la banquise. Les vents du nord-est avaient poussé les glaces contre la côte ; elles étaient là, devant eux, compactes, impénétrables.

Les kayaks partirent à la recherche d'un passage.

Mais quand le soleil se coucha, ils étaient encore devant les rochers rouges d'Apadoutortouwit.

Ils passèrent le chenal d'Ikkavik sans encombre, entre le glacier et l'aiguille de rochers noirs.

Mais, plus au nord, ils durent porter les oumiaks par-dessus un cap. La glace de terre, qui n'était pas partie au cours de l'été, leur avait fermé le passage le long de la côte. Ils luttèrent contre le courant du large et le vent qui amoncelaient les floes devant eux. Ils tracèrent péniblement leur route entre Krouyoudidit et Iditidet et s'arrêtèrent deux jours sur l'un des îlots d'Anâna, immobilisés par les glaces. De loin, ils avaient vu la falaise de Kangayik. Ils avaient trouvé le

chenal d'Igazagayik bloqué, l'île de Krertadi soudée à la terre par la glace solide. Un floe immense qui fermait le fjord de Kanguersetoatsiak comme un bouchon les avait empêchés d'entrer dans le fjord.

« Il y en a peut-être qui vivent ici, dit Kounouk. Nous viendrons voir cet hiver…»

Les jours avaient raccourci et les nuits étaient devenues de vraies nuits.

Devant le cap effrayant de Tapatsertsiwit, ouvert aux vents, aux glaces, à la mer, la neige s'était mise à tomber. Ils passèrent la nuit dans les oumiaks, entre deux floes. Les enfants, seuls, avaient pu dormir. La masse de la montagne, noire la veille, leur apparut blanche au matin.

Ils avaient évité les aiguilles de Nazipik qui sortent de la mer comme des géants.

Devant les deux glaciers jumeaux d'Iguertewa, ils étaient restés deux jours, luttant sans dire un mot. Ils avaient jeté des perles dans l'eau, en offrande. Ils avaient dû passer au pied d'immenses icebergs, menaçants et silencieux.

Ils étaient enfin arrivés à Kiadek. Il ne leur restait presque aucune réserve de vivres.

Leur bataille avec les glaces avait duré deux lunes.

Sans prendre de repos, ils s'étaient mis à reconstruire la hutte en ruine, car le sol gelait déjà au cours des nuits. Avec tous les outils possibles, en os, en pierre, en fer précieux, ils arrachèrent toutes les mottes d'herbes qu'ils pouvaient trouver, ciment indispensable à la construction.

La chasse ne donnait aucun résultat. La famine menaçait, pire encore que l'hiver précédent. Des femmes manquèrent de lait et virent mourir leur enfant.

Un matin, le père de Natsek, vieillard aux jambes paralysées, roula soigneusement la peau de phoque sur laquelle il couchait et celle avec laquelle il se couvrait.

« Que fais-tu ? lui demanda Natsek.

— Je me prépare. Je vais retrouver mon fils. Quant à vous, préparez-vous également. »

Ils comprirent tous qu'il voulait rejoindre dans le domaine des morts celui de ses fils, perdu en kayak l'été précédent.

On se mit fiévreusement au travail : on évacua la maison de tout ce qui était en phoque, les vêtements, les peaux couvrant les plates-formes, les peaux tendues devant le mur du fond ou séparant les familles, les neuves et les vieilles, les déchets de couture, les sacs, les outres, les intestins séchés, la graisse, la viande, les os de phoque. L'oumiak fut descendu de son support et préparé en abri.

Quand tout fut prêt pour le deuil, le vieil éclopé, aidé de ses fils et de ses gendres, descendit de la plate-forme et, traînant à sa suite ses jambes paralysées, sortit de la maison. Toute la famille l'attendait : ses fils et ses brus, ses filles et ses gendres et leurs enfants.

Ce fut donc sur les mains qu'il avança vers la glace. On lui prodiguait des encouragements :

« Tout à l'heure, tu seras avec ton fils… disait Kounouk.

— Et avec ta femme ! disait Iguimadek.

— Tu vas les retrouver ! disait Aviyaya.

— Tu vas vivre là où il n'y a pas de famine !

— Pense aux phoques que ton fils te ramènera tous les jours.

— Il y aura tant de viande que tu en laisseras quand tu seras plein ! »

Au bord de la banquise, les hommes l'enveloppèrent dans la peau qui lui avait servi de couche.

« Dépêchez-vous ! disait le vieillard. Je peux à peine attendre.

— Voilà, nous avons fini.

— Au revoir à vous tous.

— Au revoir à toi. Au revoir…»

Et, pendant que les hommes le prenaient pour le jeter à l'eau, il cria, la tête tournée vers la mer :

« Je viens, mon fils, je viens ! »

Les femmes pleuraient, les enfants regardaient sans comprendre.

Les hommes lâchèrent leur fardeau qui tomba au milieu des glaces flottantes.

Au contact de l'eau, l'instinct de conservation reprit le dessus chez le vieillard. Il se débattit si bien qu'il défit la peau qui l'enveloppait.

Sa fille Natsek, celle qui lui était la plus chère, celle qui l'avait soigné le mieux, prise de pitié, lui cria :

« Ne te débats pas ! Mets la tête dans l'eau, père, mets la tête dans l'eau ! Ça durera moins longtemps ! »

Le vieillard mit la tête dans l'eau. Quelques soubresauts, un peu d'écume et tout fut fini.

7

LA FUITE

Un soir, Kounouk décida de consulter ses *esprits-aides*.

Quand toutes les fenêtres furent closes pour qu'aucune lueur ne puisse pénétrer dans la maison, il s'assit sur les dalles. On lui ligota solidement les mains derrière le dos et la tête entre les jambes, puis on éteignit la seule lampe qui fût allumée.

Le tambour plat se mit bientôt en mouvement. La peau de phoque qui fermait l'entrée du couloir vibra. Et chacun put entendre les pas lourds et lents d'un esprit qui entrait.

La séance dura toute la nuit, dans un vacarme assourdissant. Au matin, on enleva les peaux qui obstruaient les fenêtres. Kounouk était à la place qu'il occupait la veille. Ses liens ne s'étaient pas détendus, ses mains étaient gonflées et violettes. Il ne retrouve assez de force pour parler que lorsque le soleil fut au milieu de sa course : il avait dû chercher ses *esprits-aides* les plus puissants car les autres, ceux qui étaient venus jusqu'à lui, n'avaient pas été capables de le renseigner.

Il fallait partir tout de suite, avait été la réponse. Le fjord leur était hostile, ils risquaient d'y mourir tous de faim.

Malgré la neige qui tombait et les jours déjà courts, ils descendirent les oumiaks de leurs supports et les portèrent sur la jeune glace qu'ils avaient brisée à coups de pic et de harpon. Surchargés à Kringuek, les oumiaks étaient légers maintenant. Les squelettes des tentes et leur couverture de peau, quelques caisses, quelques ballots de vêtements, des bassines presque vides et les lampes à huile composaient toute la cargaison.

À l'avant, un homme cassait la glace à coups de pieu.

Deux autres, de chaque côté, élargissaient le chenal à la longueur des avirons. Ils étaient relayés quand les forces leur manquaient. Ils allaient s'asseoir alors dans le fond du bateau et y restaient sans bouger comme des phoques que l'on ramène de la chasse.

Les uns dormant, les autres peinant, ils avaient lutté ainsi plusieurs nuits et plusieurs jours pour se frayer un passage à travers la banquise. Ils arrivèrent enfin à la mer libre où ils accostèrent un grand floe sur lequel ils dressèrent les tentes pour prendre quelque repos. Malgré la mort de plusieurs enfants, l'espoir était revenu avec le soleil. Un chasseur ramena un phoque et les sourires reparurent sur les visages.

Mais le vent du sud-ouest se leva et, un matin, la terre ne fut plus qu'une petite ligne bleue au-dessus de la ligne blanche de la banquise. Puis la terre disparut dans la neige qui s'était mise à tomber.

Une nuit, ils sentirent le floe frissonner sous eux comme un grand corps vivant. Ils se précipitèrent hors des tentes. Le vent soufflait en rafales, la neige se collait par plaques aux vêtements et brûlait les visages. Le floe, pourtant immense était soulevé par les vagues.

Kounouk rassembla tous ses compagnons et prononça une formule magique. Dans la nuit, debout ou accroupis, serrés les uns contre les autres, ils écoutèrent le rythme monotone des paroles qu'ils ne comprenaient qu'à moitié.

Quand les derniers mots eurent été happés par le vent, le floe se brisa dans un craquement comme un coup de feu.

« Il s'en va en morceaux ! Il s'en va en morceaux ! » criaient-ils, et ils couraient comme courent les chiens sous le fouet.

Au matin, le vent avait tourné, la neige avait cessé de tomber, des trous de ciel apparaissaient dans les nuages. L'eau noire les entourait à perte de vue. Vers le large s'éloignait la moitié de leur floe, sur lequel une tente et un oumiak faisaient deux taches noires.

Ils se dénombrèrent : il manquait trois femmes et deux

enfants.

« Sans le charme, dit Kounouk, nous serions tous morts…»

Depuis longtemps déjà, le floe était venu se ressouder à la banquise. Du côté de la terre, toute eau avait disparu ; il n'y avait plus que de la glace immobile. Tout espoir semblait perdu. Il ne fallait pas songer à rejoindre la côte par ce chaos : abandonner tentes et oumiaks, c'était courir à la mort.

La faim, le froid, l'inaction sapaient petit à petit les corps et les esprits. Couchés dans leurs tentes, silencieux, hommes et femmes regardaient au-dessus d'eux les peaux secouées par le vent.

Une vieille femme s'était jetée à l'eau.

Un homme n'était pas revenu d'une reconnaissance qu'il avait tentée sur la banquise.

Un soir, Kounouk réunit tous les survivants dans sa tente et leur dit :

« J'ai pitié de mon fils. J'ai pitié des enfants qui sont là, de tous ceux qui vont mourir si nous ne tentons rien. Je vais demander conseil à mes *esprits-aides*. »

Dans l'obscurité et le froid, les voix appelant les esprits se firent entendre faiblement. Rares étaient ceux qui croyaient à l'utilité de ce dernier effort. Mais quand le chamane redemanda la lumière, quand on mit en mouvement la machine à faire le feu, l'espoir était dans tous les cœurs.

« Préparez-vous, dit Kounouk. Rassemblez tout. Démontez les tentes. Roulez les peaux. Au lever du jour, nous partons…»

Depuis des semaines, pas la moindre fissure ne s'était montrée dans les glaces compactes.

On démonta les tentes dans la nuit, on roula les peaux, on remplit les caisses, on empila les bassines vides et les lampes, les perches et les peaux. Le vent soufflait, passant sous les vêtements.

Les enfants pleuraient de froid.

Les oumiaks furent préparés, prêts à être portés dans la première ouverture d'eau.

Puis on attendit l'aube.

Agrippés les uns aux autres, ils s'étaient tournés vers le levant. Leur corps n'existait plus pour eux, ils l'avaient oublié. Le vent pouvait les modeler à sa guise, le froid les pétrir, la nuit les absorber. Une grande chaleur les consumait : l'attente du jour.

Il vint.

Non… il partit d'eux, ce jour. Ils distinguèrent d'abord leurs propres formes. En premier, ceux contre qui ils s'appuyaient, puis les autres ; puis les caisses, les paquets, les bassines, les oumiaks ; puis les glaces autour du floe.

Le jour, tout doucement, s'écartait d'eux. Il s'attardait à un iceberg, le dessinait, avant de s'éloigner davantage. La main du jour caressait le grand corps de la banquise avant de le prendre tout entier, avant de se saisir du monde.

« Préparez-vous », répéta Kounouk.

Sa voix réveilla la lumière et chacun s'aperçut qu'il faisait clair.

— Où ?

— Du côté de la terre. »

La terre, vers l'ouest, commençait à étirer sa longue ligne grise encore engourdie de nuit.

Les glaces étaient compactes, comme chaque matin, désespérément. Aucune fissure n'était visible. L'espoir s'enfuit.

Les objets furent rassemblés. Chacun inventait un geste à faire.

« Ici », dit Kounouk.

Dans l'amalgame des glaçons soudés au floe depuis si longtemps, s'ouvrait une craquelure large comme la main. Penchés en avant, les jambes droites, ils regardaient tous cette fente s'élargir, bouche sans fin gargarisant de l'eau noire.

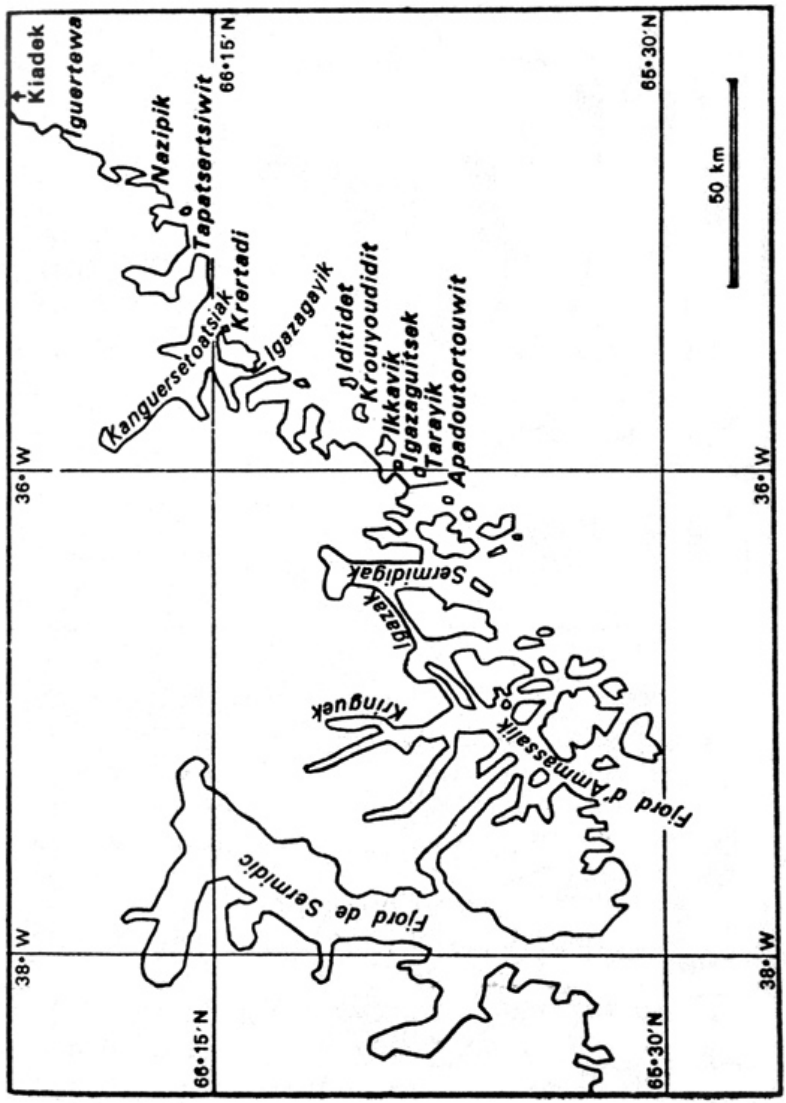
« Mettez mon oumiak à l'eau », ordonna Kounouk.

Les hommes apportèrent le bateau et le firent glisser sur le bord du floe. La crevasse était assez large maintenant pour le contenir, comme un couteau dans sa gaine. On le chargea par l'arrière ; Les femmes y prirent place. Kounouk y entra le

dernier. On ajusta les avirons : ils pouvaient maintenant battre l'eau de toute leur longueur, de chaque côté. Sous leur action, l'oumiak s'éloigna, laissant la place au suivant.

Le soir même, presque sans efforts, – le chenal s'était ouvert devant eux – ils arrivaient tout près d'Iditi, jusqu'où ils poussèrent leurs bateaux sur la glace, comme des traîneaux.

Ils avaient creusé la neige ensevelissant les murs écroulés de la hutte en ruine. Pour la couvrir, ils durent se servir des montants et des peaux de tentes, et même du peauage des oumiaks. Ils avaient bouché les ouvertures et les fenêtres avec des blocs de neige et de glace.



La malédiction de Maratsi les poursuivait. Les *esprits-aides* de Kounouk leur avaient permis de fuir Kiadek, et leur avait ouvert un passage jusqu'à la terre. Un charme les avait sauvés du désastre quand le floe s'était brisé. Mais la malédiction de Maratsi les poursuivait. Elle se montrait la plus forte.

Sauf quelques hommes qui parlaient encore chasser sans espoir, ils restaient étendus, attendant que la mort vînt en délivrer un, ce qui peut-être les sauverait tous.

Mais la mort hésitait.

8

L'HOMME GELÉ

Sur la glace du fjord, les deux hommes marchaient lentement côte à côte. Ils laissaient tomber la tête, glissaient les pieds sans les soulever. La surface était dure et leur permettait d'avancer sans trop de peine.

« Toujours rien, dit Kounouk.

— Oui… toujours rien, répondit Kagayik.

— Le vieil Ayâ avait raison, dit Kounouk. Voici le deuxième hiver de Grande Faim.

— Et peut-être bientôt les hommes blancs, kratouna, viendront-ils nous tuer tous…

— Oui, peut-être…»

Ils s'arrêtèrent un instant pour récupérer quelques forces.

« Je suis fatigué, dit l'un.

— Moi aussi », dit l'autre.

Ils restèrent longtemps silencieux avant de reprendre leur marche.

« Peut-être beaucoup d'entre nous disparaîtront-ils encore ?…

— Oui, peut-être…

— Ceux-là, au moins, les kratouna ne les tueront pas », dit Kounouk en riant de son rire silencieux.

Brusquement, il se jeta de toute sa longueur sur la glace, les jambes et les bras en croix. Devant lui, un harpon roulait. À côté de lui, Kagayik était dans l'eau jusqu'aux aisselles, les bras écartés, immobile, comme crucifié. Ses yeux et les tremblements de ses lèvres exprimaient la plus grande épouvante.

« Aide-moi ! aide-moi ! » disait-il à voix basse, comme

s'il avait peur que le son même de sa voix pût agrandir le trou d'eau dans lequel il était tombé.

Kounouk poussa son harpon en travers du trou, contre la poitrine de son compagnon qui se hissa lentement sur la glace, à plat ventre.

Ils avancèrent en rampant, éprouvant la surface avec leurs couteaux. Les lames s'enfoncèrent d'abord sans presque laisser de traces : la glace était pourrie par là ; ils avaient été bien imprudents – ou bien fatigués peut-être – de s'être aventurés ainsi sans mieux sonder devant eux. Puis de petits éclats de cristal jaillirent à chaque coup : le danger était passé ; les deux hommes se redressèrent.

« Je suis mort », dit l'homme.

Kounouk tourna la tête et le regarda : il était couvert de glace et son visage était jaune.

« Il faut marcher. Vite ! »

De toutes les forces qui leur restaient, ils se remirent en route.

« La hutte n'est plus si loin…

— Je n'y arriverai jamais… Je serai raide avant…»

Il marchait ; mais l'eau était entrée par la ceinture de son pantalon. Sur le moment, il n'avait rien senti. Maintenant, il se rendait compte que ses kamiks étaient pleins d'eau qui gelait déjà. Il en sentait l'étreinte de plus en plus étroite.

Une grande brûlure l'envahit depuis les pieds jusqu'à la ceinture.

« Je vais m'arrêter ici… dit-il.

— Tu peux encore marcher, protesta Kounouk.

— Oui… mais ici, ou plus loin, ce sera toujours la mort. Alors, j'aime mieux ici…

— Non, viens ! Que ferons-nous avec un chasseur en moins ? »

L'homme pensa à sa femme, à ses enfants.

La brûlure de ses jambes s'atténua. L'extrémité de ses doigts lui faisait mal, maintenant ; mais cette douleur disparut, elle aussi, comme toute inquiétude.

« Je ne sens plus mes jambes ni mes mains », dit-il.

Il commençait à boiter. Ses vêtements étaient rigides, comme de bois. À chaque pas, la glace, qui le couvrait tout entier, craquait.

Il s'arrêta. Kounouk, à grands coups, le frappa sur le dos, sur la poitrine, sur les jambes. Des plaques de glace tombèrent.

« Viens ! »

L'homme boitait de plus en plus.

« Ce n'est pas la peine… dit-il. Continue… Je vais rester ici. »

D'une pièce, il s'assit. Aucune douleur ne réveillait ses sens engourdis. Il n'avait ni chaud ni froid, son corps n'existait plus.

« Je vais rentrer, dit Kounouk, et nous viendrons te chercher.

— Si tu veux… mais ce ne sera plus utile…»

Kounouk continua sans se retourner, baissant la tête.

Kagayik s'étendit sur la glace du fjord. La faim n'aurait plus raison de lui maintenant, mais le froid. Il souffrirait moins ainsi. Il entendait sa respiration saccadée. Il toussa. Une toux qui venait du fond de sa poitrine. Il cracha des particules de bronchioles gelées.

« C'est la fin, déjà », pensa-t-il.

Au-dessus de lui les corbeaux volaient.

Quand les habitants d'Iditi vinrent le chercher, il était mort, raide comme les troncs de bois que l'on trouve dans la mer en été.

On passa une courroie autour de sa poitrine.

« Où le mettons-nous ? demanda-t-on en arrivant à la hutte.

— À côté du couloir, répondit Kounouk. La faim est sur nous…

— Comme un phoque ? En réserve ?…

— Oui, en réserve comme un phoque. »

Les hommes baissèrent la tête. Depuis de longues semaines, ils n'avaient vu aucun gibier. Même pas un ptarmigan…

La faim étreignait les habitants de la hutte d'iditi. Mais aucun ne voulait se résoudre à entamer le cadavre de l'homme qui dormait sous des pierres, près du couloir.

Le vieil Itiwiak mourut d'abord. Puis ce fut le tour de ses deux filles. Une nuit, le silence de la hutte fut brisé par leurs cris. Elles avaient toutes deux eu la même vision d'un être décharné, aux longues dents et aux mains noires, qui était venu se glisser entre elles sur la plate-forme. Le lendemain, on les trouva mortes, enlacées.

Quand la femme d'Itiwiak sortit de la hutte, personne ne la questionna. On avait compris. On entendit ses efforts dans le couloir, soupirant, se reposant avant de se remettre au travail. Sur le seuil, elle apparut, échevelée, tirant le cadavre de son mari derrière elle.

Kounouk dit une formule magique, expliqua les règles à suivre, puis le corps fut dépecé et les morceaux cuits. La femme en distribua à tous.

« C'est sucré comme de la peau de narval…

— Cela chauffe dedans…

— Il n'était pas trop maigre…

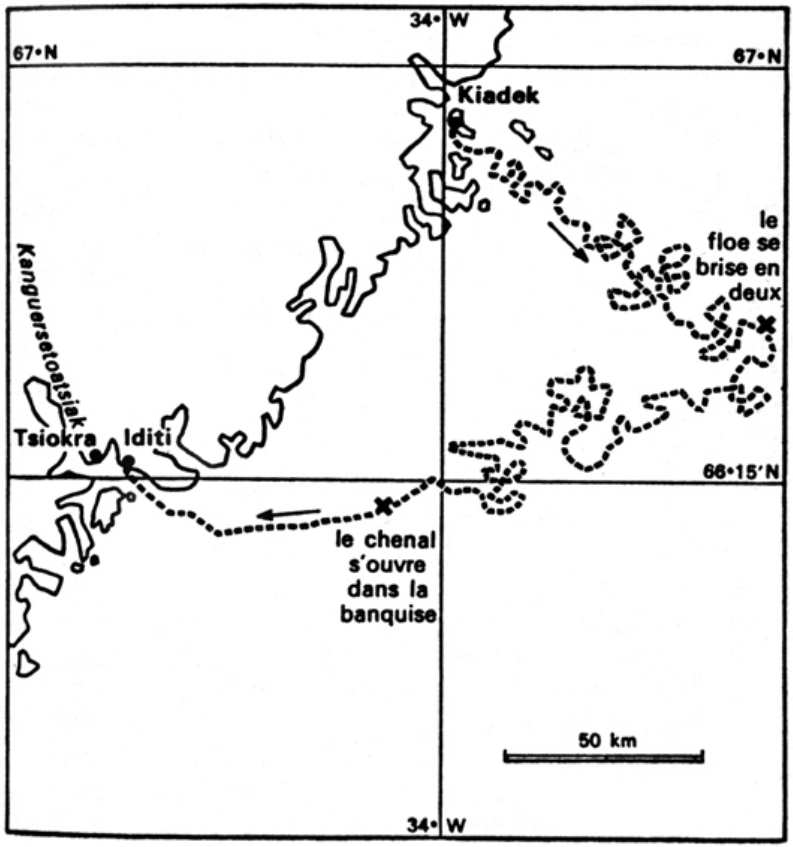
— C'est meilleur que de l'ours…

— Maintenant que j'en ai mangé, j'en veux encore, dit la femme. Donnez-m'en… j'ai faim…

— Nous avons tous encore faim ! Tu en as deux autres qui sont à toi, dehors devant le couloir. Va les chercher ! Rentre-les, si tu veux…»

La femme prit son couteau et sortit à nouveau.

Le soir, chacun éprouva une sensation de confort et de chaleur, venant d'un estomac à peu près satisfait. Mais il n'y avait plus, en réserve, que l'homme gelé, devant la porte.


34° W
67° N
67° N
Kiadek
le floe se brise en deux
Kangueraetoatsiak
Tsiokra
Iditi
66° 15' N
le chenal s'ouvre dans la banquise
50 km
34° W

9

LES DEUX PETITES SŒURS

Les jours s'allongeaient. Mais sur la glace du fjord aucun phoque ne se montrait.

La grande maison était presque vide.

Il ne restait plus dans la hutte que Kounouk et son fils, Aviyaya, le frère de Maratsi, sa femme et leurs cinq enfants, Iguimadek et Natsek.

Sur les dalles, il y avait les crânes et les os de tous ceux qui avaient été mangés au cours de l'hiver.

Depuis quelques jours, le garçon gémissait, les yeux fermés, immobile. Cette plainte régulière venait battre la grève de leurs sensations comme une vague. Parfois ils l'entendaient ; parfois ils l'oubliaient, comme on oublie le bruit régulier de la mer…

Un matin Kounouk se leva, sortit, prit son harpon sur le toit et descendit vers la banquise.

Le fjord était maussade. Son front était bas, têtu, mécontent. Son regard ne permettait point d'espoir, point de clémence.

Sur la surface grise, Kounouk avançait lentement vers la hutte de l'autre côté du fjord, et sa marche était coupée de nombreux arrêts.

Quand il distingua la maison, l'immobilité du lieu le frappa.

« Ils sont peut-être aussi tous morts, là-dedans », pensa-t-il.

Il monta vers la hutte, posa son harpon contre l'entrée du couloir et y pénétra.

Quand ses yeux furent habitués à l'obscurité, il vit qu'il en manquait beaucoup sur la plate-forme.

Il vit que le toit avait été fait avec la carcasse des tentes. Il vit qu'un des murs n'avait pas pu être terminé et que l'ouverture était bouchée avec de la neige. Il vit des ossements humains par terre ; de la glace sur les lampes, contre les murs, sur les plates-formes, et tombant en stalactites du toit.

Il aperçut ses deux nièces, couchées côte à côte.

« Où est ma sœur plus jeune ? demanda-t-il.

Elle est morte de faim, répondit l'une des jeunes filles en levant la tête.

— Venez avec moi dit Kounouk. Venez avec moi à Iditi… Hier, j'ai tué deux gentils phoques…»

Tous les yeux vivants de la hutte le regardaient maintenant.

« Eeeeeh ! Voilà le gentil petit oncle qui a encore tué quelque chose…

— Ne partez pas avec lui ! cria une femme : Je le connais, c'est mon cousin : il n'a pas tué de phoque, pas plus que les autres. »

Mais les jeunes filles se levèrent toutes les deux et sortirent de la maison, suivies de Kounouk, leur oncle. Devant le couloir, il ramassa son harpon, et tous les trois prirent la piste qu'il avait tracé pour venir.

Ils s'arrêtaient souvent, car les forces leur manquaient. Ils ne disaient rien, tout juste capables de reprendre leur souffle pour continuer.

Ils étaient, presque arrivés, après avoir désespéré bien des fois d'y parvenir, quand Kounouk dit :

« Voilà. »

Ils s'arrêtèrent. L'homme leva son harpon et le planta, droit, entre les omoplates de l'aînée, qui tomba, le visage dans la neige.

Sa jeune sœur se mit à courir.

« Yaaaah ! yaaaah ! » criait-elle.

Elle ne sentait plus la fatigue ni la faim.

En deux bonds, Kounouk fut sur le corps couché, y posa le pied, en retira le harpon, le lança aussitôt de toutes ses

forces vers sa nièce qui courait, et l'atteignit en plein dos. Elle s'arrêta et ses cris d'affolement devinrent des cris de douleur :

« Agaa ! agaa ! »

Elle restait debout. Elle ne tombait pas. Elle criait.

Et le harpon, immobile, était fiché dans son dos. Alors Kounouk prit son couteau et l'enfonça par-devant, dans l'épaule. Mais elle restait toujours debout. Il retira le couteau, et le poumon vint avec la lame, par le trou. Elle criait toujours. Il s'affola. Il frappa n'importe où. Mais elle ne tombait pas. Elle lui dit d'enfoncer le couteau dans le cœur, pour en finir…

Kounouk attacha les deux corps l'un derrière l'autre pour les remorquer, comme l'on fait de deux phoques. La charge était lourde, et à sa faiblesse était venue s'ajouter la frayeur.

Il n'avançait presque pas, courbé en avant, appuyé sur la courroie tendue. Il s'arrêtait, sans se retourner.

Bientôt, il dit à haute voix :

« Jamais je n'y arriverai… je ne peux plus…»

Il s'accroupit près de l'aînée, qui était attachée la première. Il la retourna, le visage vers le ciel. Sur la poitrine, il croisa, comme deux nageoires, les mains déjà blanches. À la base du cou, il fit une petite entaille avec son couteau. Il y appliqua les lèvres et souffla, comme il faisait l'été, au cours de ses chasses, pour faire flotter les phoques.

Puis il prononça un charme :

« Yaaa… yaaa… petit phoque, petit phoque, petit phoque…

Yaaa… yaaa… petit phoque que je viens de chasser…

Yaaa… yaaa… petit phoque que je viens de tuer…

Yaaa… yaaa… je suis fort, je suis fort…

Yaaa… yaaa… yaaa…»

Il se tourna ensuite vers la plus jeune.

Elles étaient plus légères, maintenant, et la trace que laissaient leurs corps dans la neige, derrière lui, paraissait moins profonde.

Dans la bassine de Natsek, sous laquelle ils avaient fait un feu de bois avec une poutre du toit, bouillaient les quartiers de viande.

« Elle ne voulait pas se décider à mourir, dit Kounouk soudain.

— Qui ?

— La plus jeune. »

La gorge de Natsek se serra.

« La plus jeune ? demanda-t-elle.

— Oui…»

Après un silence, il se tourna vers la femme et demanda :

« Qu'as-tu ?

— Rien !

— Si ! »

Sans répondre, elle fouilla dans la bassine et, du bout de la pique, retira un morceau de viande encore crue.

« Regarde ! dit-elle.

— Alors ? demanda-t-il.

— Elle ne veut pas se laisser cuire non plus… Nous serons obligés de la manger comme ça…»

10

AVIYAYA

Le temps passait. Les nuits devenaient plus courtes, les jours plus longs.

Assis sur la plate-forme, Kounouk travaillait une courroie avec l'assouplisseur. Il le maniait de toutes les forces qui lui restaient. Il le tirait vers lui, pesant du poids de son corps. Parfois, il tâtait la courroie du doigt, pour en évaluer la souplesse.

« Fils ! » appela-t-il.

Le garçon se souleva sur les coudes et répondit :

« Oui ?

— Viens m'aider. »

Le garçon se leva en gémissant, frappa ses vêtements pour en faire tomber le givre qui les couvrait, comme il couvrait presque tout l'intérieur de la hutte.

« Tiens ce bout. »

Avec son couteau, Kounouk fit une fente dans la courroie, puis un nœud, puis une boucle qu'il fit coulisser plusieurs fois. Il l'ouvrit, la passa par-dessus la tête de son fils, et dit :

« Va sous la plate-forme ! »

Il y monta lui-même. Debout, il se pencha en avant, sans plier les genoux. Son fils lui tendait la courroie par une fente. Il la saisit, la tira à lui et l'enroula autour de son poignet. Puis, comme pour hisser sur la glace un phoque harponné, il se lança violemment en arrière. Sous la plate-forme, quelques soubresauts, le battement d'abord rapide des poings ; et, bientôt, plus rien.

Pendu en déséquilibre au bout de la courroie, Kounouk attendit encore avant de relâcher sa tension.

« Voilà, dit-il enfin. Ainsi, il ne souffrira plus de la faim. »

Il souleva son anorak, se gratta le ventre, réfléchit un instant et ajouta :

« Maintenant qu'il est mort et que son âme est en route, pourquoi continuerions-nous à souffrir de la faim, nous qui n'avons pas la chance d'être morts ?

— Iguimadek, dit-il, pourquoi ta femme ne dépècerait-elle pas ? »

Natsek commença aussitôt à découper le cadavre.

Kounouk alla s'asseoir sur une caisse, ouvrit la bouche et s'immobilisa. L'effort l'avait exténué.

Iguimadek, couché sur la plate-forme, se pencha vers lui et lui chuchota à l'oreille :

« La malédiction de Maratsi est sur nous…

— Oui… Elle est toujours sur nous.

— Écoute… Il faut la retourner contre lui. Son frère Aviyaya est ici, avec nous… Par lui, nous pouvons nous débarrasser de la malédiction. Et elle se retournera contre celui qui l'a prononcée !

— Oui… Peut-être alors pourrons-nous vivre…

— Oui… Peut-être. »

Kounouk ne bougea pas. Mais dans ses yeux brillaient mille petites lampes.

Les deux hommes étaient montés sur un petit iceberg. Ils avaient fouillé du regard, un à un, tous les recoins de la banquise.

« Rien, dit Aviyaya.

— Comme d'habitude », dit Kounouk. Ils étaient engourdis par le froid et se sentaient las.

« Partons…

— Oui, rentrons…» Ils se levèrent.

Aviyaya descendit le premier vers la glace, à petits pas.

Kounouk décrocha de son épaule la longue courroie qu'il portait, en ajusta la pointe sur l'extrémité de son harpon et

leva le bras. Devant lui dansait le dos d'Aviyaya. De toute sa force, le harpon y pénétra. L'homme roula jusqu'à la banquise.

Kounouk fut près de lui aussitôt.

Aviyaya le regardait.

« Qui est-ce qui a raconté des choses sur moi ? » demanda-t-il.

Sans répondre, l'autre ramassa le harpon et le ficha dans le corps, qui se recroquevilla autour de lui.

Kounouk s'accroupit près du cadavre et le déshabilla. D'abord, il coupa la tête au ras des épaules et la posa sur un bloc de glace, pour que les yeux puissent voir ce qui allait suivre. Pièce par pièce, il démantibula le corps aux jointures. Il coupa les annulaires et les quatrièmes orteils, dont il arracha les ongles pour s'en faire des amulettes. Puis, les orbites, il fit sauter les yeux, qu'il mit dans sa poche. Enfin, il entassa tous les morceaux, les couvrit de neige et partit.

Iguimadek chassait de son côté sans succès. Avant de rentrer, il était monté sur une hauteur pour faire un dernier tour d'horizon.

C'est alors que, sur la neige, il vit du sang encore rouge.

« Qui donc a tué un ours ? » se demanda-t-il.

Il courut vers la tache, espérant être l'un des premiers et ainsi s'assurer une plus grande part.

À coups de pied, il défonça le tas de neige imbibé de sang.

« Qui donc a tué un morse ? » dit-il à haute voix, croyant reconnaître le premier morceau qui apparut.

Il regarda autour de lui, mais ne vit pas le trou d'eau dans lequel l'animal aurait pu être tué.

Il se mit à gratter avec les mains.

« Peut-être n'aurons-nous plus faim maintenant ? » pensa-t-il.

« Kê ! »

Ce qu'il avait pris pour un crâne de morse était les fesses d'un homme…

Tard dans la nuit, la femme d'Aviyaya rentra dans la hutte. Elle avait cherché son mari, appelé tout le long de la rive et sur la banquise.

« Où est mon mari ? » avait-elle demandé.

Mais personne ne lui avait répondu.

Elle s'assit à sa place.

« Pourquoi garder de la graisse pour le feu, maintenant qu'il ne reviendra plus ? pensa-t-elle à haute voix.

Elle rassembla les lichens et la graisse qui lui restaient. La lampe était sale. Elle voulait une belle flamme, bien chaude, la dernière peut-être à laquelle ses cinq enfants et elle-même se réchaufferaient. Pour nettoyer la lampe, elle la prit à deux mains et la souleva.

« Yaaaah ! »

Dans le creux du support, sous la lampe, il y avait un œil…

Kounouk revint près du corps le matin, avec Iguimadek.

« Je croyais que c'était un ours, puis un morse ; mon estomac se réjouissait déjà, dit ce dernier.

— Qu'il se réjouisse ! Nous n'aurons plus faim… C'est Maratsi et les siens que la famine va faire disparaître maintenant. »

D'un sac, ils retirèrent d'abord le flotteur de kayak du mort et sa courroie. À la base du crâne, en haut du cou, derrière les vertèbres, ils firent un trou. La chair était dure, gelée. Ils passèrent la courroie par le trou, puis ils mirent le crâne et les doigts dans le flotteur. Ils attachèrent l'œil qui restait à une pierre plate, porte d'un piège à renard. Ils ramassèrent les morceaux épars et, portant chacun un fardeau, ils se dirigèrent vers la côte. Là, ils allaient disperser les morceaux. Le flotteur et son contenu allaient être coulés dans un lac sans issue ; de même, l'œil fixé à la pierre. Les membres et le tronc seraient ensevelis dans des crevasses, déposés au sommet de montagnes ou jetés à la mer. Ainsi, jamais l'âme ne pourrait revenir, jamais elle ne pourrait

reprendre corps pour se venger.

Quand, le soir venu, les deux hommes se retrouvèrent, harassés, dans la hutte, ils apprirent que la femme d'Aviyaya s'était suicidée dans la journée, entraînant ses cinq enfants dans la mort.

La malédiction avait été brisée et retournée contre Maratsi.

Bientôt, en effet, Kounouk tua un narval qui était venu respirer par un trou de la banquise. La Grande Faim était terminée pour ceux qui avaient vécu jusque-là, pour Kounouk, pour Iguimadek et pour Natsek…

11

NATSEK

L'été était revenu et, avec lui, la débâcle des glaces.

Kounouk, Iguimadek et Natsek se nourrissaient maintenant des phoques que les hommes harponnaient de la rive. Les oiseaux étaient revenus. Les perdrix des neiges avaient perdu leur pelage blanc ; elles étaient brunes, pierres parmi les rochers, presque invisibles quand elles restaient tapies. Mais dès que la peur les prenait, qu'elles se mettaient à courir ou qu'elles s'envolaient, elles devenaient une proie facile pour Natsek, qui les chassait à coups de cailloux – et les manquait rarement.

Dans les creux, il ne restait que quelques plaques de neige qui s'écoulaient en ruisselets jusqu'à la mer et faisaient chanter la terre et les rochers. Le fjord était libre de glaces depuis longtemps. Kounouk et Iguimadek avaient tué assez de phoques pour couvrir leurs kayaks et leurs tentes. Ils mettaient maintenant toutes les peaux en commun pour terminer un oumiak et descendre vers le sud, vers des rives plus hospitalières, moins désertes.

Kounouk était assis sur une pierre, devant sa tente. Il se laissait chauffer par le soleil, clignant un peu des yeux. Il sentait la chaleur pénétrer ses épaules et l'agréable engourdissement de ses reins.

Il bâilla et, ramassant un éclat de bois, le tailla soigneusement en pointe, avant de le passer entre ses dents.

Il se mit à penser à l'hiver de famine duquel il était sorti, seul survivant de sa hutte avec Iguimadek et Natsek.

Iguimadek revenait du torrent, penché en arrière, tenant en main la grande bassine de bois ornée de motifs en ivoire

de narval.

« En voilà de l'eau ! » lui cria Kounouk pour être aimable.

L'autre lui répondit dans son effort, d'une voix qui semblait sortir de l'estomac :

« Natsek, ma femme, en a besoin. »

Bientôt, Iguimadek reparut. Il s'assit par terre et se mit à couper des coins de bois. Il travaillait penché en avant, la tête baissée, le couteau à long manche appuyé à un genou. Quand les coins furent terminés, il se leva, les enfila dans la fente d'un tronc qu'il avait trouvé en mer quelques jours auparavant et les y enfonça à grands coups de pierre. Le tronc se fendit avec un cri. Il recommença l'opération. Puis, se rasseyant, il tailla des copeaux avec son couteau.

Kounouk se leva et s'approcha d'Iguimadek.

Il suçait son cure-dent et sifflotait.

« Que de copeaux ! » dit-il.

Il se pencha et ramassa un gros morceau de bois qu'il porta à sa bouche. Il le mordit pour en éprouver la dureté.

« Mm ! Il est dur et beau, ton bois !

— Oui… c'est du bon bois pour un harpon ou un kayak…

— C'est pour quoi faire, tout ce bois ? ajouta Kounouk après un instant de silence.

— C'est pour faire du feu. Nous allons faire cuire…» répondit Iguimadek.

Alors, Kounouk souleva le gros morceau de bois qu'il tenait en main et le laissa retomber sur le crâne qu'il avait devant lui. Iguimadek s'affala, le nez dans les copeaux.

L'autre le regarda. Puis il entra dans la tente où Natsek était assise derrière la grande cuve à eau que son mari venait de rentrer. Il se pencha, prit la cuve et dit à la femme :

« Viens, nous allons faire cuire…»

Elle sortit après lui.

« Ah ! fit-elle en voyant son mari par terre.

— Ramasse les copeaux, lui dit Kounouk. Nous allons le faire cuire dans l'eau qu'il est allé chercher, avec le bois qu'il

a préparé. »

En silence, elle ramassa les copeaux autour de la tête du mort.

« Tsidamana !… s'exclama-t-elle. Enfin, nous mangerons encore de cette gentille petite viande d'homme ! »

CINQUIÈME PARTIE

MATTAK

1

LA PÊCHE AU REQUIN

EMPRISONNÉ, tapi au fond du fjord de Sermidik, se trouve Parnagayik (l'endroit-où-le-vent-fait-tourbillonner-la-neige-de-vilaine-façon). La hutte est bâtie au pied de falaises noires bordant un massif montagneux, désertique et sauvage. Les pics et les glaciers s'y perdent dans les nuages. Du haut de ces montagnes, la neige s'éboule, s'accrochant aux pointes ou planant jusqu'au sol, comme un aigle aux vastes ailes repliées. Les avalanches naissent aux cimes invisibles et s'écrasent à leurs pieds, faisant trembler la terre. Longtemps encore on peut voir la brume bleutée de leur chute. Parfois, un sérac, grand comme un iceberg, se détache du ciel : il prend son élan, intact et pur, il brille comme un météore. D'abord, il semble immobile, comme s'il cherchait le but de sa course, puis, toujours serein, il vient s'anéantir en mille pièces d'argent sur l'encoignure ou la falaise qu'il a choisie.

En face, la côte est basse, rongée par le grand glacier qui s'est retiré. Surplombant les dos montagneux, arrondis et pelés, écrasant le fjord, le désert sombre ou lumineux découpe dans le ciel son profil implacable.

La hutte de Mattak était construite sur les rochers nus, au pied des falaises noires de Parnagayik : un amas de pierres et de terre enseveli sous la neige.

Quand survint la première grande famine de l'hiver 1882, il y vivait seul avec sa vieille mère, sa femme et ses trois jeunes enfants.

Quelques phoques conservés sous des pierres, un peu de viande séchée, une outre d'huile rance et de cresson, deux estomacs de phoque pleins de sang, les trois chiens, tous les vêtements superflus leur avaient permis de ne pas mourir de

faim avant d'atteindre l'été.

Mais, au cours de l'hiver, la femme, manquant de lait, avait jeté son dernier-né dans la mer par un trou de la banquise.

C'est à Parnagavik qu'ils vivaient encore tous les cinq l'hiver suivant, quand vint la deuxième grande famine, celle de 1883-1884. Tous les cinq, c'est-à-dire Mattak, sa femme, la vieille grand-mère et les deux enfants qui leur restaient.

L'été avait été mauvais : la glace s'était accrochée dans presque tous les bras du fjord ; le chasseur n'avait tué que quelque phoques ; les narvals ne s'étaient pas montrés ; airelles, cresson, pissenlits n'avaient pas poussé.

Les quelques réserves que Mattak avait pu faire furent vite épuisées.

Aussitôt que l'état de la glace le permit, Mattak partit pêcher le requin à peau bleue.

Il s'était servi, comme appât, d'un vieux morceau de graisse déjà trop desséché, à peine odorant. Il en avait jeté d'autres par le trou qu'il avait creusé dans la glace. Puis sa mère, sa femme et ses enfants étaient venus l'aider à faire du bruit pour attirer le requin.

Ce fut tout d'abord une grande explosion de gaieté. La vieille s'était mise à chanter la première, parodiant la danse de la fillette timide, mimant le battement du tambour plat avec ses mains osseuses et bleutées par le froid. Sa fille s'était jointe à elle. Puis les enfants avaient couru en criant, pendant que Mattak, au rythme du chant, frappait et grattait la glace de la pointe de sa lance. Dans cette demi-lumière de fin de jour qui est le jour lui-même quand le soleil ne se lève plus, ces cinq ombres tournaient autour du trou en criant et gesticulant comme des démons. Aucune forme phosphorescente n'apparut dans les eaux noires, et, bien vite, cette soif de bruit se calma.

Ils étaient rentrés alors dans la nuit, laissant Mattak seul. Lui, resta de longs jours sans revenir, voyant la lueur du soleil

paraître au sud pendant quelques heures, puis s'évanouir.

Mais la pêche ne donna rien.

Les plantes marines que les femmes et les enfants réussissaient à arracher des rochers composèrent bientôt leur seule nourriture.

Mattak, ayant des notions de magie, avait essayé de briser la glace qui, chaque jour, épaississait sur la baie. D'une vieille tombe il avait retiré le crâne qu'il apporta au rivage. Puis ayant arraché de la hutte une motte d'herbe, de celles qui calent les poutres du toit, il avait dressé le crâne sur le bord de la banquise, en face d'un bloc de glace gros comme une tête, il avait couvert le crâne avec des algues, et le bloc de glace avec la touffe d'herbe. Il avait jeté un tibia humain dans la mer, tout près de la maison, par une des rares ouvertures de la banquise. Mais la glace avait continué d'épaissir.

La cueillette des algues elle-même devint impossible.

Et il ne resta plus rien.

La tempête, le vent, la neige, le froid interdisaient toute tentative de chasse, tuaient tout espoir de vivre.

2

TIDERIDÂK

Un matin, Mattak rassembla ce qu'il avait de plus précieux : sa pointe de harpon à lame de fer, la longue courroie de son flotteur, et la magnifique tête de harpon en ivoire de narval dont il était si fier.

Dans la hutte sombre, tous les yeux étaient tournés vers lui.

« Où vas-tu ? lui demanda sa mère.

— À Tideridâk, voir si je peux trouver de la pourriture à rapporter.

— Mais si tu échanges tes armes, dit sa femme, comment chasseras-tu quand les phoques reviendront ?

— Cela ne fait rien. Il faut d'abord durer jusque-là.

— Ne t'éloigne pas longtemps, supplia sa mère. Si tu tardais, nous ne vivrions pas.

— Si je reste, nous ne vivrons pas non plus. »

Le vent du nord, le nekrayak, soufflait. La neige tombait si dense qu'elle s'accumulait malgré le vent.

« Il fait bien mauvais », pensa-t-il.

Il marcha toute la journée, arc-bouté contre la tempête, les bras en balancier pour avancer dans la neige fraîche qui lui montait presque aux hanches et s'agrippait à lui à chaque pas, comme un être vivant.

De crainte de ne pas pouvoir partir, il marcha sans s'arrêter jusque tard dans la nuit.

Il vit enfin la maison de Tideridâk se découper, imprécise, derrière le voile noir de la nuit. Il monta vers elle.

Soudain, son pied buta contre quelque chose de long sous la neige.

« Mauvais, mauvais. Mort de faim celui-là, ou celle-là. Rien à espérer ici…», pensa-t-il.

Il entra cependant, voulant se reposer avant de faire demi-tour. La vaste maison était aussi silencieuse qu'obscure. Les pas de l'homme résonnèrent dans le couloir comme dans une caverne.

« Qui es-tu ? demanda une voix.

— Mattak, de Parnagayik.

— Il y a la faim, chez vous ?

— Oui, il y a la faim. Je suis parti pour trouver de quoi manger pour les miens. »

Après un silence, il ajouta par politesse :

« Il y a la faim, ici ?

— Oui, il y a la faim. Il y a déjà des morts.

— Puis-je dormir ?

— Oui, sur la plate-forme de fenêtre. »

En s'avançant vers l'endroit qui lui était ainsi désigné, il buta contre un corps humain. Un frisson le secoua. « Ils mangent déjà de l'homme, ici ! Les pauvres ! Je ne resterai pas longtemps !…»

Il s'étendit sur la surface glaciale, les genoux repliés sur le ventre. À côté de lui gisait une forme qui soufflait bruyamment. Un gargouillement suivi d'un sifflement. Pour ne plus entendre cette respiration de mourant, il enfonça sa tête dans le capuchon de son anorak et se força à réfléchir. « Je ne veux pas l'entendre, cette respiration de phoque sous la glace… Ils ont la faim, ici. Ils mangent de l'homme… Certainement… Sinon, pourquoi ce cadavre laissé dans la hutte ? Je vais entrer. Je vais le leur dire. Et repartir demain pour l'autre côté d'Igayartewa. Peut-être m'y donnera-t-on un peu de graisse… De la graisse… Rien qu'un petit morceau… Un tout petit morceau dans la bouche, qui fond et coule et qui réchauffe… Ils mangent de l'homme ici… Si chez moi on meurt, ce seront les miens qu'il faudra manger… Les petits s'en iront probablement les premiers, comme d'habitude. Ou peut-être la vieille… Mais je trouverai de quoi manger pour eux. Rien qu'un morceau de graisse, un tout petit morceau

seulement pour apaiser leur faim…»

Quand il se réveilla, son voisin ne respirait plus.

Il se leva, enjamba le cadavre étendu par terre et sortit dans le froid, le vent, la neige et la nuit.

Il marcha longtemps. Puis vint le jour. Puis la nuit de nouveau, et il marchait toujours, courbé sous le vent, luttant contre l'emprise de la neige profonde dans laquelle il traçait péniblement sa piste. Son estomac le faisait Souffrir. À bout de souffle, à chaque instant, il s'arrêtait malgré le froid. Il pensait avec appréhension à son retour et se représentait tous les yeux brillants d'espoir qu'il allait éteindre de ses paroles.

Il arriva enfin et pénétra dans la hutte. Il faisait noir, comme dehors. Il en fut soulagé.

« Tu es rentré ? dit sa femme.

— Oui, je suis rentré.

— Il y a la faim, à Tideridâk ?

— Oui, il y a la faim…»

Mattak entendit sa fille pleurer doucement. Il remercia la nuit qui ne lui permettait pas de voir.

« Il y a l'a faim, ajouta-t-il, et ils mangent de l'homme. »

Il alla s'étendre tout habillé près de la fenêtre.

« Tu ne viens pas ici ? lui demanda sa femme.

— Non. Je vais dormir et repartir au jour. J'irai de l'autre côté, plus au sud, pour un peu de graisse. »

Au matin, il se leva et s'en fut retirer de sa caisse, avec regret, un bout de fer long comme la main. Il l'avait trouvé autrefois sur une poutre qui flottait entre des glaces. Il l'ajouta au paquet fait la veille.

« Où vas-tu ? demanda sa femme.

— À Poubik, d'abord.

— Ne pars pas ! Si tu partais, nous ne vivrions pas…

— Et de quoi pourrions-nous vivre, si je restais ici ?

— Grands yeux voient moins que petits yeux-dit sa

mère.

— Oui, répondit Mattak, mais paresseux pour chercher de l'eau trouve la bassine vide quand il a soif ! »

3

POUBIK

Et il partit sur la glace, dans la neige et le vent. « Malgré le froid, il doit y avoir de l'eau à Tsarpak. Et de la glace pourrie… pensait Mattak. Je vais faire un grand détour vers le milieu du fjord, éviter Tideridâk et Tsarpak, arriver sur Poubik…»

Pendant trois jours, dirigé par l'instinct, il lutta contre la tempête. Trois jours ? Trois nuits surtout, car le jour ne durait que quelques heures, des heures effrayantes : à chaque instant il espérait voir la côte, qui ne pouvait être loin. Mais tout était blanc. Sa vue s'affaiblissait. Il se heurta à des icebergs. Pas une seule fois il ne sentit la glace céder sous son pied. Il put juger ainsi de l'épaisseur exceptionnelle de la banquise dans ce fjord miné par les courants.

Au cours de la troisième nuit, il aperçut soudain le rivage. Il y monta. Pour identifier l'endroit, il palpa les rochers mis à nu par le vent. N'en pouvant plus de faim et de fatigue, il s'étendit dans un creux pour attendre la lumière.

Quand le jour pointa, il voulut se lever. Ses mains étaient insensibles. Ses jambes ne le portaient plus. Il tomba plusieurs fois avant d'atteindre la banquise. Là, arrêté brutalement par un trou où son pied resta pris, il s'étala sans forces, le visage dans la neige brûlante. Étendu, inerte, sanglotant comme un enfant, il pensa aux siens qui attendaient dans le nord. S'aidant des ongles – il avait retiré ses gants pour avoir meilleure prise – il s'agrippa comme il put, réussit à se relever, à dégager son pied.

Mattak reconnut la terre où il se trouvait à un gros rocher arrondi par la neige : il avait passé la nuit à Imikertâyik, sur une île isolée, encore loin de son but. Une

violente envie de vomir le prit, qui ne le quitta plus. Il reprit sa marche épuisante, traînant ses pieds, qu'il ne pouvait plus soulever.

Il marchait toujours, inconscient, quand se dressa devant lui une masse qui n'était pas un iceberg. Il s'arrêta et distingua une passe étroite : une falaise à gauche ; à droite, une pente abrupte, quelques rochers. Il était au pied de l'îlot d'Akernanak.

Une hutte avait été construite là-haut, il le savait. Il appela de toute sa voix. Rien ne répondit… Il lui fallait aller voir. Il réussit à se hisser jusque sur l'île, à travers neige, glace et rochers. Devant lui brillait une fenêtre, enfin ! du feu, de la chaleur, des vivants, de quoi manger, rien qu'un morceau de graisse, un tout petit morceau de graisse !… Il avança en titubant. La lumière disparut. Il n'y avait là qu'une bosse de neige sous laquelle dormait pour l'hiver la ruine de la hutte abandonnée.

« Poubik n'est pas si loin… Si je m'arrête, je ne repartirai plus. »

Il se laissa glisser jusqu'à la glace. Ses membres étaient comme morts.

Il reprit sa marche d'obsédé, avançant sans cesse dans le bruit de torrent de son sang, dans le torrent de ses pensées.

Soudain, il entendit quelque chose. Il s'arrêta. Là, sur un fjord, la glace craquait sous des pas lourds et lents. Ce ne pouvait être qu'un ours. Pourquoi n'avait-il pas pris son harpon avec lui ? Pourquoi n'en avait-il que la pointe ? D'ailleurs, qu'aurait-il fait, dans cette nuit, seul, sans chiens, sans forces ? Il pressa le pas, espérant arriver à Poubik pour les prévenir à temps. Un grognement lointain s'arrêta. Il ouvrit la bouche, pencha la tête, tendit l'oreille. Un autre grognement répondit au premier. Ils devaient être deux, peut-être un mâle et une femelle… Vite ! Ne pas attendre… Repartir…

Les forces lui étaient revenues. Il courait presque. Deux

ours… Toute cette viande ! Toute cette graisse ! Et une grande part pour lui… Fini, la faim pour lui et pour les siens… et pour ceux de Poudik ! À bout de souffle, il ralentit sa course, la poitrine en feu.

La lumière du jour – le quatrième depuis son départ – montait au sud quand il arriva au cap sur lequel se trouvait la maison de Poubik. Il distingua les oumiaks sur leurs supports, seules taches noires. Il approcha… Devant la hutte, une femme vint verser le contenu d'une bassine. Elle le vit, s'arrêta un instant et rentra en courant. Tandis qu'il gravissait la rive, des hommes sortirent.

« Nanok ! Nanorteogayik ! cria Mattak sans attendre de les avoir atteints.

— Où ?

— Là-bas, sur la glace ! Je l'ai entendu cette nuit ! Peut-être même y en a-t-il deux ! »

Les hommes avaient déjà disparu dans la maison. Ils en ressortirent tout habillés, leurs lances à la main, et partirent en courant dans la direction que Mattak leur indiquait. Des femmes étaient là, qui les regardaient.

« Entre ! » dirent-elles.

Il enleva péniblement son anorak. Il crut défaillir en le retirant par-dessus la tête. Une petite fille prit la vareuse et l'emporta sous l'oumiak.

Il faisait chaud et bon dans la hutte. Les lampes à huile étaient presque toutes allumées. Derrière les flammes, des visages lui souriaient. Des enfants jouaient sur la plate-forme.

« Il y a la faim, ici ? demanda-t-il.

— Oui, il y a la faim. Depuis plus d'une lune, les hommes n'ont rien ramené de la chasse. Mais nous avons encore des réserves et de la graisse.

— Et chez vous, dans le nord, il y a la faim ? lui demanda-t-on.

— Oui, il y a la faim, la Grande Faim. Je n'ai absolument rien mangé depuis cinq jours. Et chez moi, il n'y a plus rien. Je suis venu pour échanger mes armes contre de la graisse, pour leur rapporter à eux, dans le nord.

Les femmes le regardèrent. Il était appuyé contre un mur, le dos à la fenêtre. La lueur des lampes éclairait son visage inerte, ses yeux sans vie, ses pommettes plus saillantes encore par le renfoncement des yeux et le creux des joues, et surtout cette affreuse contraction des mâchoires qui ne trompe pas. Elles n'avaient pas remarqué le timbre lointain de sa voix.

L'une d'elles lui tendit un morceau de graisse grand comme la main. Il le prit et le porta à sa bouche. Dans ses mâchoires naquit une douleur qui montait jusqu'aux oreilles. Avant même que la graisse ne fût à ses lèvres, il eut la bouche pleine de salive qu'il avala avec peine. Il ferma les yeux, prit le morceau du bout des dents et en coupa une petite tranche au ras du nez. Elle était odorante et magnifiquement savoureuse. Elle avait un goût sucré, chaud, un peu rance, légèrement piquant. Ce devait être de la graisse vieille déjà, de la graisse d'un phoque barbu assez âgé. L'huile qui en sortait coulait entre ses dents, sur sa langue, dans sa gorge, semblait le baigner tout entier, lui redonner la vie. Son cœur se mit à battre plus vite, son sang à courir, à sonner dans ses tempes, derrière ses oreilles, dans sa gorge, dans la paume de ses mains, au creux de son estomac. Le bruit de torrent qu'il entendait depuis si longtemps se transforma en un bouillonnement intense. Sous ses paupières, devant ses yeux fermés, il vit des flammes comme des soleils, des écharpes comme cent aurores boréales, un scintillement comme celui des étoiles qui marquent la Grande Piste dans le ciel des claires nuits d'hiver. La douleur de ses mâchoires s'apaisa, il avala le morceau qu'il avait coupé.

Il rouvrit les yeux.

« Merci », dit-il.

En deux coups de dents, le reste disparut. Maintenant, il avait chaud dans l'estomac, dans les paumes, au creux des bras, aux pommettes, sous les cheveux, et froid à la nuque, entre les omoplates, à l'extrémité des membres.

« Je suis fatigué, dit-il. Nous parlerons des échanges quand les hommes rentreront avec l'ours.

— Dors sur la plate-forme de la fenêtre, si tu veux, dit l'une des femmes.

— Tiens voilà une peau pour te coucher, dit une autre.

— En voici une autre pour te couvrir », dit une troisième.

Il fut réveillé par les chasseurs qui rentraient. L'un d'eux était déjà assis sur la plate-forme et enlevait son anorak. C'était Kranok. Il faisait nuit de nouveau.

« Où est l'ours ? demanda Mattak.

— Quel ours ? lui répondit Kranok.

— Quoi, quel ours ?

— Oui, quel ours ?

— Mais… celui que j'ai entendu la nuit dernière, entre Akernanak et ici…

— Il n'y a pas d'ours.

— Vous ne l'avez pas eu ?

— Non. Nous ne l'avons pas eu. »

Mattak se tut, car il ne comprenait plus. Après un silence, Kranok ajouta :

« Il n'y avait pas d'ours et il n'y en a jamais eu !

— Il n'y en a jamais eu ? Mais je l'ai entendu marcher cette nuit, pas loin de moi et grogner. Peut-être même deux ours. J'ai vraiment entendu…

— Tu as peut-être entendu, mais il n'y en avait pas.

— Pas de trace non plus ?

— Même pas de traces !

— Mais…

— Tais-toi ! »

Mattak se tut.

Une femme intervint en sa faveur.

« Il a la Grande Faim, dit-elle.

— Il y a la Grande Faim chez vous ? demanda Kranok.

— Oui. Depuis longtemps, nous n'avons plus rien. Et tout à l'heure, quand je suis arrivé ici, je n'avais rien mangé depuis cinq jours. Alors, elle m'a donné – qu'elle en soit

remerciée – un morceau de graisse grand comme ça. Et je l'ai mangé. Merci. Et j'ai dormi maintenant. »

Bientôt tous les hommes furent de retour. On discuta de l'événement. Chacun raconta ce qu'il avait vécu pendant ces quelques heures, la tactique qu'il avait suivie, le chemin qu'il avait parcouru, les émotions qu'il avait ressenties. L'un avait cru se trouver en face d'un ours, mais ce n'avait été qu'un hummock jaune. L'autre entendit des appels et pensa un instant que l'ours avait été tué ailleurs. Un troisième ne réussit pas à grimper sur un petit iceberg trop glissant. Un quatrième aperçut, au sommet d'une falaise, un makagayik[xv] tout nu qui scrutait la glace pour y découvrir un phoque à voler aux hommes. Mais aucun n'avait vu de traces d'ours.

« C'est un esprit du fjord qui s'est moqué de toi », conclut Kranok.

Une femme distribua de la viande séchée, dont elle donna une petite tranche à Mattak. Depuis longtemps, il n'avait été à un pareil festin, quoique sa part ne fût pas plus grande qu'un doigt.

Il eut envie de partir. Mais il se tut, jugeant plus sage d'attendre pour ses échanges que les hommes eussent dormi.

Bientôt, ceux qui revenaient de cette chasse malheureuse s'étendirent. Mattak en fit autant, espérant ainsi mieux digérer le bout de viande qu'il venait de manger.

Il se réveilla. Il faisait complètement sombre dans la maison. Toutes les lampes étaient éteintes. Il entendit des ronflements : ils dormaient tous. Son estomac lui faisait mal, et tous ses membres aussi. Il pensa à sa femme, à ses enfants, à sa mère. Quand il était parti de Parnagayik, il n'y avait plus que quelques rares morceaux de graisse bouillie et re-bouillie. Cela faisait sept jours qu'il était parti. Il se représenta les siens, étendus sur la plate-forme. Il crut entendre ses enfants pleurer de faim et de froid. Puis il les vit, couchés sur le ventre, genoux remontés sur l'estomac, silencieux.

« Dès que ceux-là seront réveillés, se dit-il, j'échangerai

ce que j'ai apporté contre ce qu'ils pourront me donner. J'attendrai qu'ils m'offrent encore quelque chose à manger, puis je repartirai vers le nord. »

Quand les lampes à huile furent rallumées, Mattak se racla la gorge et dit :

« Je suis venu ici avec mes armes. Je voudrais les échanger contre de la nourriture à rapporter aux miens, là-bas, dans le nord. »

Un court silence. Il attendit, la gorge sèche.

Kranok répondit :

« Fais voir ! »

Il déballa les objets qu'il avait apportés : la pointe de harpon, la longue courroie, le morceau de fer, la belle tête de harpon en ivoire de narval. L'homme les soupesa, les tâta, les caressa. Il apprécia tout particulièrement les pièces de fer, qui avaient une grande valeur.

« Je veux bien les prendre, dit-il. Que veux-tu en échange ?

— Ce que tu pourras me donner. »

Kranok se tourna vers sa femme :

« Apporte un morceau de graisse », dit-il.

Elle enfila ses kamiks, descendit de la plate-forme et sortit de la maison. Elle rentra bientôt avec une tranche longue comme l'avant-bras et large comme trois mains.

« Bien comme cela ? demanda-t-elle.

— Oui, ça va, dit l'homme en prenant la graisse et en la tendant à Mattak. J'aimerais pouvoir te donner davantage. Mais il y a la faim chez nous aussi. Et après ce morceau, il ne m'en restera guère.

— C'est suffisant ainsi, dit Mattak.

— Oh ! non, dit l'homme. C'est bien peu.

— Mais non ! C'est bien suffisant. C'est même beaucoup.

— Ne dis pas ça. Cela ne vaut même pas la peine d'en parler, c'est si peu. Mais aujourd'hui, il m'est impossible de t'en donner davantage. Il y a la faim.

— Oui, je sais. Merci.

— À toi aussi. »

Mattak plaça la graisse dans le petit sac fait d'une vessie d'ours qu'il avait apporté, le ferma et le posa en soupirant derrière lui. L'autre ramassa les pièces d'ivoire et de fer et les rangea dans le fond de sa caisse, qu'il referma. Il s'assit sur elle et soupira à son tour.

« Donne-nous quelque chose », dit-il à sa femme.

Elle prit un morceau de graisse dans une écuelle, en coupa deux petits quartiers et les leur tendit.

Mattak avala le sien presque sans mâcher, se leva, prit le petit sac et dit :

« Merci. Maintenant… je vais partir.

— Oui. Merci à toi. Attends, qu'elle aille chercher ton anorak. »

Une petite fille alla prendre la vareuse dans l'oumiak. Il l'enfila, mit le capuchon sur sa tête et sortit.

« Bonne route, dirent-ils dans la hutte, alors qu'il était déjà dans le couloir.

— Merci, répondit-il, pour les miens, dans le nord, qui m'attendent. »

4

SAVANGANARTIK

Dehors, il faisait clair, à peine. Il neigeait toujours, une neige mouillée qui tombait droit. Des déchirures dans le ciel laissaient voir un plafond de nuages gris.

« Mauvais », pensa Mattak.

Il descendit vers la rive. Le sang ne bourdonnait plus dans ses oreilles. Il n'avait plus froid. Mais son estomac le faisait terriblement souffrir.

« C'est parce que j'ai mangé. C'est toujours ainsi : manger un peu, avec la Grande Faim, c'est pire que de ne pas manger du tout… Si je mangeais maintenant, cela passerait, bien sûr… Je vais aller à Savanganek. Ce n'est pas si loin… C'est même tout à côté… Je vais y aller voir, peut-être me donneront-ils quelque chose…»

Et il se mit en route vers le sud.

Il marcha sans arrêt jusqu'à la nuit. À sa gauche, la côte dessinait des lignes familières. Sur son dos, il sentait le petit sac, tout léger, qui le frappait à chaque pas. C'était une sensation agréable. Il y avait là-dedans de quoi manger. Il rentrerait à la maison avec toute cette graisse. Il arriverait en criant qu'il rapportait de la nourriture. Il la découperait en tranches dès son arrivée, et la distribuerait à ses enfants, à sa femme, à sa mère. Lui-même n'en prendrait qu'une toute petite part, puisqu'il avait mangé. Il n'y toucherait pas en cours de route. Il rapporterait le morceau intact. Ils éprouveraient les mêmes joies et les mêmes douleurs que lui. Ils sentiraient, comme il l'avait senti lui-même, l'huile chaude couler dans leurs bouches et dans leurs gorges… Le petit sac ballottait sur son épaule et la graisse était là, à portée de sa

main. En elle, il y avait cette force de bonheur et le remède contre la douleur lancinante de son estomac. Tant qu'elle était dans ce sac, ce n'était que de la graisse de rien du tout. Un chien n'en ferait qu'une bouchée. Un corbeau n'en viendrait pas à bout. Ils auraient moins faim ou plus faim du tout. Ils ne s'en sentiraient pas plus heureux. Mais pour lui et les siens, c'était le bonheur qui ballottait ainsi sur son épaule. Tout leur bonheur qu'il avait là, tout entier dans son petit sac. Et leur vie aussi.

Il faisait nuit. Les déchirures dans le ciel avaient disparu. Sur les sommets invisibles, le vent s'était levé. Mattak l'entendait gronder, comme le sang, hier, à ses oreilles. C'était une tempête qui descendait sur lui. Elle briserait peut-être la glace du fjord. Il ne pourrait plus revenir chez lui qu'en faisant un immense détour. Combien de jours ? En aurait-il la force ? Et pendant ce temps-là, les siens l'attendraient. L'attendraient-ils ? Peut-être pas. Ils seraient déjà partis… Il n'y avait plus rien à manger, là-bas. Sans doute ne retrouverait-il que leurs corps sur la plate-forme… Un peu de graisse les sauverait. De cette graisse qui ballottait sur son épaule.

La nuit grise était tombée sur lui et le vent s'était engouffré dans le fjord, soulevant la neige en tourbillons hauts comme les icebergs. Pour distinguer la côte, il s'en approcha et dut marcher dans le chaos des glaces brisées par les marées et ressoudées par le gel. Dès qu'il s'en éloignait, il se sentait perdu. La fatigue était revenue. À la douleur de son estomac s'était ajoutée celle de ses yeux qui scrutaient la nuit.

La tempête grandissait. Il fallait trouver un abri, sinon il serait perdu, glacé, mort au petit jour. Il chercha la petite baie où devait être la maison abandonnée de Savanganârtik. Un sifflement régulier le guida. Il savait qu'au cap qui la précédait, les courants étaient plus forts et les marées plus

violentes qu'ailleurs dans le fjord. La glace y était donc moins épaisse, et l'air emprisonné sous la banquise avait peut-être trouvé un trou pour sortir à chaque vague. Il se dirigea vers le son. Il ne s'était pas trompé. Quand il y arriva, il reconnut le cap. De l'air s'échappait par intermittence entre deux blocs de glace. Malgré le bruit de la tempête, il put entendre l'eau qui battait le pied des rochers sous la banquise. Au large, la mer devait être démontée, pour envoyer ainsi son ressac si loin. Cela n'annonçait rien de bon non plus. Il entra dans la baie et monta vers la hutte. Il la découvrit, ensevelie sous la neige. Une boursouflure lui indiqua le couloir. Il se mit à déblayer l'entrée, avec ses mains, comme une bête. Il descendit de presque toute sa hauteur jusqu'aux pierres. Il tâta le toit, localisa l'ouverture. Il travailla encore avec acharnement, sentant la sueur lui couler sur le visage. Le vent et la neige pénétraient sous ses vêtements. Il entendait, sans y prêter attention, le halètement de sa respiration. Il jugea enfin que l'abri était suffisant. Il s'y affala, insensible, inerte.

Lorsqu'il reprit conscience, une masse lui écrasait les jambes et le ventre. Il se releva brusquement et donna de la tête contre les dalles qui couvraient le couloir dans lequel il était étendu. Le choc l'étourdit. Il retomba en arrière. Pendant son repos, le vent avait poussé la neige dans le trou. Elle s'était accumulée, dure et lourde, pesant sur lui de tout son poids. Mattak dut briser la couche compacte qui l'emprisonnait. Il faisait encore – ou peut-être de nouveau – nuit. La tempête était déchaînée. La neige crépitait autour de lui. Soudain, Mattak se souvint de son petit sac et de la graisse qu'il contenait. Il eut tout à coup trop chaud, mais il claquait des dents : le petit sac était introuvable. Il fouilla partout, grattant autour de lui et sous lui comme un chien affamé, grognant comme un animal. Il le découvrit enfin, profondément enfoui sous la neige. Le serrant entre les bras, il s'allongea et attendit. Quand les forces lui furent revenues, il ouvrit le sac, prit son couteau et coupa un petit morceau de la

graisse bienfaisante.

Quatre ou cinq jours plus tard, il était encore étendu dans le trou. Il ne pouvait plus respirer par le nez : la glace avait bouché ses narines. Le petit sac était à même sa peau, vide, sous son anorak. Il essaya de se lever, mais ne le put : il était emprisonné dans un bloc de glace compacte. Ses cheveux étaient collés par le gel dans le capuchon. Le froid avait dû revenir ; et, avec lui, le temps s'améliorer, la neige s'arrêter de tomber et le vent mollir. Il réussit à briser la glace, à repousser la neige qui fermait le trou. Dehors, il faisait clair. Il sortit. Le ciel était encore couvert mais les nuages étaient hauts. Il pouvait distinguer l'autre côté du fjord et deviner, au nord, le fond de Sermidik. Il s'y représenta sa maison et les siens. Combien de temps avait-il passé là ? Depuis combien de jours était-il parti de chez lui ? Ils étaient sûrement tous morts là-bas. Maintenant que, sans s'en rendre compte, il avait mangé toute la graisse qui lui avait coûté si cher, maintenant qu'il n'avait plus rien à rapporter chez lui, maintenant qu'il n'avait plus rien à échanger, pourquoi rentrer ? Ils étaient morts, là-bas. Ils ne pouvaient être encore en vie.

Il s'assit sur le tas de neige qu'il avait fait en dégageant l'entrée du couloir, appuya ses coudes sur ses genoux, posa son menton dans ses mains. Son tour était venu. L'hiver précédent, il avait passé au travers. Qu'avaient-ils donc tous fait à la Déesse-des-animaux-marins pour qu'elle gardât, loin des hommes, deux hivers de suite – en signe de mécontentement – tous les animaux de la mer ? Qu'avaient-ils donc fait, eux tous, pour qu'elle s'obstinât à les affamer ainsi ? Aucun chamane n'avait donc réussi à la calmer ?

Sur la glace, venant du nord, un homme avançait à pas rapides. Le vent avait dû tasser la neige sur le fjord, car l'homme n'enfonçait pas. Sur son dos, il portait un anorak

plein comme une outre.

C'était Kranok. Il était parti le matin même de Poubik, dès que la tempête avait fait relâche. À la tombée de la nuit, il serait à Ikatek, où sa mère et ses deux sœurs l'attendaient depuis longtemps. Il leur apportait de la viande séchée et de la graisse. Il avançait à petits pas pressés, et son souffle sortait de ses lèvres et se condensait sur son nez.

Tout à coup, il vit un homme, petit trait noir vertical, sur la maison abandonnée de Savanganârtik. Il s'arrêta et, se parlant à lui-même à haute voix, tant était grand son étonnement :

« Kê ! un homme ! »

Quand il passa au pied de la maison :

« Qui es-tu ? cria-t-il.

— Moi ! »

Alors il reconnut Mattak.

« Que fais-tu là-haut ?

— Je vais me laisser mourir de faim ici.

— Alors, si tu veux mourir, pourquoi ne te jettes-tu pas à l'eau par un trou de glace ? »

Et il continua son chemin.

5

SAVANGANEK

À la nuit, Mattak descendit au rivage et détacha un hummock, dont il ferma l'ouverture de son abri après s'y être couché. Ainsi, il put dormir jusqu'au lendemain.

Les tiraillements de son estomac le réveillèrent. La douleur lui remplissait le ventre, les côtes et montait jusqu'à la base du cou. Il avait mal dans le crâne, aux tempes, à la naissance du nez, dans la nuque. Ses mains étaient chaudes, le reste de son corps froid. Il poussa le bloc de glace. Il faisait jour et le temps n'avait pas changé.

Il descendit sur la banquise et reprit péniblement sa route vers le sud.

Il marchait, la tête pendante, presque plié en deux, les bras ballants, les pieds traînant sur la glace.

À Savanganek, il n'y avait que les femmes et les enfants. Les hommes étaient partis, la veille, pour Ikatek, avec Kranok.

Mattak entra dans la hutte sans enlever son anorak. Il s'arrêta à l'intérieur, sur le seuil, et s'appuya contre un des murs du couloir.

« Kiataramina ! dirent les femmes.

— Moi ?

— Tu viens du nord ?

— Oui, je viens du nord.

— Il y a la faim, chez vous ?

— Oui, il y a la faim, la Grande Faim.

— Tiens, voici un morceau de graisse pour toi. »

Il s'avança vers la femme, prit la graisse, remercia et vint s'asseoir sur la plate-forme de fenêtre. Le morceau était grand comme deux doigts. Il essaya de le faire durer le plus

longtemps possible. Mais quand il l'eut dans la bouche et qu'il sentit la chaleur savoureuse lui glisser dans la gorge, les contractions de son estomac devinrent si violentes qu'il ne put attendre, il l'avala.

« Et ici, dit-il après un silence, il y a la faim ?

— Oui, il y a la faim. Tous les chiens sont morts. Depuis presque une lune, les hommes n'ont rien rapporté de la chasse ; mais nous avons encore un peu de graisse et quelques réserves.

— Tu étais à Savanganârtik ? demanda l'une des femmes.

— Oui, plusieurs jours. Avec la tempête.

— Kranok a passé ici et nous a raconté. Il t'a vu sur la maison, il a cru d'abord que tu étais un inertewa[xvi]. »

Une autre ajouta :

« Il nous a dit que tu voulais te laisser mourir là-bas.

— Oui, j'ai dit ça.

— Et tu ne t'es pas laissé mourir ?

— Non.

— Tu voulais te laisser mourir de faim ?

— Oui, je voulais.

— Tu venais de Poubik ?

— Oui, je venais de Poubik.

— Kranok nous a raconté que tu avais fait un échange avec lui.

— Oui, j'ai échangé.

— Et qu'il t'avait donné presque la moitié de sa réserve de graisse.

Mattak resta silencieux un instant, puis il dit :

« Tous les miens étaient à Parnagayik quand je suis parti.

— Combien avais-tu d'enfants ? demanda une femme.

— Deux, cet hiver.

— Les pauvres petits… Il y a longtemps que tu es parti ?

— Oh ! oui, il y a longtemps, il y a beaucoup de jours.

— Et maintenant, c'est peut-être trop tard ?

— Oui, dit Mattak, c'est trop tard. » Ils restèrent

silencieux.

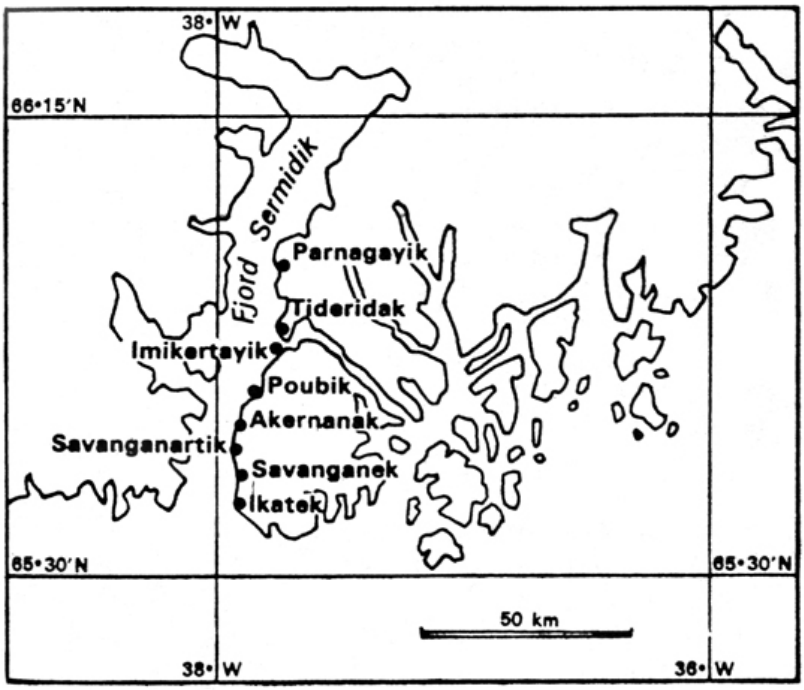
Une femme soupira et dit :

« Les pauvres petits ! »

Puis, tout d'un coup, elle ajouta :

« Mais… qu'as-tu fait de la graisse que tu avais échangée à Kranok ?

— Je ne sais pas… Je l'ai peut-être mangée ? » Toutes les femmes se mirent à rire, et Mattak avec elles.



Dans un coin, un enfant mastiquait de la viande séchée. Sa mère lui dit, montrant l'homme :

« Va lui donner un morceau. Va…»

Le petit garçon coupa la moitié de ce qui lui restait et le lui apporta.

« Merci, mon gentil-petit-bout-d'homme !

— À toi aussi, répondit la mère. Et ailleurs, dans le nord, il y a la faim ?

— Oui, il y a la Grande Faim partout. Ils mangent de l'homme à Tideridâk.

— Oui, ils mangent de l'homme ?

— Oui, ils mangent de l'homme. »

Les femmes étaient atterrées. Un grand nombre des leurs étaient morts de faim l'hiver précédent. Beaucoup d'entre elles avaient failli mourir. Certaines s'étaient nourries de viande humaine. Elles savaient toutes les souffrances physiques et morales que cela représentait.

« Les pauvres ! dit l'une d'elles en pensant à ceux qui étaient obligés d'en arriver là.

— Et chez toi ?

— Chez moi, quand je suis parti, il y avait la Grande Faim aussi. Je suis allé d'abord à Tideridâk, où ils n'ont rien pu me donner. Mais nous n'avons pas mangé de l'homme… Maintenant, il est trop tard, je suis parti depuis si longtemps… Il ne doit plus y en avoir dans ma hutte.

— Oui… Cela vaut mieux ainsi », conclut la femme.

Au soir, les hommes revinrent d'Ikatek. Mais Mattak n'était plus là.

« Il est venu, dit une femme.

— De Savanganârtik ?

— Oui.

— Alors ? Il ne s'est pas laissé mourir de faim ? dit Kranok.

— Oh ! non. Il a mangé toute la graisse qu'il t'avait échangée. »

Ils se mirent tous à rire.

La tempêtes recommença le lendemain.

« Reste ici, dirent les hommes à Kranok, qui voulait rentrer chez lui, à Poubik.

— Oui, répondit-il. Je resterai aujourd'hui, mais si le mauvais temps continue demain, je partirai quand même. Il n'y a pas si loin, d'ici Poubik. »

La journée passa en bavardages et en jeux, pour oublier la faim. Dehors, la tempête sévissait, violente. Malgré la longueur du couloir d'entrée, des paquets de neige venaient

fondre sur les dalles du sol.

« Où peut-il être ? demanda tout à coup Kranok.

— Oui, où ?

— Peut-être à Savanganârtik de nouveau ?

— Oui… Et quand tu y passeras demain, tu le reverras, et il te dira qu'il veut se laisser mourir là-bas ! »

Ils se mirent tous à rire.

« Le pauvre ! Pourquoi ne se jette-t-il pas à l'eau par un trou de glace ? dit un homme qui avait pitié de lui.

— Oui, pourquoi ? Cela vaudrait mieux ! »

Le lendemain, la tempête n'avait pas molli. Sortir eût été se perdre.

Kranok attendit donc un jour de plus.

Le surlendemain enfin, le temps s'améliorant, il partit, accompagné des hommes qui allaient chasser.

Dans la hutte, les femmes et les enfants restèrent seuls. Les unes cousaient, les autres jouaient, silencieux.

Ils entendirent soudain quelqu'un entrer.

« Qui est là ? cria une femme.

— Moi ! »

C'était Mattak. Il avait passé les trois jours de tempête entre deux rochers, n'osant rentrer tant que les hommes et Kranok étaient là.

Il s'arrêta sur le seuil, véritable homme de glace. Les femmes le regardèrent en silence.

« Viens te coucher sur la plate-forme, ici. Il y fait plus chaud, dit l'une d'elles.

— Non ! répondit Mattak. Je reste ici, à la place des chiens. »

Il se secoua à peine et s'étendit, claquant des dents. Une femme lui fit porter un petit morceau de graisse, qu'il avala. Puis il s'endormit.

Quand les hommes revinrent de la chasse, Mattak était reparti.

« Il est revenu, dit une femme.

— Qui ? Celui du nord ?

— Oui.

— Il n'était donc pas rentré chez lui ?

— Non ! Il était resté entre deux rochers pendant que vous étiez là. Il a dormi ici aujourd'hui. Et il est reparti avant votre retour.

— Il n'a rien dit ?

— Non, il n'a rien dit.

— Il n'a pas dit qu'il partait ?

— Non, il ne l'a pas dit.

— Il est peut-être derrière la maison, ou entre les deux rochers ?

— Peut-être.

— Je vais voir, dit un homme. Sans doute a-t-il peur. »

On l'entendit appeler à plusieurs reprises, passer derrière la hutte, appeler de nouveau.

« Il n'est pas là, dit-il en rentrant. Il est probablement parti.

— Non. S'il était parti, il aurait profité du jour. Il est près de la maison. Il a peur d'y entrer quand nous sommes là. Il ne se sent plus un homme…»

6

LE CHIEN CREVÉ

Mattak reparut le lendemain, après le départ des chasseurs. Il alla s'asseoir sur la plate-forme où il avait dormi la veille. Un instant, il resta les jambes pendantes, le regard vide, puis il dit :

« Un chien crevé derrière la maison…»

Après un silence, il ajouta :

« À qui ?

— À mon mari », répondit une femme. Mattak soupira, se frappa les jambes l'une contre l'autre pour en faire tomber la neige.

« Ce chien, qu'en feras-tu ?

— Rien.

— Pourquoi ne le mangerais-je pas ?

— Mange ! »

Il ressortit, alla chercher le chien et le remorqua jusque dans la maison. La bête n'était pas lourde. Ses pattes étaient recroquevillées et sa gueule ouverte. Il y avait longtemps qu'elle était morte de faim. Elle était gelée et dure comme un rocher.

Mattak s'assit dessus.

« Ça fait froid aux fesses », dit-il après un instant.

Le chien fondait petit à petit sous lui. Il le retourna, pour faire fondre l'autre flanc. Il pensa soudain que le chien serait tout de même meilleur cuit.

« Je donne mon petit sac de vessie d'ours à celle qui me fera cuire ce chien.

— Moi, si tu veux…»

Maintenant, il n'avait plus qu'une pensée : il allait manger de la viande à sa faim. À sa faim ? L'animal était

vraiment bien maigre. Il ne pensait plus qu'à cela, oubliant dans son excitation toute sa fatigue, toutes ses souffrances.

Avec son couteau, il commença le dépeçage. Les femmes le regardaient, amusées. Il fendit le ventre et en élargit l'ouverture avec les mains. La chair était encore dure et se déchira : il enleva sans peine le bloc des entrailles, encore gelées. Puis il coupa les côtes au ras du sternum, du côté droit. La cage thoracique s'ouvrit comme une boîte. Il arracha la plèvre et les poumons. Puis, lâchant le couteau, sous les rires des femmes, il brisa ce qui restait, cassant, déchirant, déchiquetant.

Il coupa un morceau gelé, au goût âpre et prononcé, le mâcha et l'avala.

« C'est tout de même moins bon que du phoque » dit-il en riant.

Puis il fourra tout dans la bassine que la femme avait préparée.

Toute la journée, il mangea. Tout d'abord pour tromper l'attente, des tranches de chair crue, à peine fondue. Puis, sans arrêt, il fouilla à pleines mains dans la bassine. Il en sortait les morceaux les plus cuits, les enfournait dans sa bouche et en cherchait d'autres. Debout près de la baleine, il mangeait. Il plongeait la main dans l'eau bouillante et pêchait au hasard. Il ne prenait pas la peine de ronger les os qu'il déposait auprès de la lampe.

Après quelques heures, quand il ne resta plus que la plèvre et les poumons encore crus, Mattak s'attaqua aux os. Il les racla soigneusement avec son couteau, les fendant pour en extraire la moelle, coupant tous les cartilages, les nettoyant si bien qu'un loup affamé n'y aurait plus rien trouvé.

Le jour baissait. Les chasseurs allaient rentrer. Mattak se sentit tout à coup anxieux d'en finir. Les poumons et les plèvres ne voulaient toujours pas cuire. Sans plus attendre, il les ramassa au fond de la bassine. Les lambeaux sanguinolents lui coulaient entre les doigts. Il y mordit à pleines dents, les déchiqueta, les avala par grandes aspirations bruyantes. Du sang coulait sur son menton. Les femmes le regardaient, mais

cela ne les amusait plus.

« Merci », dit-il quand il eut fini.

Il s'essuya la bouche du revers des mains ; les frotta sur son pantalon à hauteur des hanches ; reprit ses gants ; remit sur la tête le capuchon de son anorak, et dit :

« Je pars. Je rentre. Merci à vous tous. »

Et il sortit de la hutte en rotant.

Au loin, sur le fjord, les hommes revenaient.

Il revit sa hutte alors que le soleil venait de se coucher pour la troisième fois depuis son départ de Savanganek. Dans la nuit presque complète, il y monta. Mais il n'osa pas entrer. Il s'arrêta devant la fenêtre et resta un instant immobile. Puis il dit à voix basse :

« Vous là-dedans ! »

Après un long silence, il répéta, plus fort :

« Vous là-dedans ! »

Mais comme il ne recevait pas de réponse, il s'accroupit contre le mur pour passer la nuit.

Le jour vint. Il se leva, pénétra dans le couloir et s'arrêta au seuil. Il faisait aussi sombre qu'en pleine nuit.

« Vous êtes là ? »

Il prêta l'oreille. Mais il n'entendit que le vent qui passait par les trous de la fenêtre.

Il entra.

Lorsque ses yeux furent habitués à l'obscurité, il put distinguer sur la plate-forme ses enfants, sa femme, sa mère, morts.

Il s'approcha, enleva ses gants et s'étendit auprès d'eux. Puis il posa la tête de chacun de ses enfants sur son bras gauche et glissa son bras droit sous celles de sa femme et de sa mère.

Au-dessus de lui, des aiguilles de glace pendaient du toit. Il les compta. Leur nombre était grand. Pourquoi les

comptait-il ? À quoi bon ? Pourquoi vivait-il encore ? Pourquoi avait-il lutté ? Comment avait-il pu espérer si longtemps ? Les siens étaient déjà partis pour le grand voyage vers le domaine des morts. Bientôt, lui aussi prendrait la même piste. Il les rejoindrait vite. Ensemble, ils feraient ce rude trajet.

Sur ses bras pesaient les têtes de ses enfants, de sa femme, de sa mère. Les glaces et le temps sont maîtres. Il ferma les yeux et attendit.

CONCLUSION

Le récit était terminé.

Un long silence s'établit sous la coupole huileuse de l'oumiak où les peaux d'ours brillaient dans la clarté dansante de la flamme iodée qui découpait les visages, faisait saillir les pommettes.

Notre espace, limité par la coque du bateau au-dessus de nos têtes, nous protégeait de ce qui était dehors, de ce qui n'était pas nous, nous donnait une impression de sécurité, de confort.

La carotte de tabac noir que Kâra avait soigneusement ensalivée pendant qu'elle parlait, sortait du foyer de sa pipe comme une cheminée. Elle la prit et l'enfourna dans une joue.

« Donne-moi ton couteau », me demanda-t-elle, la bouche pleine.

Elle gratta longuement le culot, en colla la gueule contre les lèvres, renversa la tête et, du manche du couteau, tapa sur la base du fourneau pour en fait tomber les cendres dans sa bouche.

Doumidia poussa un profond soupir.

Deux chiens grognèrent au bord de l'eau.

Je sortis.

Il faisait encore jour, et tout à l'heure il ferait de nouveau jour.

Il était presque minuit. Aujourd'hui se fondait en demain, sans autre frontière qu'un nouveau départ insensible vers la lumière, comme la montagne hachurée de neige et ses deux glaciers jumeaux se fondaient dans leur image sur l'eau du fjord. Sans lever les yeux, je pouvais compter les crevasses, suivre la courbe régulière des moraines symétriques ; mais la découpure du ciel disparaissait sous les fleurs de jeune glace qui se formaient à mes pieds.

La neige, bleue comme un lac de source, la montagne,

brune comme une chaude fourrure, tranchaient sans relief sur le ciel d'or de minuit. Une brume légère montait du fjord, en franges, en volutes transparentes. Un iceberg tournait lentement sur lui-même.

Là-bas, près de cette glace transparente, un petit pétrel nageait, plongeait, reparaissait. Quand il était sous l'eau, je pouvais distinguer le battement de ses ailes pointues. Puis il se perdait dans l'image immobile de l'iceberg ou de la montagne.

Roux sur le fond roux du rocher, l'oumiak étirait sa forme allongée. Les caisses, les bassines, les seaux, les avirons, les paquets de peaux de phoque, d'ours ou de vêtements s'étageaient, hors d'atteinte de la marée, comme des épaves laissées par la tempête.

Un goéland vint planer au-dessus de moi. Son ventre était blanc, et grise l'extrémité de ses ailes. Je percevais le bruissement de son vol. Il resta là un instant, et son image aussi sur l'eau du fjord. Puis il repartit sans bruit vers la falaise aux oiseaux, pour s'y blottir.

Le Groenland immuable avait posé sur nous sa grande main apaisante.

DU MÊME AUTEUR

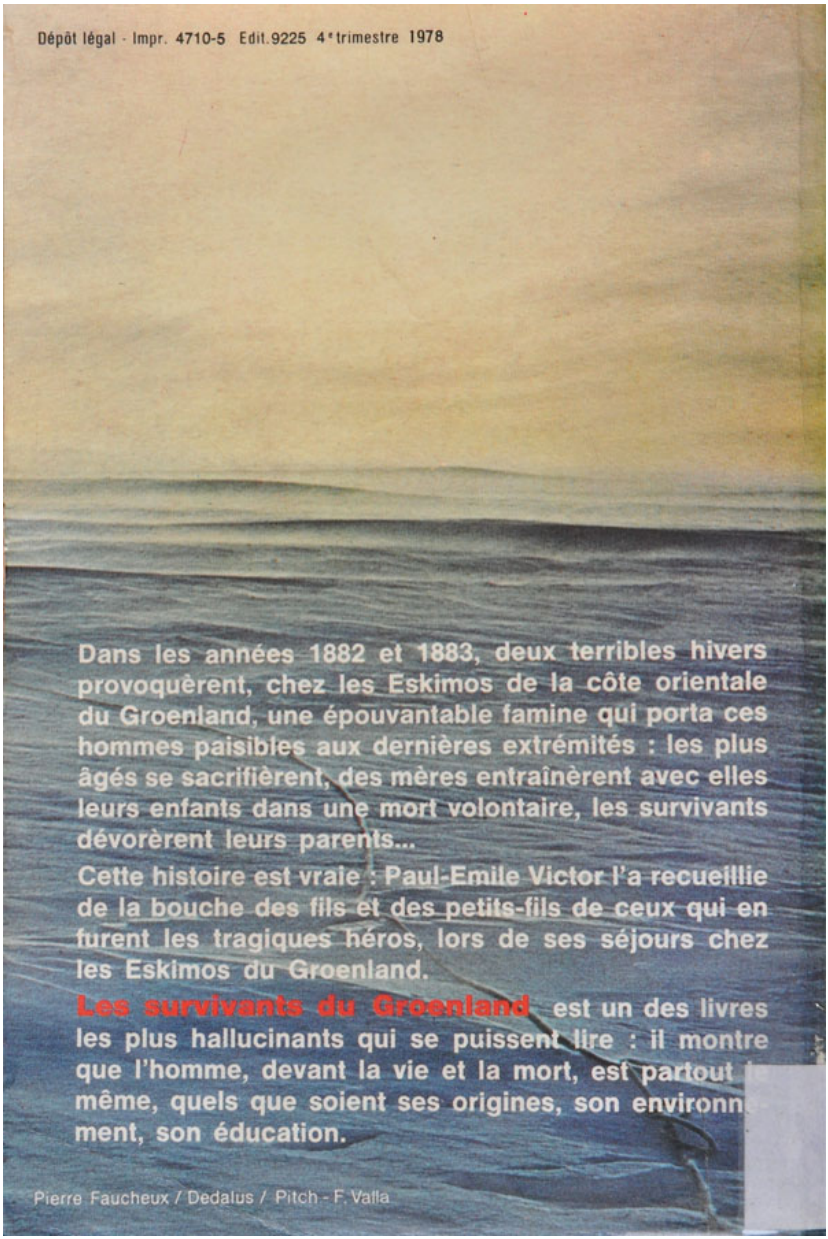
BORÉAL (Grasset, 1938).
BANQUISE (Grasset, 1939).
JEUX DE FICELLE DES ESKIMOS D'ANGMAGSSALIK (Copenhague, 1939).
LA POTERIE PRÉ-CARAÏBE À LA MARTINIQUE (1941).
POLAR SURVIVAL (U.S. Air Force, 1942).
POLAR TECHNICS (U.S. Air Force, 1942).
COUTUMES ET TECHNIQUES DE LA PISTE BLANCHE (Susse 1947).
APOUTSIAK (Flammarion, 1948).
TECHNIQUES DE CHASSE, PIÉGEAGE, PÊCHE POUR SURVIVRE DANS LES RÉGIONS POLAIRES (E.P.F., 1949).
POÈMES ESKIMOS (Seghers, 1951).
LA GRANDE FAIM (R. Julliard, 1953).
LES EXPLORATIONS POLAIRES ; in : *Histoire universelle des Explorateurs* (Nouvelle Librairie de France, 1956)
PROGRÈS DES TECHNIQUES POLAIRES ; in : *Techniques modernes* (Nathan. 1958).
BORÉAL (Gautier-Langereau, 1958).
LES GLACES ; in : *Les Explorations du XX^e^ siècle* (Larousse, 1960).
LA VOIE LACTÉE (R. Julliard, 1961).
L'HOMME À LA CONQUÊTE DES PÔLES (Plon, 1962).
PILOTE DE TERRE ADÉLIE (E.P.F., 1965).
TAHITI (Hachette, 1966).
PÔLE NORD, PÔLE SUD (Hachette, 1967).
SUR LA PISTE BLANCHE (R. Laffont, 1968).
LES DÉSERTS DE GLACE ; in : *À la rencontre du soleil* (Sélection Reader's Digest, 1971).
TERRES POLAIRES, TERRES TRAGIQUES (Plon, 1971).
ESKIMOS, NOMADES DES GLACES (Hachette, 1972).

LA VOIE LACTÉE (Gautier-Langereau, 1974).
LA PRODIGIEUSE HISTOIRE DES PÔLES (Nathan, 1974).
MES AVENTURES POLAIRES (G.P. Paris, 1975).
LA VIE DES ESKIMOS (Nathan, 1975).
À L'ASSAUT DU PÔLE NORD (Gallimard, 1976).
DU GROENLAND À TAHITI (Nathan, 1977).

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Mont rouge – Usine de La Flèche.
LE LIVRE DE POCHE – 12, rue François Ier – Paris.
ISBN : 2 – 253 – 01980 – 1
30/5124/0

Dépôt légal - Impr. 4710-5 Edit.9225 4e trimestre 1978



Dans les années 1882 et 1883, deux terribles hivers provoquèrent, chez les Eskimos de la côte orientale du Groenland, une épouvantable famine qui porta ces hommes paisibles aux dernières extrémités : les plus âgés se sacrifièrent, des mères entraînèrent avec elles leurs enfants dans une mort volontaire, les survivants dévorèrent leurs parents...

Cette histoire est vraie : Paul-Emile Victor l'a recueillie de la bouche des fils et des petits-fils de ceux qui en furent les tragiques héros, lors de ses séjours chez les Eskimos du Groenland.

Les survivants du Groenland est un des livres les plus hallucinants qui se puissent lire : il montre que l'homme, devant la vie et la mort, est partout le même, quels que soient ses origines, son environnement, son éducation.

Pierre Faucheux / Dedalus / Pitch - F. Valla

i L'écriture alphabétique a été introduite au Groenland au XVIII^e siècle par un missionnaire morave, Samuel Kleinschmidt, qui inventa du même coup l'orthographe aujourd'hui encore appliquée au Groenland. Une orthographe horriblement et inutilement compliquée. Qu'on en juge par l'exemple que voici : la chuintante, qui aurait pu s'écrire Bout simplement TL est écrite : VGDTL… on se demande pourquoi…

ii Nassarssuak (code : BW.1.) à la pointe Sud ; et Sondre Stromfjord (code : BW.8.) sur le cercle polaire. Ce dernier est aujourd'hui aéroport international.

iii Voir : *Ammassalik ou la civilisation obligatoire* par Robert Gessain, Flammarion, éditeur.

iv Nous connaissons cela, nous aussi, dans nos territoires d'outremer.

v J'ai constaté, en effet, que malgré presque vingt années de manque de pratique, je parle toujours la langue couramment.

vi Blocs de glace.

vii Proverbe eskimo.

viii Sorcier.

ix Bateau eskimo composé d'un squelette de bois couvert de peaux huilées, ramé par les femmes et destiné au déplacement de familles entières.

x L'eau de fonte de surface sur la banquise, provenant de la neige, est potable.

xi L'oumiak est un bateau généralement ramé par des femmes et gouverné par son propriétaire. Les Danois l'appellent « konebad », bateau de femmes.

xii L'eau de mer, sur la côte est du Groenland, est d'une salinité très faible, à cause de la grande quantité de torrents qui s'y jettent et de glaces d'eau douce qui y flottent.

xiii Ces troncs viennent de Sibérie, emportés par le courant de la mer Arctique. Ils prennent environ vingt-cinq ans pour atteindre la côte est du Groenland.

xiv Ma foi, non ! Ce n'est pas possible !

xv Être imaginaire qui peuple dans l'esprit des eskimos certaines régions côtière et vit des dépouilles laissées par les hommes.

xvi Être imaginaire ayant forme humaine qui peuple, dans l'esprit des Eskimos, certaines régions côtières.